PRIX : **60** *centimes.*

ÉRASME

COLLOQUES

CHOISIS

Traduction couronnée par l'Académie française.



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, rue Racine, 26.

COLLOQUES CHOISIS

Lettre adressée par M. Thiers à l'auteur de cette traduction.

Mon cher monsieur Develay,

J'ai profité des quelques jours d'indisposition, pendant lesquels j'ai gardé la chambre, pour lire votre traduction des *Colloques*. Une fois alléché, j'ai lu la *Folie*, et je dois vous dire que je suis charmé de ces deux traductions. Elles sont fidèles, élégantes, vives de style et rendent parfaitement leur original. Je vous en fais donc mon sincère compliment, et je vous engage fort à continuer.

Recevez mes sincères amitiés.

A. THIERS.

Paris, 11 juillet 1876.

Inv. A. 19190

ÉRASME

COLLOQUES CHOISIS

TRADUCTION NOUVELLE

Par Victor **DEVELAY**

Ouvrage couronné par l'Académie française

4287



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

Biblioteca Universitară
Bucureşti
Cota 42829

B.C.U. Bucuresti
C44287

A Monsieur

GEORGES LAMOUROUX

Bibliophile.

Mon cher ami,

Ce petit volume s'attend à faire piètre figure à côté des merveilles typographiques de tout genre qui ornent vos tablettes. Ce qui ne le déconcerte pas moins, c'est la juste appréhension des sévérités de votre critique. Mais rien ne saurait le retenir dès qu'il s'agit de vous porter l'hommage de mon admiration sincère pour votre goût si éclairé, votre cœur si généreux et la droiture de votre caractère qui ne s'est jamais démentie.

V. DEVELAY.

DE

L'UTILITÉ DES COLLOQUES

Si je n'avais écrit dans ce livre que des bagatelles on l'aurait supporté; mais parce que, outre la pureté du style, j'y ai inséré quelques instructions sur la religion, la calomnie s'en mêle, et comme si j'exposais sérieusement les dogmes du christianisme, on épluche rigoureusement jusqu'à mes syllabes. Pour faire mieux sentir l'injustice de ce procédé, je vais montrer que la plupart des colloques sont d'une utilité peu commune.

Dans la *Fille ennemie du mariage*, je maudis ceux qui attirent dans un monastère les jeunes gens et les jeunes filles, malgré leurs parents, en abusant de leur simplicité ou de leur su-

perstition, et en leur persuadant que hors de là il n'y a pour eux aucun espoir de salut. Si le monde n'était pas plein de pareils pêcheurs; si une foule de nobles intelligences, qui eussent été des vases d'élection du Seigneur en choisissant avec réflexion un genre de vie conforme à leur nature, n'étaient pas tristement ensevelies et enterrées vives par leurs mains, mes avertissements seraient déplacés. Mais quand il m'a fallu exprimer mon sentiment à cet égard, j'ai dépeint ces ravisseurs et l'énormité de leur crime de telle sorte que tout le monde reconnaîtra la justesse de mes avis; et d'ailleurs je l'ai fait avec modération, pour ne point donner prise à la méchanceté.

Dans le colloque suivant : *la Fille repentante*, je n'introduis pas une jeune fille qui change d'état après avoir prononcé ses vœux, mais qui, avant d'avoir fait profession, retourne chez ses parents qui étaient de très braves gens.

Dans la *Femme qui se plaint de son mari*, que de pensées philosophiques sur l'obligation de cacher les défauts des maris, de ne point

troubler l'affection des époux, de réparer les offenses, de corriger les mœurs des maris et de leur témoigner de la déférence ! Plutarque, Aristote et Xénophon n'enseignent pas autre chose, à cela près qu'ici les personnages donnent une certaine vie au discours.

Dans le colloque : *le Soudard et le Chartreux*, je dépeins simultanément la folie des jeunes gens qui courent à la guerre, et la vie d'un pieux chartreux, laquelle, sans l'amour de l'étude, ne peut être que triste et maussade.

Dans le colloque : *le Jeune homme et la Fille de joie*, est-ce que je ne rends pas chastes même les mauvais lieux? Que pouvait-on dire de plus efficace, soit pour inspirer aux jeunes gens l'amour de la pudeur, soit pour retirer d'un genre de vie non moins misérable qu'infâme les filles qui font métier de la prostitution? Quelques personnes se sont scandalisées d'un mot, parce que la jeune impudique, caressant le jeune homme, l'appelle sa *mentule*, bien que chez nous cette expression soit très usitée même dans la bouche des femmes honnêtes. Celui qui s'en offense n'a qu'à

écrire, au lieu de *ma mentule, ma joie* ou tel autre terme qu'il lui plaira.

Dans *l'Entretien des vieillards*, ne voit-on pas comme dans un miroir une foule de choses qui sont à fuir dans la vie ou qui rendent la vie tranquille? Il vaut mieux que les jeunes gens soient instruits de tout cela par des conversations gaies que par l'expérience. Socrate a fait descendre la philosophie du ciel sur la terre ; à mon tour, je l'ai introduite dans les jeux, les conversations et les repas, car il faut que les amusements des chrétiens respirent la philosophie.

Dans *la Femme savante*, tout en rappelant l'ancien exemple des Paule, des Eustochie et des Marcelle, qui, à la pureté des mœurs, joignirent l'étude des lettres, je me sers de l'exemple d'une femme mariée pour pousser les moines et les abbés ennemis des saintes lettres, adonnés au luxe, à l'oisiveté, à la chasse et au jeu, vers un genre d'occupation qui leur convient mieux.

Dans *Caron*, je maudis la guerre contre les chrétiens.

Dans *l'Union mal assortie*, je mets sous les yeux la folie de ceux qui, dans les fiançailles, supputent le chiffre de la dot, et ne tiennent aucun compte de la maladie du fiancé pire que la lèpre. Cet usage est aujourd'hui si commun que personne ne s'en étonne, quoiqu'il n'y ait rien de plus cruel pour les enfants.

Dans *la Fausse Noblesse*, je dépeins une espèce d'hommes qui, sous ombre de noblesse, s'imaginent que tout leur est permis. Cette peste est particulière à l'Allemagne.

COLLOQUES CHOISIS

D'ÉRASME

LA FILLE ENNEMIE DU MARIAGE

EUBULE, CATHERINE

EUBULE. — Je suis bien aise que le repas soit enfin terminé pour jouir de la promenade dans cette allée délicieuse.

CATHERINE. — Moi aussi; j'étais lasse d'être assise.

EUBULE. — Quel beau printemps! Comme la nature est riante! On la dirait dans toute sa jeunesse.

CATHERINE. — Oui.

EUBULE. — Pourquoi votre printemps ne sourit-il pas aussi?

CATHERINE. — Comment cela ?

EUBULE. — Vous êtes un peu triste.

CATHERINE. — N'ai-je pas mon air habituel?

EUBULE. — Voulez-vous que je vous montre votre portrait ?

CATHERINE. — Volontiers.

EUBULE. — Vous voyez cette rose dont les feuilles se resserrent à l'approche de la nuit?

CATHERINE. — Je la vois. Ensuite ?

EUBULE. — Votre visage lui ressemble.

CATHERINE. — Jolie comparaison.

EUBULE. — Si vous ne m'en croyez pas, regardez-vous dans ce bassin. Que signifient donc ces soupirs si fréquents que vous avez poussés pendant le repas ?

CATHERINE. — Cessez de me questionner sur une chose qui ne vous intéresse point.

EUBULE. — Elle m'intéresse beaucoup, au contraire, car je ne puis être gai qu'en vous voyant gaie. Ah ! voilà encore un soupir qui part du fond du cœur !

CATHERINE. — J'ai quelque chose qui me tourmente, mais il ne serait pas prudent de le révéler.

EUBULE. — Vous ne me le direz pas à moi, qui vous aime plus que si vous étiez ma sœur?

Chère Catherine, quel que soit votre secret, ne craignez rien, confiez-le sûrement à mes oreilles.

CATHERINE. — En admettant que je vous le dise en toute sûreté, je crains de vous le dire inutilement, sans que vous puissiez me venir en aide.

EUBULE. — Qu'en savez-vous ? A défaut de mieux, je vous aiderai peut-être de mes conseils, de mes consolations.

CATHERINE. — Je ne puis parler.

EUBULE. — Pourquoi cela? Me haïssez-vous?

CATHERINE. — Je vous hais tellement que mon frère m'est moins cher que vous, et pourtant je n'ai pas envie de parler.

EUBULE. — L'avouerez-vous, si je devine ? Pourquoi hésiter? Promettez-le-moi, sans quoi je ne cesserai pas de vous obséder ?

CATHERINE. — Eh bien, je vous le promets.

EUBULE. — Je ne vois pas du tout ce qui vous manque pour être parfaitement heureuse.

CATHERINE. — Plût au ciel que vous dissiez vrai.

EUBULE. — Premièrement, vous êtes dans toute la fleur de l'âge ; vous avez, si je ne me trompe, dix-sept ans ?

CATHERINE. — Oui.

EUBULE. — Par conséquent j'imagine que la crainte de la vieillesse ne vous tourmente pas encore.

CATHERINE. — Pas le moins du monde.

EUBULE. — Votre personne ne laisse rien à désirer; c'est là un don précieux de la Providence.

CATHERINE. — Quelle que soit la tournure de ma personne, je ne m'en loue ni ne m'en plains.

EUBULE. — Votre teint, votre embonpoint, annoncent une santé florissante, à moins que vous n'ayez une maladie secrète.

CATHERINE. — Rien de semblable, grâce à Dieu.

EUBULE. — Votre réputation est intacte.

CATHERINE. — Je le crois.

EUBULE. — Votre esprit répond à votre personne; il est des mieux doués, et je serais heureux de pouvoir en appliquer un pareil à l'étude des belles-lettres.

CATHERINE. — Si cela est, c'est une faveur de la Providence.

EUBULE. — Votre caractère respire une amabilité qui fait souvent défaut aux beautés les plus parfaites.

CATHERINE. — Je souhaite que mon caractère soit toujours digne de moi.

EUBULE. — Le vice de la naissance est un écueil pour beaucoup de gens ; vous avez des parents bien nés, honnêtes, riches, et pleins de tendresse pour vous.

CATHERINE. — Sous ce rapport je n'ai point à me plaindre.

EUBULE. — Bref, parmi toutes les jeunes filles de cette contrée, je ne choisirais pas d'autre épouse que vous, si mon étoile m'était propice.

CATHERINE. — Et moi je ne prendrais pas d'autre époux, si le mariage pouvait me tenter.

EUBULE. — Enfin ce qui vous tourmente ainsi doit être quelque chose de grave ?

CATHERINE. — D'extrêmement grave.

EUBULE. — Vous ne vous fâcherez pas si je devine ?

CATHERINE. — Je vous l'ai promis.

EUBULE. — J'ai appris par expérience combien l'amour est un rude tourment. Voyons, avouez-le, puisque vous l'avez promis.

CATHERINE. — L'amour est en cause, mais ce n'est pas celui que vous supposez.

EUBULE. — Quel amour entendez-vous ?

49287
BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ "CAROL I" BUCUREȘTI

CATHERINE. — Devinez.

EUBULE. — En vérité, j'y perds toute ma divination. Néanmoins, je ne lâcherai pas cette main que je n'aie arraché la vérité.

CATHERINE. — Comme vous êtes violent !

EUBULE. — Épanchez dans mon cœur tout ce qui vous chagrine.

CATHERINE. — Puisque vous êtes si pressant, je vais vous le dire. Dès l'âge le plus tendre, j'ai été prise d'une passion extraordinaire.

EUBULE. — Laquelle, je vous prie ?

CATHERINE. — Je désirais entrer dans un couvent de religieuses.

EUBULE. — Vous faire moinesse ?

CATHERINE. — Oui.

EUBULE. — Euh ! au lieu d'or, du charbon !

CATHERINE. — Que dites-vous, Eubule ?

EUBULE. — Rien, charmante enfant ; je toussais. Continuez.

CATHERINE. — Ce dessein que j'avais formé a toujours rencontré chez mes parents une résistance opiniâtre.

EUBULE. — J'entends.

CATHERINE. — Prières, caresses, larmes, j'ai tout employé pour vaincre la tendresse de mes parents.

EUBULE. — Vous m'étonnez.

CATHERINE. — A la fin, voyant que je ne cessais de prier, de conjurer, de supplier, de pleurer, ils me promirent que dès que j'aurais atteint dix-sept ans, ils accéderaient à mon désir, si toutefois je persévérais dans mes intentions. J'ai dix-sept ans, ma volonté est la même, et mes parents refusent obstinément, malgré leur promesse. Voilà ce qui me désole. Je vous ai découvert mon mal : à vous maintenant de faire le médecin si vous connaissez un remède.

EUBULE. — Je vais d'abord vous donner un conseil, charmante enfant, c'est de modérer vos inclinations. *Quand on ne peut pas ce que l'on veut, il faut vouloir ce que l'on peut* (1).

CATHERINE. — Je mourrai si je n'obtiens pas ce que je veux.

EUBULE. — D'où vous est venu ce fatal penchant ?

CATHERINE. — J'étais encore tout enfant lorsqu'un jour on me mena dans un couvent de religieuses. On nous conduisit partout ; on nous fit tout voir. Les visages radieux des re-

(1) Térence, *Andrienne*, v. 306.

ligieuses me ravirent : on les eût prises pour des anges. La chapelle était resplendissante et embaumée, les jardins soignés avec un goût exquis. En un mot, mes yeux ne rencontraient partout que des objets charmants. Ajoutez à cela les conversations si aimables des religieuses. J'en trouvai deux avec lesquelles j'avais joué dans mon enfance. Depuis ce temps mon cœur soupire après une pareille vie.

EUBULE. — Je ne veux point blâmer l'institution des religieuses, bien que tout ne convienne pas à tous. Mais d'après la trempe de votre esprit, autant que j'en puis juger par votre air et par vos manières, je vous conseillerais de prendre un mari qui vous ressemble, et de fonder dans votre maison une nouvelle communauté dont votre mari sera le père et vous la mère.

CATHERINE. — Je mourrai plutôt que de renoncer au vœu de virginité.

EUBULE. — La virginité est une belle chose lorsqu'elle est pure. Mais il n'est pas nécessaire pour cela de vous mettre dans un couvent d'où plus tard il vous sera impossible de vous arracher. Vous pouvez garder votre virginité chez vos parents.

CATHERINE. — Oui, mais pas aussi sûrement.

EUBULE. — Bien plus sûrement, à mon avis, qu'auprès de ces gros moines, toujours gorgés de mangeaille. S'il faut vous le dire, ce ne sont pas des eunuques. On les appelle pères, et ils font souvent en sorte que ce nom leur appartienne de droit. Autrefois les vierges ne connaissaient pas d'asile plus honnête que le toit de leurs parents ; elles n'avaient d'autre père que l'évêque. Mais, dites-moi, je vous prie, quel est le couvent que vous avez choisi de préférence pour y vivre dans l'esclavage ?

CATHERINE. — Chryserce.

EUBULE. — Je sais ; il est voisin de la maison de votre père.

CATHERINE. — Précisément.

EUBULE. — Je connais à fond toute cette confrérie. Elle vaut vraiment la peine que vous renonciez pour elle à votre père, à votre mère, à vos proches, à toute votre honorable famille ! Le prieur est depuis longtemps abruti par l'âge, par la boisson, par ses penchants ; il n'aime plus que le vin. Il a deux confrères dignes de lui : Jean et Jodoque. Jean n'est peut-être pas méchant, mais il n'a rien d'un homme, excepté

la barbe; pas l'ombre de savoir et guère plus de jugement. Jodoque est si bête que, sans le respect dû à son froc, il courrait les rues en cape de fou, avec oreilles d'âne et grelots.

CATHERINE. — Ils me paraissent de bonnes gens.

EUBULE. — Je les connais mieux que vous, chère Catherine. Ils plaident sans doute auprès de vos parents pour faire de vous leur prosélyte ?

CATHERINE. — Jodoque m'appuie chaudement.

EUBULE. — Le bel avocat ! Mais en admettant que vous ayez affaire aujourd'hui à des gens instruits et honnêtes, demain vous en rencontrerez d'autres, ignorants et vicieux, et, quels qu'ils soient, il faudra que vous les supportiez.

CATHERINE. — Les fréquents dîners qui se donnent chez mon père me scandalisent; les gens mariés y tiennent des propos qui ne conviennent pas toujours à une vierge. Il arrive même quelquefois que je ne puis refuser un baiser.

EUBULE. — Qui veut éviter le scandale doit

renoncer à vivre. Il faut habituer nos oreilles à tout entendre et à ne laisser pénétrer dans notre âme que de bonnes impressions. Vos parents vous donnent sans doute une chambre particulière?

CATHERINE. — Oui.

EUBULE. — Qui vous empêche d'y aller, chaque fois que le repas devient un peu bruyant? Pendant que les convives boivent et rient, vous, de votre côté, conversez avec le Christ votre époux, priez, psalmodiez, louez Dieu. La maison paternelle ne vous souillera pas et vous la rendrez plus pure.

CATHERINE. — Toujours est-il qu'une communauté offre plus de garanties.

EUBULE. — Je ne blâme point une chaste communauté, mais je ne voudrais pas que vous fussiez trompée par de fausses apparences. Lorsque vous y aurez vécu quelque temps, que vous aurez examiné les choses de près, tout ne vous paraîtra peut-être pas aussi beau qu'autrefois. Toutes celles qui portent le voile, croyez-le bien, ne sont pas des vierges.

CATHERINE. — Les beaux propos!

EUBULE. — D'autant plus beaux qu'ils sont vrais; à moins cependant que le titre que

nous avons cru jusque-là appartenir en propre à la Vierge mère ne s'étende à beaucoup d'autres, en sorte qu'après l'enfantement elles soient réputées vierges.

CATHERINE. — Quelle horreur !

EUBULE. — Sachez de plus que souvent, parmi ces vierges, tout n'est pas virginal.

CATHERINE. — Vraiment ? Comment cela, je vous prie ?

EUBULE. — Parce qu'il s'en trouve beaucoup qui imitent les mœurs de Sapho plutôt que son talent.

CATHERINE. — Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

EUBULE. — Si je vous parle ainsi, chère Catherine, c'est pour que vous ne le compreniez pas un jour.

CATHERINE. — Quoi qu'il en soit, mon cœur se porte là. Comme ce penchant dure depuis des années, et que tous les jours il acquiert plus de force, j'en conclus que c'est une inspiration de Dieu.

EUBULE. — Et moi, je me méfie d'autant plus de votre penchant que vos excellents parents s'y opposent. Dieu n'aurait-il pas aussi touché leurs cœurs si votre dessein était sage ?

C'est un goût qui vous a été suggéré par cet éclat dont vous avez été témoin dans votre enfance, par les conversations aimables des religieuses, par l'affection que vous portiez à d'anciennes compagnes, par le culte divin dont les cérémonies sont si imposantes, par les malignes exhortations de moines stupides, qui ne vous pourchassent que pour mieux boire. Ils savent votre père généreux et bon : ou ils l'inviteront à leur table, mais à la condition qu'il fournira une quantité de vin suffisante pour dix buveurs émérites, ou ils boiront chez lui. Je vous conseille donc de ne plus rien faire contre la volonté de vos parents, sous la dépendance desquels Dieu a voulu que nous fussions.

CATHERINE. — En pareil cas, la piété veut qu'on ne tienne compte ni de son père ni de sa mère.

EUBULE. — Quand il s'agit du Christ, il est des circonstances où la piété permet de négliger son père et sa mère. Cependant, si un chrétien avait pour père un païen sans moyens d'existence, il commettrait une impiété en abandonnant son père et en le laissant mourir de faim. Si vous n'aviez pas encore confessé

le Christ dans le baptême et que vos parents vous empêchassent d'être baptisée, ce serait agir pieusement que de préférer le Christ à des parents impies ; ou bien encore, si vos parents vous poussaient à une action impie ou immorale, vous auriez raison de braver leur autorité. Mais quel besoin avez-vous d'entrer au couvent ? Le Christ n'est-il pas également chez vous ? La nature ordonne, Dieu approuve, saint Paul recommande, les lois humaines prescrivent l'obéissance des enfants à leurs parents. Et vous voulez vous soustraire à l'autorité de parents excellents, substituer à votre véritable père un père factice, à votre véritable mère une mère étrangère, disons mieux, remplacer vos parents par des maîtres et des maîtresses ? La soumission où vous êtes vis-à-vis de vos parents n'ôte rien à votre liberté. Aussi les enfants de famille se nomment-ils *nés de parents libres* parce qu'ils échappent à la condition des esclaves. Et vous voulez échanger votre liberté contre la servitude ? La charité chrétienne a détruit presque entièrement l'esclavage antique, sauf quelques vestiges qui subsistent encore dans certains pays. Mais sous le couvert de la religion on a inventé un

nouveau genre d'esclavage, celui de la vie monacale. Là, il vous faudra en toutes choses obéir au règlement ; tous vos biens passeront à la communauté ; si vous allez quelque part, on vous ramènera en fugitive, tout comme si vous aviez empoisonné père et mère. Pour que la servitude soit plus évidente, on change les habits donnés par les parents, et, à l'exemple de ceux qui autrefois vendaient des esclaves, on change le nom reçu au baptême, de sorte que Pierre et Jean s'appellent François, Dominique ou Thomas. Pierre a voué son nom au Christ, et s'il entre dans l'ordre de Saint-Dominique, on l'appelle Thomas. Qu'un militaire se défasse de l'uniforme qu'il a reçu de son maître on dira qu'il renonce au service de ce maître, et nous applaudissons à celui qui endosse un habit que le Christ, ce souverain maître, ne lui a pas donné, et s'il vient à changer cet habit, on le punit plus sévèrement que s'il s'était dépouillé cent fois de la véritable livrée de son seigneur et maître, je veux dire la pureté de l'âme.

CATHERINE. — On dit pourtant que c'est un acte très méritoire que de s'engager volontairement dans cet esclavage.

EUBULE. — Doctrine de Pharisiens! Saint Paul veut au contraire que l'homme libre ne se rende point esclave, mais qu'il fasse tout son possible pour garder sa liberté. Et cet esclavage est d'autant plus dur qu'il vous faudra obéir à beaucoup de maîtres, pour la plupart stupides, méchants, capricieux, et qui changeront d'un jour à l'autre. Dites-moi : les lois vous ont-elles soustraite à la tutelle de vos parents ?

CATHERINE. — Non.

EUBULE. — Avez-vous le droit de vendre ou d'acheter un fonds de terre sans le consentement de vos parents ?

CATHERINE. — Nullement.

EUBULE. — D'où vous vient donc le droit d'aliéner votre personne à je ne sais qui, malgré vos parents ? N'êtes-vous pas leur plus chère, leur plus intime propriété ?

CATHERINE. — Quand il s'agit de la piété, les lois de la nature sont nulles.

EUBULE. — C'est surtout dans le baptême que l'on fait profession de piété. Ici, tout se borne à changer d'habit et à adopter un genre de vie qui en soi n'est ni bon ni mauvais. Considérez un peu tous les avantages que

vous perdez avec la liberté. Maintenant, libre à vous de lire dans votre chambre, d'y prier, d'y psalmodier aussi longtemps et autant de fois que cela vous est agréable. Votre chambre vous déplaît-elle, vous pouvez entendre les cantiques de l'église, assister aux offices, écouter la parole sainte ; si vous connaissez une dame, une jeune fille vertueuse, leurs conversations vous rendront meilleure ; un homme d'une honnêteté reconnue, vous gagnerez à le fréquenter ; vous pouvez choisir un prédicateur qui vous enseignera dans toute sa pureté la doctrine du Christ. Toutes ces choses, qui sont la base essentielle de la vraie piété, vous les perdrez une fois entrée au couvent.

CATHERINE. — Mais avec tout cela je ne serais pas religieuse.

EUBULE. — Vous laisserez-vous donc toujours prendre à des mots ? Voyez le fond des choses. Les moines vantent l'obéissance : n'en aurez-vous pas tout le mérite en obéissant à vos parents, à qui Dieu vous ordonne d'obéir? en restant soumise à votre évêque, à votre pasteur ? N'aurez-vous pas le bénéfice de la pauvreté, puisque tous vos biens seront entre

les mains de vos parents, quoique anciennement un des plus beaux titres de gloire des vierges, au dire des saints, fût leur libéralité envers les pauvres ? or il est évident qu'elles n'auraient pu donner si elles n'avaient rien possédé. Enfin votre chasteté ne courra aucun risque sous le toit de vos parents. Où est donc la différence ? Dans un voile, dans une chemise de lin qui, au lieu d'être sous les vêtements, est mise par-dessus ; dans quelques cérémonies qui en elles-mêmes ne signifient rien pour la piété, et qui ne recommandent personne aux yeux du Christ, qui envisage la pureté de l'âme.

CATHERINE. — Votre raisonnement est étrange.

EUBULE. — Il est rigoureusement vrai. Puisque vous êtes encore sous la tutelle de vos parents, que vous ne pouvez disposer ni d'une terre ni d'un vêtement, comment auriez-vous le droit de vous placer sous la servitude d'autrui ?

CATHERINE. — L'autorité des parents, dit-on, n'empêche pas d'entrer en religion.

EUBULE. — Au baptême, n'avez-vous pas fait profession de religion ?

CATHERINE. — Oui.

EUBULE. — La religion ne consiste-t-elle pas à suivre les préceptes du Christ ?

CATHERINE. — Certainement.

EUBULE. — Quelle est donc cette religion nouvelle qui méconnaît ce que la loi naturelle a établi, ce que la loi ancienne a voulu, ce que la loi évangélique a approuvé, ce que la doctrine apostolique a ratifié ? C'est un décret qui n'émane pas de Dieu, mais qui a été forgé dans un conciliabule de moines. Il y en a même qui prétendent que le mariage est valide, lorsqu'à l'insu et contre le gré de leurs parents, un garçon et une jeune fille déclarent par-devant témoins (c'est leur mot) qu'ils se marient. Principe que désavouent le sens commun, la loi ancienne, Moïse lui-même, l'Évangile et les apôtres.

CATHERINE. — Croyez-vous donc qu'il me soit défendu d'épouser le Christ sans le consentement de mes parents ?

EUBULE. — Je vous le répète, vous êtes déjà unie au Christ ; nous lui sommes tous unis. Prend-on deux fois le même époux ? Tout le reste est une question de lieu, d'habit, de cérémonial. Faut-il donc pour cela désobéir à

vos parents? D'ailleurs, prenez garde, en croyant épouser le Christ, de ne pas en épouser d'autres.

CATHERINE. — Ils affirment pourtant qu'il n'y a rien de plus beau que de désobéir en cette circonstance à ses parents.

EUBULE. — Demandez donc à ces grands docteurs qu'ils vous montrent un seul passage des livres saints qui dise cela; s'ils ne le peuvent pas, faites-leur boire une bouteille de vin de Beaune, ils ne seront pas embarrassés. Quitter pour le Christ des parents impies, c'est faire acte de piété. Mais renoncer à des parents dévots pour embrasser le monachisme, c'est-à-dire, car l'expérience ne le prouve que trop, fuir l'honnête pour ce qui ne l'est pas, est-ce, je vous le demande, un acte pieux? Même autrefois, un païen converti au christianisme devait le respect à ses parents idolâtres en tout ce qui ne compromettait pas la piété.

CATHERINE. — Vous condamnez donc entièrement cette profession?

EUBULE. — Nullement. Mais, de même que je ne voudrais pas conseiller à quelqu'un qui s'est jeté dans ce genre de vie de s'efforcer

d'en sortir, j'engage volontiers toutes les jeunes filles, et principalement celles qui annoncent un bon naturel, à ne pas se lancer étourdiment dans un guêpier dont elles ne pourront plus se dépêtrer. J'insiste d'autant plus qu'au fond des couvents la virginité court souvent de grands risques, et que tous les avantages qu'ils présentent, on peut se les procurer chez soi.

CATHERINE. — Vos arguments, j'en conviens, sont forts et nombreux; néanmoins ils ne sauraient détruire mon inclination.

EUBULE. — Puisque, malgré tout mon désir, je ne vous persuade pas, du moins rappelez-vous un jour que mes avis étaient sages. En attendant, je souhaite, par affection pour vous, que votre inclination soit plus heureuse que ne l'ont été mes conseils.

LA FILLE REPENTANTE

EUBULE, CATHERINE

EUBULE. — Je voudrais toujours rencontrer de pareilles portières.

CATHERINE. — Et moi toujours de pareils visiteurs.

EUBULE. — Adieu, Catherine.

CATHERINE. — Qu'entends-je? Adieu, sans m'avoir dit bonjour!

EUBULE. — Je ne suis pas venu ici pour vous voir pleurer. Que signifient ces larmes dont vos yeux se sont remplis sitôt que vous m'avez aperçu?

CATHERINE. — Où allez-vous? Restez, restez, de grâce; je vais changer de visage, et nous rirons à cœur-joie.

EUBULE. — Quels sont ces oiseaux que je vois là-bas ?

CATHERINE. — C'est le prieur du couvent. Ne vous en allez pas : on vide la dernière bouteille, asseyez-vous un peu ; quand il sera parti, nous causerons tout à notre aise.

EUBULE. — Soit, je veux montrer plus de déférence que vous n'en avez eu pour moi. Maintenant que nous sommes seuls, racontez-moi toute votre histoire, je tiens à la connaître de vous.

CATHERINE. — Parmi tant d'amis que je regardais comme des oracles de la sagesse, je vois à présent que c'est vous, le plus jeune de tous, qui m'avez conseillée avec le plus de sens et de maturité.

EUBULE. — Comment avez-vous fait pour vaincre la tendresse de vos parents ?

CATHERINE. — D'abord les malignes exhortations des moines et des moinesses, ensuite mes prières et mes caresses gagnèrent ma mère ; quant à mon père, on ne pouvait à aucun prix l'ébranler. A la fin on dressa toutes les batteries, et il fut vaincu et accablé plutôt qu'il ne consentit. L'affaire fut décidée au milieu des rasades ; on menaça le pauvre

homme d'une mauvaise fin s'il refusait au Christ sa fiancée.

EUBULE. — Sotte et méchante espèce ! Ensuite ?

CATHERINE. — On me consigna trois jours à la maison. Durant cet intervalle, je fus constamment entourée de plusieurs femmes du couvent nommées *converses*, qui m'invitaient chaudement à persévérer dans mon pieux dessein, et qui avaient soin d'écarter de moi toutes les parentes, toutes les amies qui auraient pu me faire changer de résolution. En même temps on préparait mon trousseau ; on faisait tous les apprêts du festin.

EUBULE. — Pendant ce temps-là, que se passait-il dans votre âme ? N'éprouviez-vous pas d'hésitation ?

CATHERINE. — Non, mais j'ai vu quelque chose de si horrible que j'aimerais mieux mourir dix fois que de le revoir encore.

EUBULE. — Et quoi, je vous prie ?

CATHERINE. — Je ne puis le révéler.

EUBULE. — En me le disant, vous le direz à un ami.

CATHERINE. — Me promettez-vous le secret ?

EUBULE. — Je l'aurais gardé même sans

condition. Ne me connaissez-vous donc pas?

CATHERINE. — Il m'est apparu un spectre affreux.

EUBULE. — C'était sans doute votre mauvais génie qui voulait vous tenter.

CATHERINE. — Je crois fermement que c'était le démon.

EUBULE. — Dites-moi, quelle forme avait-il? Ne ressemblait-il pas à toutes les peintures que l'on en fait : bec crochu, grandes cornes, griffes de harpie, longue queue?

CATHERINE. — Vous riez. Eh bien, j'aimerais mieux que la terre s'entr'ouvrît sous mes pas que de revoir encore ce spectre!

EUBULE. — Ces femmes qui vous conseillaient étaient-elles auprès de vous dans le moment?

CATHERINE. — Non, et je n'ai rien voulu répondre à leurs pressantes questions sur la cause de mon mal, lorsqu'elles m'ont trouvée évanouie.

EUBULE. — Voulez-vous que je vous dise la vérité?

CATHERINE. — Oui, si vous le pouvez.

EUBULE. — Ces femmes vous avaient ensorcelée, ou, pour mieux dire, elles avaient sur-

excité votre cerveau. Persistiez-vous toujours dans votre dessein?

CATHERINE. — Plus que jamais, car cette épreuve, m'a-t-on dit, est commune à la plupart de celles qui se vouent au Christ; et si, du premier coup, le tentateur est vaincu, on jouit ensuite d'un repos complet.

EUBULE. — Avez-vous été reconduite avec cérémonie?

CATHERINE. — On me para de tous mes atours, mes cheveux tombaient sur mes épaules, j'étais mise comme si j'allais me marier.

EUBULE. — A un gros moine. Hum! Peste soit de la toux!

CATHERINE. — On me conduisit en plein jour de la maison de mon père au couvent, à travers une foule nombreuse accourue pour me voir.

EUBULE. — Les habiles histrions! Qu'ils savent bien jouer leurs farces devant la crédulité publique! Combien de jours avez-vous passés dans cette sainte communauté de vierges?

CATHERINE. — Près de douze jours.

EUBULE. — Et quel motif a pu changer votre résolution si ferme?

CATHERINE. — Un motif que je ne veux pas dire, mais qui est extrêmement grave. Six jours après mon entrée, je fis venir ma mère; je la conjurai avec instances, si elle voulait me sauver la vie, de m'arracher de ce couvent. Ma mère s'opposa à mon désir et me prêcha la résignation. Alors je mandai mon père. Il m'adressa également des reproches; il ajouta qu'il avait eu beaucoup de peine à vaincre sa tendresse et que je devais à mon tour surmonter ma répugnance, afin de ne pas lui attirer le déshonneur d'un changement de profession. Voyant mes prières inutiles, je déclarai à mes parents qu'ils seraient la cause de ma mort, à laquelle j'étais toute décidée, si l'on ne me faisait sortir sur-le-champ. En entendant cela, ils me ramenèrent à la maison.

EUBULE. — Vous avez bien fait de vous retirer à temps avant de vous engager dans un esclavage éternel. Mais je ne vois pas encore ce qui a pu changer si brusquement vos dispositions.

CATHERINE. — Jusqu'à présent je ne l'ai dit à âme qui vive, et vous ne le saurez pas non plus.

EUBULE. — Si je le devinais ?

CATHERINE. — Vous ne le devinerez pas, j'en suis sûre ; et le devineriez-vous, que je ne vous le dirais pas.

EUBULE. — Je m'en doute bien. Mais, en attendant, tous les frais sont perdus.

CATHERINE. — Plus de quarante écus.

EUBULE. — Quelle bombance ! Toutefois, j'aime mieux que l'argent soit sacrifié et que nous vous conservions. Dorénavant, suivez de meilleurs conseils.

CATHERINE. — C'est ce que je ferai, et, comme le pêcheur, la morsure me rendra prudente.

LA FEMME QUI SE PLAINT DE SON MARI
OU
LE MARIAGE

EULALIE, XANTIPPE

EULALIE. — Je vous salue de tout mon cœur, aimable Xantippe.

XANTIPPE. — Je vous salue de même, très chère Eulalie. Vous me paraissez plus belle qu'à l'ordinaire.

EULALIE. — Est-ce que vous m'accueillez d'abord par un lardon ?

XANTIPPE. — Pas du tout ; c'est la vérité.

EULALIE. — C'est peut-être ma robe neuve qui m'embellit.

XANTIPPE. — Vous avez raison. Il y a longtemps que je n'ai rien vu d'aussi joli. Je crois que c'est un drap d'Angleterre.

EULALIE. — Le lainage est d'Angleterre ; la teinture est de Venise.

XANTIPPE. — C'est d'une finesse qui efface le lin. Que la couleur de cette pourpre est charmante ! D'où vous vient ce riche cadeau?

EULALIE. — De qui une femme honnête doit-elle en recevoir, sinon de son mari?

XANTIPPE. — Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir un pareil époux ! Moi, j'aimerais mieux m'être mariée à une bûche qu'à mon Nicolas.

EULALIE. — Pourquoi cela, je vous prie? Vous ne vous accordez déjà plus?

XANTIPPE. — Je ne m'accorderai jamais avec un tel homme. Voyez comme je suis mal vêtue ; il souffre que sa femme sorte ainsi. Je vous jure que bien souvent j'ai honte de paraître en public, quand je vois les toilettes de tant d'autres femmes, dont les maris sont beaucoup moins aisés que le mien.

EULALIE. — La parure d'une femme honnête ne consiste ni dans ses vêtements ni dans les soins de sa personne, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Pierre, que j'entendis citer l'autre jour au prône, mais bien dans la pureté de ses mœurs et dans les agréments de

son caractère. Les courtisanes visent à séduire les yeux du public. Nous sommes suffisamment parées lorsque nous plaisons uniquement à notre mari.

XANTIPPE. — En attendant, ce bon époux, si ladre envers sa femme, gaspille bravement la dot assez ronde que je lui ai apportée.

EULALIE. — De quelle façon?

XANTIPPE. — De la façon qu'il lui plaît: dans le vin, la débauche, le jeu.

EULALIE. — Que dites-vous là?

XANTIPPE. — C'est la vérité. Ensuite, lorsqu'au milieu de la nuit il rentre ivre à la maison où je l'attends des heures entières, il dort comme une souche, vomissant quelquefois sur le lit, pour ne pas dire plus.

EULALIE. — Chut! Vous vous déshonorez vous-même en déshonorant votre mari.

XANTIPPE. — Que je meure si je n'aimerais pas mieux coucher avec une truie qu'avec un pareil mari!

EULALIE. — Ne le querellez-vous pas quand il rentre?

XANTIPPE. — Je le traite comme il le mérite; il s'aperçoit bien que je ne suis pas muette.

EULALIE. — Que répond-il ?

XANTIPPE. — Il regimbait d'abord comme un furieux, croyant me rebuter par ses mauvais propos.

EULALIE. — La querelle n'est-elle jamais venue aux coups ?

XANTIPPE. — Une seule fois la dispute s'échauffa tellement des deux côtés, que peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

EULALIE. — Qu'entends-je ?

XANTIPPE. — Il brandissait un bâton, en poussant des cris affreux et en vociférant d'horribles menaces.

EULALIE. — Et vous n'avez pas eu peur ?

XANTIPPE. — Du tout; à mon tour, j'avais saisi un escabeau, et, s'il m'avait touchée du bout du doigt, il aurait senti que je ne suis pas manchote.

EULALIE. — Voilà un bouclier d'un nouveau genre. Il ne manquait plus qu'une quenouille en guise de lance.

XANTIPPE. — Il aurait vu qu'il n'avait pas affaire à une femmelette.

EULALIE. — Ah! ma chère Xantippe, cela n'est pas bien.

XANTIPPE. — Quoi! cela n'est pas bien?

Puisqu'il ne me traite pas comme sa femme, je ne dois pas le traiter comme mon mari.

EULALIE. — Saint Paul veut que les femmes soient soumises et respectueuses envers leurs maris. Saint Pierre nous propose l'exemple de Sara, qui donnait le nom de *Maître* à Abraham, son époux.

XANTIPPE. — Je sais cela. Mais le même saint Paul recommande aux maris d'aimer leurs femmes comme le Christ a aimé l'Eglise, son épouse. Qu'il songe à son devoir, moi je songerai au mien.

EULALIE. — Puisque les choses en sont venues au point que l'un des deux doit céder à l'autre, il est juste que la femme cède à son mari.

XANTIPPE. — Si toutefois je puis appeler un mari un homme qui me prend pour sa servante!

EULALIE. — Dites-moi, chère Xantippe, cesse-t-il après cela de vous menacer de ses coups?

XANTIPPE. — Oui, et il fait bien, sans quoi il serait battu.

EULALIE. — Et vous continuez toujours à le quereller?

XANTIPPE. — Certainement.

EULALIE. — Lui, pendant ce temps-là, que fait-il?

XANTIPPE. — Ce qu'il fait? Tantôt il dort, le maroufle, tantôt il ne fait que rire; quelquefois il prend sa guitare qui n'a que trois cordes, et il la racle tant qu'il peut pour étouffer mes cris.

EULALIE. — Cela vous exaspère?

XANTIPPE. — Au delà de toute expression. Il y a des moments où j'ai peine à me contenir.

EULALIE. — Chère Xantippe, voulez-vous me permettre de vous parler franchement?

XANTIPPE. — Volontiers.

EULALIE. — Vous en userez de même avec moi. C'est un droit que réclame l'amitié qui nous unit dès la plus tendre enfance.

XANTIPPE. — Vous avez raison. Je n'ai jamais eu d'amie plus chère que vous.

EULALIE. — Quel que soit votre mari, sachez bien que vous n'avez pas le droit d'en changer. Autrefois, quand la discorde était irrémédiable, on employait pour dernier remède le divorce; il est maintenant supprimé; jusqu'à la fin de vos jours, votre mari sera votre mari et vous serez sa femme.

XANTIPPE. — Que le ciel confonde ceux qui nous ont ôté ce droit!

EULALIE. — Doucement; c'est le Christ qui l'a voulu.

XANTIPPE. — J'ai peine à le croire.

EULALIE. — Si fait. Il ne vous reste donc plus qu'à vous plier tous deux aux goûts et au caractère de l'un et de l'autre pour tâcher de vivre en bon accord.

XANTIPPE. — Est-ce que je puis le refaire?

EULALIE. — Les femmes exercent toujours une certaine influence sur leurs maris.

XANTIPPE. — Êtes-vous parfaitement d'accord avec le vôtre?

EULALIE. — Maintenant tout va bien.

XANTIPPE. — Vous avez donc eu d'abord quelques démêlés?

EULALIE. — Jamais de tempête. Cependant, comme cela arrive dans la vie, il s'est élevé de temps en temps de petits nuages qui auraient pu occasionner une tempête, si la douceur n'y avait remédié. Chacun a ses habitudes, chacun a sa manière de voir, et, pour le dire franchement, chacun a ses défauts; mais s'il y a des cas où l'on doit les connaître

et non les haïr, c'est assurément dans le mariage (1).

XANTIPPE. — Vous avez raison.

EULALIE. — Il arrive souvent que l'entente disparaît entre le mari et la femme avant qu'ils ne se soient connus. Il faut bien y prendre garde. Une fois que la brouille a éclaté, l'accord renaît difficilement, surtout si l'on est allé à de grosses injures. Un objet collé, en s'y prenant tout de suite, se détache aisément ; mais si la colle vient à sécher sur cet objet, rien n'est plus tenace. Par conséquent, il ne faut rien négliger de prime abord pour que la bonne harmonie se développe et se fortifie entre le mari et la femme. En cela la complaisance et la douceur font tout. Car l'attachement que la beauté seule inspire est ordinairement passager.

XANTIPPE. — Mais racontez-moi, je vous prie, par quels moyens vous avez su plier votre mari à votre caractère.

EULALIE. — Je vous le dirai pour que vous fassiez comme moi..

(1) Allusion à cette sentence de Publilius Syrus : *Connaissez les défauts de votre ami, mais ne les haïssez pas.*

XANTIPPE. — Si je peux.

EULALIE. — Ce sera très facile, si vous voulez. Il est encore temps; votre mari est jeune, vous aussi; il n'y a pas un an, je crois, que vous êtes mariés?

XANTIPPE. — C'est vrai.

EULALIE. — Je vais donc vous le dire, mais à la condition que vous n'en parlerez pas.

XANTIPPE. — Assurément.

EULALIE. — Je me suis appliquée d'abord à complaire en toutes choses à mon mari et à ne le contrarier jamais. J'étudiais son humeur et ses goûts, j'observais sur son visage ce qui lui était agréable ou déplaisant, à l'exemple de ceux qui apprivoisent des éléphants, des lions ou d'autres animaux que la violence ne peut dompter.

XANTIPPE. — C'est un animal de ce genre que j'ai à la maison.

EULALIE. — Ceux qui approchent des éléphants ne s'habillent pas de blanc; ceux qui soignent les taureaux ne portent pas de rouge, parce qu'on a reconnu que ces couleurs effarouchaient ces animaux. On a remarqué aussi que le son du tambour met les tigres dans une telle fureur qu'ils se déchirent eux-

mêmes. Ceux qui manient les chevaux emploient des paroles, des battements de langue, des caresses, et d'autres moyens propres à calmer leur fougue. A plus forte raison devons-nous user de pareils expédients envers nos maris, dont il nous faut, bon gré, mal gré, partager, pendant toute la vie, le toit et le lit.

XANTIPPE. — Continuez votre récit.

EULALIE. — Mes observations faites, je me conformai au caractère de mon mari, en ayant bien soin de lui éviter la moindre contrariété.

XANTIPPE. — Comment faisiez-vous ?

EULALIE. — Dans le soin du ménage, qui concerne spécialement les femmes, je m'appliquais non seulement à ne rien négliger, mais encore à me conformer entièrement à ses goûts, même dans les plus petites choses.

XANTIPPE. — Comment cela ?

EULALIE. — Je remarquais, par exemple, si mon mari aimait de préférence tel ou tel plat, s'il le voulait accommodé de telle ou de telle manière, s'il désirait que son lit fût fait de telle ou de telle façon.

XANTIPPE. — Mais le moyen de se prêter au goût d'un homme qui n'est jamais à la maison ou qui n'y est qu'en état d'ivresse !

EULALIE. — Attendez; c'est là que j'en voulais venir. Si je voyais par hasard mon mari un peu triste et que ce ne fût pas le moment de converser, au lieu de rire et de plaisanter, comme font la plupart des femmes, je prenais à mon tour un air grave et soucieux. Un miroir, lorsqu'il est fidèle, rend toujours l'image de la personne qui le regarde; de même une mère de famille doit refléter les impressions de son mari, et ne point être joyeuse s'il est chagrin, ni gaie s'il est fâché. S'il arrivait que mon mari fût de mauvaise humeur, je le calmais par de douces paroles, ou bien je me taisais devant sa colère, afin de la laisser passer et de lui donner le temps de s'excuser ou d'entendre mes remontrances. J'agissais de même chaque fois qu'il rentrait à la maison, après avoir trop bu; pour le moment je ne lui disais que des choses aimables et je le conduisais au lit en le caressant.

XANTIPPE. — Que la condition des femmes est à plaindre si elles n'ont uniquement qu'à céder à leurs maris lorsqu'ils s'emportent, qu'ils se mettent dans le vin et qu'ils suivent tous leurs caprices!

EULALIE. — Cette déférence n'est-elle pas

réciproque? Les hommes, eux aussi, ont souvent à souffrir de notre caractère. Cependant, il y a des cas où, pour un motif sérieux, une femme peut faire des observations à son mari, si la chose en mérite la peine, car il vaut mieux ne pas faire attention aux bagatelles.

XANTIPPE. — Quand cela?

EULALIE. — Quand vous le verrez de sang-froid, qu'il ne sera ni colère, ni soucieux, ni ivre, alors sans témoins vous l'avertirez doucement, ou plutôt vous le prierez, en lui rappelant telle ou telle circonstance, de ménager davantage son argent, sa réputation ou sa santé. Ces observations devront être présentées avec grâce et enjouement. Quelquefois je commence par faire promettre à mon mari de ne pas m'en vouloir, si sa femme a la sottise de lui donner des conseils dans l'intérêt de son honneur, de sa santé et de sa vie. Quand j'ai dit ce que je veux, je coupe court et je passe à des sujets plus agréables. Car voilà notre grand défaut, ma chère Xantippe, une fois que nous nous mettons à parler, nous n'en finissons plus.

XANTIPPE. — On le dit.

EULALIE. — J'avais surtout bien soin de ne

jamais adresser de reproche à mon mari devant des tiers et de ne rien divulguer de nos discussions domestiques. On se raccommode plus aisément lorsque la chose s'est passée entre deux. Cependant, s'il se présentait un fait de telle nature qu'il fût impossible de le supporter et que les remontrances de la femme ne pussent y remédier, il serait plus convenable que la femme portât plainte aux parents et aux alliés de son mari plutôt qu'aux siens, et qu'en énumérant ses griefs elle parût en vouloir moins à son mari qu'à ses défauts. Encore ne doit-elle pas tout dire, afin que le mari reconnaisse intérieurement la discrétion de sa femme et qu'il lui en sache gré.

XANTIPPE. — Il faut être philosophe pour agir ainsi.

EULALIE. — Mais non. Par ces procédés-là nous inviterons nos maris à nous rendre la pareille.

XANTIPPE. — Il y en a que tous les ménagements possibles ne corrigent point.

EULALIE. — Je ne suis pas du tout de cet avis ; mais supposons que vous disiez vrai. Songez d'abord qu'il faut supporter son mari, quel qu'il soit. Il vaut donc mieux le suppor-

ter tel quel ou l'adoucir un peu par nos ménagements que de le gâter de plus en plus par nos mauvais traitements. Que diriez-vous si je vous citais des maris qui ont corrigé leurs femmes par de pareils ménagements? A plus forte raison devons-nous en faire autant à l'égard de nos maris.

XANTIPPE. — Voyons l'histoire de ce mari, si différent du mien.

EULALIE. — Je suis liée d'amitié avec un gentilhomme instruit et d'un tact exquis. Il avait épousé une jeune fille de dix-sept ans, qui avait toujours été élevée chez ses parents à la campagne, suivant la coutume des nobles qui aiment généralement la vie des champs pour la chasse et la pêche. Il la voulait novice afin de mieux la façonner à son caractère. Il commença par lui enseigner la littérature et la musique; il l'habitua peu à peu à rendre compte de ce qu'elle avait entendu au sermon; il l'initia à toutes les connaissances qui pouvaient un jour lui être utiles. Ce régime de vie tout nouveau pour une jeune femme qui avait vécu chez elle dans une complète oisiveté, au milieu des jeux et des conversations de ses gens, la rebuta. Elle refusait d'obéir,

et quand son mari insistait, elle pleurait à chaudes larmes, quelquefois même elle se jetait par terre, et frappait la tête contre le plancher, faisant mine de vouloir se tuer. Comme ce manège ne finissait pas, le mari, dissimulant son mécontentement, proposa à sa femme d'aller, pour se récréer, visiter ensemble le beau-père à la campagne. En cela elle obéit avec plaisir. En arrivant, le mari laissa sa femme auprès de sa mère et de ses sœurs et partit pour la chasse avec son beau-père. Là, sans témoins, il lui conta qu'il espérait rencontrer dans sa femme la douce compagne de sa vie; mais qu'elle ne faisait que pleurer, se lamenter et qu'elle restait sourde à toutes ses observations; il le conjura de lui venir en aide pour guérir la maladie de sa fille. Le beau-père lui répondit qu'il lui avait cédé sa fille à tout jamais, que si elle ne lui obéissait pas, il n'avait qu'à user de son droit, en lui appliquant une correction. « Je sais quel est mon droit, répliqua le gendre, mais, au lieu de recourir à ces moyens extrêmes, je préférerais employer comme remède votre savoir-faire et votre autorité. » Le beau-père promit de s'en occuper. Deux jours après, il

saisit le moment d'être seul avec sa fille. Prenant alors un air sévère, il lui représenta combien son peu de beauté et son caractère disgracieux lui avaient fait craindre de ne pouvoir lui trouver un mari. « Cependant, ajouta-t-il, à force de chercher, j'ai fini par vous trouver un mari tel que la femme la plus parfaite ne pourrait en souhaiter un meilleur. Eh bien, au lieu de reconnaître ce que j'ai fait pour vous, au lieu de comprendre que si votre mari n'était pas l'homme le plus bienveillant, il voudrait à peine de vous pour sa servante, vous vous révoltez contre lui. » Bref, en parlant à sa fille, le père s'échauffa tellement qu'il faillit la frapper. C'est un homme d'infiniment d'esprit, capable de jouer sans masque toute espèce de rôles. Alors la jeune femme, saisie d'un côté par la crainte, de l'autre par l'évidence, tomba aux genoux de son père, en le priant de vouloir bien oublier le passé et en lui jurant de se montrer désormais reconnaissante de ses bontés. Le père pardonna et promit à sa fille de lui rendre toute son affection si elle tenait parole.

XANTIPPE. — Après ?

EULALIE. — La jeune femme, en quittant

son père, rentra dans sa chambre où son mari était seul. Elle se jeta à ses genoux et lui dit : « Cher mari, jusqu'à présent je ne te connaissais pas, je ne me connaissais pas moi-même ; dorénavant tu me trouveras toute changée ; oublie seulement ce qui s'est passé. » A ces mots, son mari l'embrassa et promit de tout lui accorder si elle persévérait dans sa résolution.

XANTIPPE. — Eh bien, a-t-elle persévéré ?

EULALIE. — Jusqu'à la mort. Il n'y avait rien de si bas qu'elle ne fît avec joie et empressement pour complaire à son mari, tant l'amour qui les unissait avait acquis de force. Quelques années après, cette jeune femme se félicitait souvent d'avoir rencontré un pareil époux. « Sans cela, disait-elle, j'aurais été la plus malheureuse des femmes. »

XANTIPPE. — De tels maris sont aussi rares que les corbeaux blancs.

EULALIE. — Si je ne vous importune pas, je vous citerai l'exemple d'un mari corrigé par la bonté de sa femme. Le fait a eu lieu récemment dans cette ville.

XANTIPPE. — Je n'ai rien à faire, et votre conversation me plaît infiniment.

EULALIE. — Il s'agit d'un gentilhomme qui n'est pas de la dernière noblesse. Selon l'habitude des personnes de son rang, il était grand chasseur. Il rencontra dans les champs une jeune fille qui appartenait à une mère extrêmement pauvre, et, malgré son âge avancé, il en devint éperdument amoureux. A cause d'elle il passait souvent la nuit dehors. Son prétexte était la chasse. Sa femme, qui est un modèle de vertu, ayant quelques soupçons, surveilla les escapades de son mari. Elle dirigea ses pas je ne sais où et entra dans la chaumière en question. Elle s'enquit des détails les plus minutieux, demanda où l'étranger dormait, de quel vin il buvait, de quoi se composait son repas. Il n'y avait là-dedans aucun meuble, c'était la misère la plus profonde. La dame retourna chez elle et revint bientôt, amenant un lit commode et somptueux avec quelques vases d'argent; elle y ajouta une somme assez ronde en recommandant de mieux traiter l'étranger lorsqu'il reviendrait. Elle se garda de dire qu'elle était sa femme et se fit passer pour sa sœur. Quelques jours après, le mari arrive là furtivement; il voit un mobilier superbe,

une table des mieux servies. Il demande d'où vient ce luxe extraordinaire. On lui répond qu'une grande dame de ses parentes avait amené toutes ces choses, en recommandant de le recevoir désormais plus honorablement. Il se douta aussitôt que c'était sa femme qui avait fait cela. De retour à la maison, il lui demande si elle avait été là-bas. Elle répond que oui. Il lui demande dans quelle intention elle avait envoyé ce mobilier. « Mon ami, lui dit-elle, tu es habitué à avoir toutes tes aises. J'ai vu combien tu étais traité durement et j'ai cru de mon devoir, puisque c'est ton plaisir d'aller là-bas, de t'y ménager un peu de bien-être. »

XANTIPPE. — Quel excès de bonté ! Moi, au lieu de lui fournir un lit, je l'aurais plutôt fait coucher sur une botte d'orties et de macres.

EULALIE. — Écoutez la fin. Le mari, frappé de tant de vertu et de tant de douceur, s'abstint désormais de toute liaison coupable et n'eut d'autre maîtresse que sa femme. Vous connaissez bien Gilbert le Hollandais ?

XANTIPPE. — Oui.

EULALIE. — Vous savez qu'étant jeune il a

épousé une femme d'un certain âge et déjà sur le retour ?

XANTIPPE. — C'est probablement la dot qu'il a épousée et non la femme.

EULALIE. — Assurément. Dégoûté de sa femme, il avait fait une maîtresse avec laquelle il menait au dehors vie joyeuse. Il déjeunait ou dînait rarement chez lui. Qu'eussiez-vous fait en pareil cas?

XANTIPPE. — Ce que j'aurais fait ? J'aurais sauté aux cheveux de la donzelle, et quand mon mari serait allé la voir, je l'aurais inondé d'un pot d'urine, qui lui aurait servi de parfums pour se mettre à table.

EULALIE. — Oh ! que sa femme fut plus sage ! Elle invita chez elle cette maîtresse et la reçut poliment. Elle attira ainsi sans aucun sortilège son mari à la maison. S'il lui arrivait de dîner dehors avec sa maîtresse, elle leur envoyait un plat de choix en leur commandant de bien se régaler.

XANTIPPE. — Plutôt mourir que de me faire la maquerelle de mon mari !

EULALIE. — Voyons, réfléchissez bien. Cela ne valait-il pas mieux que de s'aliéner complètement son mari par de mauvais traite-

ments et de passer toute sa vie en querelles?

XANTIPPE. — J'avoue qu'il y a moins d'inconvénients, mais moi je n'aurais pu le faire.

EULALIE. — Je vais encore vous citer un exemple et ce sera le dernier. Notre voisin, homme probe et vertueux, mais d'un caractère un peu emporté, frappa un jour sa femme, qui est une personne digne de tous éloges. Elle se retira au fond d'un couvent et là, pleurant, sanglotant, elle donna un libre cours à son chagrin. Quelque temps après, le mari entra par hasard dans ce couvent et trouva sa femme en larmes. « Pourquoi, lui dit-il, pleures-tu et sanglotes-tu comme un enfant? » Elle lui répondit avec beaucoup de sens : « Ne vaut-il pas mieux déplorer ici mon malheur que de vociférer dans la rue comme font presque toutes les femmes? » Vaincu et désarmé par un langage si conjugal, le mari prit la main de sa femme et lui promit de ne plus la frapper; il a tenu parole.

XANTIPPE. — J'en ai obtenu autant du mien par des moyens différents.

EULALIE. — Mais en attendant vous êtes toujours en guerre.

XANTIPPE. — Que voudriez-vous donc que je fisse ?

EULALIE. — D'abord il vous faut fermer les yeux sur tous les torts de votre mari, et vous le concilier peu à peu à force de prévenances, d'égards et de douceur.

XANTIPPE. — Il est si brutal que toutes les prévenances du monde ne l'adouciront pas.

EULALIE. — Ah ! ne dites pas cela. Il n'y a pas de bête féroce qu'avec des soins on ne finisse par apprivoiser. Ne désespérez donc pas d'un homme. Essayez quelques mois, et si vous voyez que mon conseil ne vous a pas réussi, faites-moi des reproches. Il y a même de certains défauts sur lesquels il convient de fermer les yeux. Je vous recommande surtout de bien prendre garde de vous quereller soit dans votre chambre, soit au lit ; il faut au contraire que tout y respire l'enjouement et la gaieté. En effet, si le lieu consacré à effacer les offenses et à rétablir la bonne harmonie est profané par la chicane ou par l'aigreur, tout moyen de ramener l'accord disparaît. Il y a des femmes si acariâtres que même pendant l'acte conjugal elles grondent et querellent. Elles détruisent par leur mauvaise humeur

tout le charme d'un plaisir capable de dissiper l'ennui que leurs maris pourraient avoir, et elles empoisonnent le seul remède qui puisse faire oublier les torts.

XANTIPPE. — Cela m'arrive souvent.

EULALIE. — Pourtant si la femme doit s'appliquer sans cesse à ne contrarier son mari en rien, c'est surtout dans cette circonstance qu'elle doit lui témoigner le plus d'empressement et de caresses.

XANTIPPE. — Il s'agit bien d'un mari ! c'est à une brute que j'ai affaire.

EULALIE. — Cessez tous ces mauvais propos; nos maris se gâtent le plus souvent par notre faute. Je reviens à mon sujet. Ceux qui connaissent la mythologie racontent que Vénus, dont on a fait la déesse du mariage, possède une ceinture, due au talent de Vulcain, qui contient tous les excitants de l'amour et dont elle se pare chaque fois qu'elle couche avec son mari.

XANTIPPE. — C'est une fable que vous me dites là.

EULALIE. — Oui, mais écoutez le sens qu'elle renferme.

XANTIPPE. — Voyons.

EULALIE. — Elle signifie qu'une femme doit faire tout son possible pour plaire à son mari dans l'acte conjugal, afin de réchauffer et d'accroître ses feux et de dissiper ses chagrins ou ses ennuis.

XANTIPPE. — Mais où prendrons-nous cette ceinture?

EULALIE. — Il n'est besoin pour cela ni de sortilèges ni d'enchantements. Le charme le plus efficace consiste dans une vie honnête unie à la douceur.

XANTIPPE. — Je ne puis pas caresser un tel mari.

EULALIE. — Mais il dépend de vous qu'il ne soit plus tel. Si, comme la magicienne Circé, vous pouviez changer votre mari en pourceau ou en ours, le feriez-vous?

XANTIPPE. — Je ne sais pas.

EULALIE. — Vous ne savez pas? Aimeriez-vous mieux avoir pour mari un pourceau qu'un homme?

XANTIPPE. — J'avoue que j'aimerais mieux un homme.

EULALIE. — Eh bien, si, par la magie de Circé, vous pouviez d'ivrogne qu'il est le rendre sobre, de prodigue économe, de fai-

néant laborieux, ne le feriez-vous pas ?

XANTIPPE. — Je le ferais sans aucun doute; mais qui me donnera cette magie ?

EULALIE. — Cette magie, vous l'avez en vous, pour peu que vous vouliez l'employer. Il vous faut vivre, bon gré, mal gré, avec votre mari. Plus vous le rendrez meilleur, plus vous y gagnerez. Vous n'avez les yeux ouverts que sur ses défauts; ils redoublent votre haine et vous le prenez précisément par l'anse que l'on ne peut pas tenir. Examinez plutôt ce qu'il a de bon et saisissez-le par l'anse qui est facile à tenir (1). Avant de l'épouser vous deviez vous rendre compte de toutes ses imperfections, car ce n'est pas seulement avec les yeux, mais avec les oreilles que l'on fait choix d'un mari; maintenant il s'agit de guérir et non d'accuser.

XANTIPPE. — Quelle est la femme qui a jamais choisi un mari avec les oreilles ?

EULALIE. — On choisit un mari avec les yeux quand on ne considère que les avantages

(1) Suivant Épictète, chaque chose a deux anses : l'une facile à saisir, l'autre non; c'est-à-dire que chaque chose a son avantage et son inconvénient. Le fou empoigne la mauvaise anse, et le sage la bonne.

de sa personne, et avec les oreilles lorsqu'on s'informe soigneusement de ce que le monde dit de lui.

XANTIPPE. — Vous avez raison, mais il est trop tard.

EULALIE. — Il n'est jamais trop tard pour tâcher de corriger son mari. Cela vous sera plus commode lorsque vous lui aurez donné un gage de votre union.

XANTIPPE. — Il en a un.

EULALIE. — Depuis quand?

XANTIPPE. — Depuis longtemps.

EULALIE. — Combien y a-t-il de mois?

XANTIPPE. — Environ sept.

EULALIE. — Qu'entends-je? Auriez-vous par hasard renouvelé la plaisanterie d'un enfant de trois mois (1)?

XANTIPPE. — Nenni.

EULALIE. — Cela ne peut pas être autre-

(1) Allusion à ce passage de Suétone (Claude, ch. I) : « Il ne s'était pas écoulé trois mois depuis le mariage de Livie avec Auguste, lorsqu'elle donna le jour à Drusus, père du césar Claude. Ce Drusus fut d'abord surnommé Décimus, puis Néron, et l'on soupçonnait qu'il était né de l'adultère de son beau-père avec elle. Aussitôt on fit courir ce vers :

Il nait aux gens heureux des enfants en trois mois. »

ment, si vous comptez du jour de vos noces.

XANTIPPE. — Non, avant de nous marier, nous avons eu ensemble une conversation.

EULALIE. — Est-ce que les conversations produisent des enfants?

XANTIPPE. — Un jour qu'il me trouva seule, il se mit à badiner et me chatouilla les aisselles et les flancs pour me faire rire. Moi qui ne peux souffrir les chatouillements; je tombai à la renverse sur un lit. Il se pencha sur moi, me couvrit de baisers, je ne sais ce qu'il fit ensuite ; ce qu'il y a de certain, c'est que peu de jours après mon ventre grossit.

EULALIE. — Venez maintenant dénigrer votre mari : puisqu'il engendre des enfants en badinant, que sera-ce lorsqu'il fera la chose tout de bon?

XANTIPPE. — Je crois que je suis encore enceinte.

EULALIE. — Bravo! le fonds et le cultivateur ne laissent rien à désirer.

XANTIPPE. — En cela il est plus habile que je ne voudrais.

EULALIE. — Ce reproche est assez rare dans la bouche des femmes. Vous étiez-vous déjà promis le mariage?

XANTIPPE. — Oui.

EULALIE. — Le péché est moins grave. Est-ce un garçon ?

XANTIPPE. — Oui.

EULALIE. — Il vous réconciliera si vous voulez y mettre un peu du vôtre. Que disent de votre mari ses amis, ses connaissances ?

XANTIPPE. — Ils disent qu'il a un caractère très accommodant, qu'il est affable, généreux, bon camarade.

EULALIE. — Cela me donne grand espoir de le voir un jour tel que nous le voulons.

XANTIPPE. — Il n'y a que pour moi qu'il est tout différent.

EULALIE. — De votre côté montrez-vous envers lui telle que je vous l'ai dit, et, s'il ne change pas à votre égard, ne m'appelez plus Eulalie, mais Pseudolalie (1). Songez qu'il est encore jeune ; je crois qu'il n'a pas vingt-quatre ans ; il ne sait pas encore ce que c'est qu'un père de famille. Éloignez de vous la pensée du divorce.

XANTIPPE. — J'y ai songé bien des fois.

(1) Ces deux mots tirés du grec signifient : l'un, *qui parle bien ;* l'autre, *qui dit des mensonges.*

EULALIE. — Si cette pensée vous revient à l'esprit, réfléchissez d'abord combien une femme séparée de son mari est peu de chose. La plus belle qualité d'une mère de famille est d'être soumise à son époux. La nature exige et Dieu veut que la femme relève entièrement de son mari. Envisagez la chose sous son véritable aspect : il est votre mari ; vous ne pouvez pas en avoir d'autre. Songez ensuite à ce petit être qui vous appartient à tous deux. Qu'en ferez-vous ? L'emmènerez-vous avec vous ? Priverez-vous votre mari des droits qu'il a sur lui ? Le lui laisserez-vous ? Vous dépouillerez-vous vous-même de ce que vous avez de plus cher? Enfin, dites-moi, avez-vous des personnes qui vous en veulent?

XANTIPPE. — J'ai ma belle-mère, puis ma belle-sœur qui lui ressemble.

EULALIE. — Vous en veulent-elle beaucoup?

XANTIPPE. — Elles voudraient me voir morte.

EULALIE. — Eh bien, ayez ces femmes devant les yeux. Quelle satisfaction plus grande pourriez-vous leur procurer que celle de vous voir vivre séparée de votre mari,

veuve, que dis-je? plus que veuve, car une veuve est libre de se remarier.

XANTIPPE. — J'approuve certainement votre conseil, mais la peine continuelle qu'il exige me rebute.

EULALIE. — Songez à toute la peine que vous avez prise pour apprendre à ce perroquet à articuler quelques mots.

XANTIPPE. — J'en ai eu beaucoup assurément.

EULALIE. — Et vous hésitez devant l'embarras de façonner un mari avec lequel vous passerez toute votre vie agréablement! Quel travail les hommes ne s'imposent-ils pas pour dresser un cheval; et nous nous plaindrions de la tâche lorsqu'il s'agit de rendre nos maris plus sociables!

XANTIPPE. — Que dois-je faire?

EULALIE. — Je vous l'ai déjà dit. Ayez soin que la maison soit bien entretenue, afin que votre mari n'éprouve pas le besoin d'en sortir. Soyez affable envers lui, sans oublier toutefois que la femme doit à son mari un certain respect. Point d'austérité, mais aussi point de coquetterie; ne soyez ni prude, ni lascive. Que chez vous, tout respire l'élégance. Vous

connaissez les goûts de votre mari; apprêtez-lui ce qu'il aimera le mieux. Soyez douce et prévenante pour ses amis ; invitez-les souvent à votre table. Faites en sorte que vos convives soient pleins de gaieté et d'entrain. Si par hasard, égayé par le vin, votre mari prend sa guitare, accompagnez-le de la voix. Vous l'habituerez ainsi à rester à la maison et vous diminuerez vos dépenses. Il finira par se dire à lui-même : Ne suis-je pas un grand sot d'aller manger dehors avec une prostituée au détriment de mon bien et de ma réputation, lorsque j'ai chez moi une femme cent fois plus charmante, qui m'aime davantage, et auprès de laquelle je trouve plus de luxe et d'élégance ?

XANTIPPE. — Croyez-vous que je réussisse si j'essaye ?

EULALIE. — Fiez-vous à moi ; j'en réponds. En attendant, je verrai votre mari à son tour et je lui ferai aussi la leçon.

XANTIPPE. — Je loue votre dessein, mais tâchez qu'il n'ait aucun soupçon, sans quoi il jetterait feu et flamme.

EULALIE. — N'ayez crainte. Je l'amènerai indirectement à me raconter lui-même vos

querelles. Après cela, je le manierai, à ma façon, en l'amadouant, et j'espère vous le rendre plus traitable. S'il le faut, je mentirai même à votre égard et je lui dirai que vous m'avez parlé de lui dans les termes les plus affectueux.

XANTIPPE. — Que Dieu bénisse notre projet!

EULALIE. — Il nous aidera; seulement ne vous trahissez pas.

LE SOUDARD ET LE CHARTREUX

Le Soudard. — Bonjour, mon frère.

Le Chartreux. — Bonjour, mon très cher frère.

Le Soudard. — J'ai peine à te reconnaître.

Le Chartreux. — Ai-je donc bien vieilli depuis deux ans ?

Le Soudard. — Non ; mais cette tête rasée, ce nouvel habit, font que tu me parais un autre animal.

Le Chartreux. — Tu ne reconnaîtrais donc pas ta femme si tu la rencontrais vêtue d'une nouvelle robe ?

Le Soudard. — Non, si cette robe ressemblait à la tienne.

Le Chartreux. — Je te reconnais pourtant bien, moi, quoique tu aies changé, non seule-

ment d'habit, mais de visage et d'extérieur. De combien de couleurs te voilà peint ! Il n'y a point d'oiseau dont le plumage soit aussi bigarré. Ensuite, comme tout est tailladé, comme rien n'est conforme à la nature ni aux usages ordinaires ! Ajoute à cela ces cheveux ras, cette barbe à demi coupée, cette moustache ébouriffée qui s'avance en pointe des deux côtés comme celle d'un chat. Plus d'une cicatrice a défiguré ton visage, en sorte que l'on pourrait te prendre pour un Samien stigmatisé, suivant un proverbe badin (1).

Le Soudard. — C'est ainsi que l'on doit revenir de la guerre. Mais, dis-moi, les bons médecins sont donc bien rares ici ?

Le Chartreux. — Pourquoi cela ?

Le Soudard. — Parce que tu n'as pas fait guérir ta cervelle avant de te précipiter dans cet esclavage.

Le Chartreux. — Tu me prends donc pour un fou ?

Le Soudard. — Très certainement. Quelle nécessité de t'enterrer ici avant le temps, quand tu pouvais vivre à l'aise dans le monde ?

(1) L'origine de ce proverbe est incertaine.

LE CHARTREUX. — Tu ne crois donc pas que je vive dans le monde ?

LE SOUDARD. — Non, morbleu !

LE CHARTREUX. — Et pourquoi ?

LE SOUDARD. — Parce qu'il ne t'est pas permis d'aller où tu veux. Tu es enfermé ici comme dans une cage. Ajoute à cela la tonsure, un habit étrange, la solitude, l'usage perpétuel du poisson, en sorte que je m'étonne que tu ne sois pas changé en poisson.

LE CHARTREUX. — Si les hommes se changeaient en tout ce qu'ils mangent, il y a longtemps que tu serais porc, car tu fais ton régal de la viande de cochon.

LE SOUDARD. — Je suis sûr que tu regrettes depuis longtemps ta résolution, car je connais peu de gens qui ne s'en repentent.

LE CHARTREUX. — Cela arrive à ceux qui se jettent dans ce genre de vie comme dans un puits. Pour moi, j'y suis descendu pas à pas et de propos délibéré, après m'être éprouvé moi-même et avoir examiné mûrement cette profession ; j'avais vingt-huit ans, et à cet âge chacun peut se connaître. Quant à la question du lieu, toi aussi tu es renfermé dans un étroit espace, si tu considères l'immensité du

monde. Qu'importe qu'un lieu ait plus ou moins d'étendue, pourvu que rien n'y manque pour la commodité de la vie! Beaucoup de gens ne sortent jamais ou sortent rarement de la ville où ils sont nés, qui, si on leur défendait d'en sortir, s'ennuieraient fort et mourraient d'envie de la quitter; c'est un préjugé dont je suis exempt. Je m'imagine que le monde entier est ici; cette carte me représente tout l'univers, et je le parcours en idée plus agréablement et plus sûrement que celui qui a navigué jusqu'aux nouvelles îles.

Le Soudard. — En cela, tu dis à peu près la vérité.

Le Chartreux. — Tu ne peux pas me blâmer d'avoir la tête rasée, toi qui t'es fait tondre librement, sans doute par commodité. Ma tonsure a du moins l'avantage de me rendre la tête plus nette et plus saine. A Venise, la plupart des patriciens ont la tête entièrement rasée. Qu'y a-t-il d'extraordinaire dans mon habit? Ne me couvre-t-il pas le corps? Un habit sert à deux usages : il doit garantir des injures de l'air et cacher ce que la pudeur exige qu'on voile; cet habit ne remplit-il pas ce double office? La couleur te déplaît : est-il

une couleur qui convienne mieux aux chrétiens que celle qui leur a été donnée à tous au baptême ? On t'a dit aussi à toi : *Reçois la robe blanche !* Cette robe me rappelle donc la promesse que j'ai faite au baptême de vivre toujours dans l'innocence. Si tu appelles solitude l'éloignement de la foule, cet exemple ne vient pas de nous : il a été donné par les anciens prophètes, par les philosophes païens, par tous ceux qui ont pris souci de la sagesse. Les poètes, les astrologues et autres artistes, quand ils méditent quelque chose de grand et au-dessus du vulgaire, cherchent ordinairement la retraite. Pourquoi d'ailleurs appeler cela une solitude ? La conversation d'un seul ami dissipe l'ennui de la solitude. Il y a ici plus de seize personnes avec lesquelles je vis en commun. En outre, je reçois des amis plus souvent que je ne voudrais ou qu'il ne faut, et tu trouves que je vis dans la solitude !

Le Soudard. — Mais tu ne peux pas toujours leur parler.

Le Chartreux. — Cela n'est pas toujours utile. La conversation est bien plus agréable quand la privation en double le charme.

Le Soudard. — Tu as raison. Moi aussi je

trouve la viande bien meilleure quand Pâques revient après le carême.

Le Chartreux. — Et même lorsqu'on me croit le plus seul, je jouis d'une société beaucoup plus attrayante et plus agréable que tes vulgaires compagnons de plaisir.

Le Soudard. — Où est-elle ?

Le Chartreux. — Tu vois ici le livre de l'Évangile, où converse avec moi Celui qui, jadis, accompagnant les deux disciples qui allaient à Emmaüs, fit par son éloquence qu'ils ne s'aperçurent pas des fatigues de la route, mais qu'ils éprouvèrent une émotion délicieuse en écoutant ses discours ravissants. Dans ce livre-ci Paul me parle ; dans celui-là, Isaïe et les autres prophètes. Là, cause avec moi le très doux Chrysostome ; là, Basile ; là, Augustin ; là, Jérôme ; là, Cyprien et d'autres docteurs non moins érudits qu'éloquents. Connais-tu des causeurs assez agréables pour leur être comparés ? Crois-tu qu'au milieu d'une telle société, qui ne me fait jamais défaut, puisse se glisser l'ennui de la solitude ?

Le Soudard. — Ils auraient beau me parler, je ne les comprendrais pas.

Le Chartreux. — Ensuite, qu'importe de

quels aliments se nourrit notre corps ? Peu lui suffit, si nous vivons selon la nature. Qui de nous deux est le mieux portant? Est-ce toi, qui manges des perdrix, des faisans et des chapons, ou moi, qui vis de poisson?

LE SOUDARD. — Si, comme moi, tu avais une femme, tu ne serais pas si dodu.

LE CHARTREUX. — Toute espèce de nourriture est donc suffisante, même prise en petite quantité.

LE SOUDARD. — Mais, en attendant, tu mènes une vie judaïque.

LE CHARTREUX. — Que dis-tu là? Nous tâchons du moins, si nous n'y parvenons pas, de mener une vie chrétienne.

LE SOUDARD. — Vous mettez votre confiance dans l'habit, la nourriture, les prières, les cérémonies, et vous négligez le soin de la piété évangélique.

LE CHARTREUX. — Il ne m'appartient pas de juger ce que font les autres. Pour moi, je ne compte pas sur ces choses-là et j'en fais peu de cas : c'est dans la pureté de l'âme et dans le Christ que je mets ma confiance.

LE SOUDARD. — Pourquoi les observes-tu donc?

Le Chartreux. — Pour vivre en paix avec mes frères et ne les scandaliser en aucune façon. Je ne voudrais scandaliser personne pour de pareilles bagatelles, qu'il coûte si peu de respecter. Comme nous sommes des hommes, quel que soit l'habit qui nous couvre, la ressemblance ou la différence des plus petites choses entretient ou détruit la concorde. Ma tête rasée, la couleur de mon habit, ne sauraient par elles-mêmes me recommander à Dieu; mais que dirait le public si je laissais croître mes cheveux ou si j'endossais ton habit? Je t'ai rendu compte de ma résolution; je te prie maintenant, à ton tour, de me rendre compte de la tienne et de me dire où étaient les bons médecins lorsque laissant à la maison ta jeune femme et tes enfants, tu es parti à la guerre, pris à louage moyennant un chétif salaire, pour égorger tes semblables, et cela en risquant ta vie, car tu n'avais point affaire à des champignons ni à des pavots, mais à des hommes armés. Lequel te semble le plus malheureux, d'immoler pour une obole un chrétien qui ne t'a jamais fait de mal, ou de te précipiter toi-même corps et âme dans la perdition éternelle?

LE SOUDARD. — Il est permis de tuer l'ennemi.

LE CHARTREUX. — Cela est permis peut-être s'il attaque ta patrie. Alors c'est un devoir sacré de combattre pour ses enfants et sa femme, pour ses parents et ses amis, pour ses autels et ses foyers, pour la tranquillité publique. Quel rapport y a-t-il entre ces choses-là et ton service mercenaire? Pour moi, si tu étais mort dans cette guerre, je n'aurais pas donné de ton âme une noix creuse.

LE SOUDARD. — Non?

LE CHARTREUX. — Non, vraiment! Maintenant, lequel te semble le plus dur d'obéir à un homme bon, que nous nommons *le prieur*, qui nous appelle pour la prière, pour de saintes lectures, pour de salutaires instructions, pour chanter les louanges de Dieu, ou d'obéir à un centurion barbare, qui souvent, par de grandes marches de nuit, vous fait aller et revenir à son gré, qui vous expose aux coups des bombardes, qui vous commande de rester en position pour tuer ou être tué?

LE SOUDARD. — Ce sont là les moindres inconvénients du métier.

LE CHARTREUX. — Si je m'écarte un peu de

la règle de cet institut, on m'inflige un avertissement ou autre punition légère ; toi, si tu commets quelque infraction aux lois de l'empereur, ou tu seras pendu, ou tu marcheras nu au-devant des fers de lances dirigés contre toi, car avoir la tête tranchée est une grâce.

Le Soudard. — Je ne puis nier la vérité.

Le Chartreux. — Ta mise indique assez que tu ne rapportes pas beaucoup d'écus à la maison.

Le Soudard. — Il y a longtemps que je n'ai vu la couleur des écus, mais j'ai contracté pas mal de dettes. Aussi ai-je passé par ici afin que tu me munisses d'un viatique.

Le Chartreux. — Plût à Dieu que tu eusses passé par ici quand tu courais à cette guerre scélérate ! Mais d'où provient un pareil dénûment.

Le Soudard. — Tu me demandes d'où il provient ? Tout ce que j'ai pu acquérir par mon salaire, mes pillages, mes sacrilèges et mes rapines, a été dissipé complètement dans le vin, la débauche et le jeu.

Le Chartreux. — Malheureux que tu es ! Et pendant ce temps-là ta jeune femme, pour laquelle Dieu a voulu que tu quittasses ton

père et ta mère, pleurait à la maison, délaissée avec ses petits enfants! Et tu trouves bon de vivre au milieu de tant d'horreurs, au milieu de tant de crimes?

LE SOUDARD. — Ce qui m'empêchait de sentir mes fautes, c'est que j'avais d'innombrables complices.

LE CHARTREUX. — J'ai bien peur que ta femme ne te reconnaisse pas.

LE SOUDARD. — Pourquoi donc?

LE CHARTREUX. — Parce que les cicatrices t'ont peint un nouveau visage. Quel trou as-tu au front? On dirait que l'on t'a coupé une corne.

LE SOUDARD. — Ah! si tu savais ce que c'est, tu me féliciterais de cette cicatrice.

LE CHARTREUX. — Pourquoi?

LE SOUDARD. — Il s'en est fallu de bien peu que je ne périsse.

LE CHARTREUX. — De quel malheur s'agit-il?

LE SOUDARD. — Quelqu'un faisait partir son mousquet, lorsqu'il creva : un éclat de cette arme m'a sauté au front.

LE CHARTREUX. — Et sur la joue, tu as une cicatrice plus longue qu'une palme.

LE SOUDARD. — J'ai reçu cette blessure en me battant.

LE CHARTREUX. — A la guerre?

LE SOUDARD. — Non : dans une dispute au jeu.

LE CHARTREUX. — J'aperçois aussi à ton menton je ne sais quels rubis.

LE SOUDARD. — Ce n'est rien.

LE CHARTREUX. — Je soupçonne que tu as attrapé le mal dit espagnol.

LE SOUDARD. — Tu devines juste, mon frère : j'en ai été atteint pour la troisième fois, au point que ma vie a été en danger.

LE CHARTREUX. — D'où vient-il que tu marches courbé comme si tu avais quatre-vingt-dix ans, comme un moissonneur ou comme si l'on t'avait éreinté de coups de bâton?

LE SOUDARD. — La maladie m'a ainsi contracté les nerfs.

LE CHARTREUX. — Certes, tu as subi là une belle métamorphose. Auparavant tu étais cavalier; de centaure te voilà devenu un animal à demi rampant.

LE SOUDARD. — Ce sont là les hasards de la guerre.

LE CHARTREUX. — Ce sont plutôt là les aberrations de ton cerveau. Quel butin rapporteras-tu à la maison, à ta femme et à tes enfants? La lèpre. Car ce mal n'est autre chose qu'une espèce de lèpre, avec cette différence qu'on ne l'évite pas, parce qu'il est commun à beaucoup de gens, surtout aux nobles, ce qui devrait être une raison de plus pour l'éviter. Maintenant tu vas communiquer ce mal aux êtres qui doivent t'être les plus chers, et toute ta vie tu promèneras en toi un cadavre infect.

LE SOUDARD. — Cesse, mon frère, je t'en prie; j'ai assez de maux sans y ajouter encore l'ennui des reproches.

LE CHARTREUX. — Je n'ai mentionné qu'une faible partie de tes maux : ceux du corps seulement. Mais l'âme que tu rapportes, de quelle lèpre elle est infectée! de combien de blessures elle est criblée!

LE SOUDARD. — Je rapporte une âme aussi pure que le cloaque de la rue Maubert, à Paris, ou que des latrines publiques.

LE CHARTREUX. — Je crains qu'elle ne sente bien plus mauvais devant Dieu et ses anges.

LE SOUDARD. — C'est assez querellé ; parlons un peu de réparer mon viatique.

LE CHARTREUX. — Moi, je n'ai rien à donner ; je prendrai les ordres du prieur.

LE SOUDARD. — S'il s'agissait de recevoir, tes mains seraient prêtes ; mais il se présente mille obstacles quand il s'agit de débourser.

LE CHARTREUX. — Ce que font les autres les regarde ; moi, je n'ai point de mains pour recevoir ni pour donner. Nous nous occuperons de cela après dîner ; voici l'heure de nous mettre à table.

LE JEUNE HOMME ET LA FILLE DE JOIE

LUCRÈCE, SOPHRON

LUCRÈCE. — Quel bonheur! mon gentil Sophron, te voilà enfin de retour! Il me semble qu'il y a un siècle que tu es parti. A première vue, je ne te reconnaissais pas.

SOPHRON. — Pourquoi cela, chère Lucrèce?

LUCRÈCE. — Parce que d'imberbe que tu étais, tu nous reviens barbu. Qu'as-tu mon petit cœur? Tu parais plus sombre que d'habitude.

SOPHRON. — Je désire causer amicalement avec toi en particulier.

LUCRÈCE. — Oh! oh! ne sommes-nous pas seuls, ma mentule?

SOPHRON. — Retirons-nous dans un endroit plus secret.

LUCRÈCE. — Eh bien, allons, si tu veux, dans le fond de la chambre.

SOPHRON. — Cet endroit ne me paraît pas encore assez secret.

LUCRÈCE. — D'où vient cette pudeur extraordinaire? J'ai un cabinet où je serre mes nippes ; il est si obscur que nous pourrons à peine nous voir.

SOPHRON. — Regarde bien s'il y a des fentes.

LUCRÈCE. — Je n'en vois pas.

SOPHRON. — Il n'y a personne à côté qui puisse nous entendre?

LUCRÈCE. — Pas une mouche, mon amour. Qu'attends-tu donc?

SOPHRON. — Eviterons-nous ici les regards de Dieu?

LUCRÈCE. — Non, il voit tout.

SOPHRON. — Et ceux des anges?

LUCRÈCE. — On ne peut pas fuir leurs regards.

SOPHRON. — Comment les hommes ne rougissent-ils pas de faire, à la face de Dieu et en présence des saints anges, ce qu'ils n'ose-

raient se permettre devant leurs semblables?

LUCRÈCE. — Que signifie ce langage? Es-tu venu ici pour prêcher? Prends le froc d'un capucin, monte en chaire, et nous t'écouterons, barbu.

SOPHRON. — Je le ferais volontiers si je pouvais te soustraire à ce genre de vie, qui est non-seulement le plus infâme, mais le plus misérable.

LUCRÈCE. — Pourquoi cela, mon bon? Ne faut-il pas gagner son pain d'une façon ou de l'autre? Chacun vit de son métier; c'est notre industrie; c'est notre revenu.

SOPHRON. — Je voudrais, chère Lucrèce, que tu devinsses un instant raisonnable, afin d'examiner avec moi ta situation.

LUCRÈCE. — Garde ton sermon pour une autre fois; maintenant jouissons de la vie, mon cher Sophron.

SOPHRON. — Tout ce que tu fais, c'est pour gagner de l'argent?

LUCRÈCE. — Tu ne t'éloignes pas de la vérité.

SOPHRON. — Tu ne perdras rien de ton gain; je te donnerai quatre fois plus, pourvu seulement que tu m'écoutes.

LUCRÈCE. — Tu n'as qu'à parler.

SOPHRON. — Réponds d'abord à cette question. As-tu des personnes qui te veulent du mal?

LUCRÈCE. — Plus d'une.

SOPHRON. — Et tu les détestes à ton tour?

LUCRÈCE. — Comme de juste.

SOPHRON. — Par conséquent, si tu pouvais faire quelque chose qui leur fût agréable, le ferais-tu?

LUCRÈCE. — Je les empoisonnerais plutôt.

SOPHRON. — Réfléchis un peu ; quelle plus grande satisfaction peux-tu leur procurer que de te voir mener cette vie dégradante et misérable? et quel chagrin ne causes-tu pas à ceux qui te veulent du bien?

LUCRÈCE. — C'était ma destinée.

SOPHRON. — Ce qui peine le plus ceux que l'on déporte dans les îles, ou que l'on relègue dans des pays barbares, aux extrémités du monde, tu l'as accepté volontairement.

LUCRÈCE. — Comment cela?

SOPHRON. — N'as-tu pas renoncé volontairement à toutes tes affections, à ton père, à ta mère, à tes frères, à tes sœurs, à tes tantes, à tous ceux enfin auxquels t'unissait la nature?

Ils rougissent de toi, et tu n'oses pas te présenter devant eux.

Lucrèce. — Au contraire, j'ai troqué avantageusement mes affections ; au lieu de quelques amis, j'en ai maintenant une foule, et entre autres toi, qui as toujours été pour moi comme un frère.

Sophron. — Pas de plaisanteries ; examine sérieusement la vérité. Crois-moi, chère Lucrèce, une femme qui compte tant d'amis n'en a pas un seul. Ceux qui te fréquentent ne te prennent pas pour leur amie, mais bien pour leur pot de chambre. Vois, malheureuse, où tu t'es jetée. Le Christ a eu pour toi tant d'amour qu'il t'a rachetée de son sang et qu'il a voulu que tu participasses à l'héritage céleste, et tu fais de ton corps une sentine publique, où affluent toute sorte de gens sales, immondes, galeux, qui vident sur toi leurs ordures. Si cette lèpre contagieuse qu'on nomme le mal espagnol ne t'a pas encore atteinte, tu ne seras pas longtemps à lui échapper. Et alors qu'y aura-t-il de plus malheureux que toi, en supposant même que tu jouisses de tous les autres avantages, tels que la fortune et la réputation? Tu ne seras plus qu'un cadavre vi-

vant. Il t'en coûtait d'être soumise à ta mère : tu obéis maintenant à une infâme maquerelle. Les remontrances de ton père te déplaisaient : ici tu reçois souvent des coups de débauchés ivres et furieux. Le moindre travail à la maison pour gagner ta vie te pesait : ici, que de fatigues, que de veilles, ne te faut-il pas subir?

LUCRÈCE. — Que signifie un pareil sermon?

SOPHRON. — Songe encore à ceci. Cette fleur de beauté qui t'attire des amants sera bientôt passée. Que deviendras-tu alors, malheureuse? Quel fumier sera plus repoussant que toi? Tu te feras de courtisane maquerelle. C'est un honneur que toutes n'obtiennent pas; en admettant que tu l'obtiennes, est-il un métier plus affreux et plus diabolique?

LUCRÈCE. — Tout ce que tu dis là, mon cher Sophron, peut bien être vrai. Mais où as-tu pris cette pudeur étrange, toi qui étais le plus grand libertin de la terre? Nous n'avions pas de chaland plus assidu ni plus tapageur que toi. J'ai ouï dire que tu avais été à Rome.

SOPHRON. — En effet.

LUCRÈCE. — Ordinairement ceux qui en reviennent sont pires qu'auparavant; comment

se fait-il que pour toi ce soit tout le contraire (1)?

SOPHRON. — Je vais te le dire; c'est que je n'y suis point allé dans le même esprit ni de la même façon que les autres. On ne va généralement à Rome que pour en revenir plus perverti, et pour cela les occasions n'y manquent pas. J'ai fait le voyage en compagnie d'un homme de bien, qui m'a conseillé d'emporter avec moi, en place d'une bouteille de vin, le *Nouveau Testament*, traduit par Érasme.

LUCRÈCE. — Par Érasme? On le dit à demi hérétique.

SOPHRON. — Son nom serait-il parvenu jusqu'ici?

LUCRÈCE. — Il n'y en a pas de plus connu de nous.

SOPHRON. — L'as-tu vu?

LUCRÈCE. — Jamais. Pourtant je voudrais bien voir un homme dont j'ai entendu dire tant de mal.

(1) On connaît ce distique du Mantouan :

Adieu, Rome, je t'ai vue, c'est assez de t'avoir vue; je reviendrai quand je serai entremetteur, femme publique, bouffon ou mignon.

SOPHRON. — Peut-être par de mauvaises gens.

LUCRÈCE. — Au contraire, par des gens très-respectables.

SOPHRON. — Lesquels?

LUCRÈCE. — Il ne faut pas que je le dise.

SOPHRON. — Pourquoi cela?

LUCRÈCE. — Parce que si tu le répétais et qu'ils vinssent à le savoir, je perdrais une bonne partie de mon gain.

SOPHRON. — Sois tranquille; tu parleras à une pierre.

LUCRÈCE. — Approche ton oreille...

SOPHRON. — Niaise, qu'ai-je besoin d'approcher mon oreille, puisque nous sommes seuls? Est-ce pour que Dieu ne nous entende pas? Dieu tout-puissant, quelle pieuse courtisane que toi, qui fais l'aumône aux mendiants!

LUCRÈCE. — Ces mendiants-là me font plus gagner que vous autres richards.

SOPHRON. — Ils dépouillent les femmes honnêtes pour enrichir les femmes de mauvaise vie.

LUCRÈCE. — Parle-moi de ton livre.

SOPHRON. — Oui, cela vaut mieux. Paul, qui ne sait pas mentir, y déclare que tous

ceux et toutes celles qui se livrent à la débauche ne jouiront pas de l'héritage du royaume céleste. En lisant cela, je me suis dit : « Le bien que j'attends de la succession paternelle est médiocre; pourtant j'aimerais mieux renoncer à toutes les prostituées que d'être déshérité par mon père; à plus forte raison dois-je faire en sorte que Dieu ne me déshérite pas. Si mon père voulait me priver de sa succession et qu'il me renonçât pour son fils, les lois humaines m'offriraient leur appui; mais devant Dieu il n'y a pas de recours. » Aussi me suis-je dès lors interdit tout commerce avec les femmes de mauvaise vie.

LUCRÈCE. — Reste à savoir si tu pourras t'en passer.

SOPHRON. — La continence dépend en grande partie de la volonté, et à la rigueur j'aurai pour dernier remède le mariage. A Rome j'ai vidé toutes mes écuries d'Augias dans le sein d'un confesseur. Il me donna beaucoup de sages avis, m'exhorta à garder la pureté de l'âme et du corps, à faire de saintes lectures, à prier souvent, à être sobre. Pour toute pénitence, il me commanda de réciter à genoux, au pied du maître-autel, le

psaume *Miserere mei Deus*, et, si j'avais de l'argent de reste, de donner à un pauvre un carolus (1). Comme je lui témoignais ma surprise d'une punition si légère pour tant de dérèglements, il me répondit avec beaucoup d'esprit : « Mon fils, si votre repentir est sincère, si vous changez de vie, peu importe la pénitence ; si au contraire vous continuez, la débauche à elle seule vous infligera d'assez rudes châtiments sans la pénitence du prêtre. Vous me voyez chassieux, tremblant, voûté : c'est que j'ai vécu autrefois comme vous confessez avoir fait jusqu'à présent. » Voilà l'histoire de ma conversion.

LUCRÈCE. — Ah ! je vois bien que j'ai perdu mon cher Sophron.

SOPHRON. — Au contraire, tu l'as recouvré. Auparavant c'était fait de lui, il n'était ni ton ami ni le sien ; maintenant il t'aime véritablement, et il a soif de ton salut.

LUCRÈCE. — Que me conseilles-tu donc, cher Sophron ?

SOPHRON. — De renoncer immédiatement à ce genre de vie. Tu es encore jeune ; toutes

(1) Pièce de monnaie qui valait dix deniers.

tes souillures peuvent s'effacer. Si tu veux te marier, nous te ferons une petite dot ; tu peux entrer dans un couvent de filles repenties, ou bien changer de condition en te plaçant au service d'une femme honnête. Pour tout cela je me mets à ta disposition.

LUCRÈCE. — De grâce, mon cher Sophron, avise ; je suivrai ton conseil.

SOPHRON. — Mais, en attendant, sors d'ici.

LUCRÈCE. — Quoi ! sitôt ?

SOPHRON. — Pourquoi pas aujourd'hui plutôt que demain? S'il est nuisible d'ajourner, il est dangereux de retarder.

LUCRÈCE. — Où irai-je ?

SOPHRON. — Réunis toutes tes hardes, tu me les remettras ce soir ; mon domestique les portera secrètement chez une femme de confiance ; un instant après, je te ferai sortir sous prétexte d'aller nous promener ; tu resteras renfermée chez cette femme à mes frais, jusqu'à ce que j'aie pris un parti, ce qui ne tardera pas.

LUCRÈCE. — Eh bien, mon cher Sophron, je m'en rapporte entièrement à toi.

SOPHRON. — Tu t'en féliciteras un jour.

L'ENTRETIEN DES VIEILLARDS OU LE COCHE

EUSÈBE, PAMPIRE, POLYGAME, GLYCION

EUSÈBE. — Quels nouveaux oiseaux aperçois-je là ? Si je ne me trompe et si j'ai de bons yeux, je vois mes trois vieux camarades assis ensemble : Pampire, Polygame et Glycion. Oui, ce sont eux.

PAMPIRE. — Que voulez-vous, avec vos yeux de verre, sorcier ? Approchez-vous donc, cher Eusèbe.

POLYGAME. — Bonjour, cher Eusèbe, impatiemment désiré.

GLYCION. — Salut, excellent homme.

EUSÈBE. — Je vous salue tous à la fois, amis également chers. Quel dieu ou quel

hasard plus favorable qu'un dieu nous a réunis? Nous ne nous sommes pas vus, je crois, depuis quarante ans. Mercure, avec son caducée, ne nous aurait pas mieux rassemblés. Que faites-vous là?

PAMPIRE. — Nous sommes assis.

EUSÈBE. — Je le vois, mais pour quoi faire?

POLYGAME. — Nous attendons une voiture qui nous mènera à Anvers.

EUSÈBE. — A la foire?

POLYGAME. — Oui, mais en spectateurs plutôt qu'en acheteurs. Du reste, chacun a ses affaires.

EUSÈBE. — J'y vais aussi. Mais qui vous empêche de partir?

POLYGAME. — Nous ne nous sommes pas encore entendus avec les cochers.

EUSÈBE. — Ce sont des gens peu traitables. Voulez-vous leur jouer un tour?

POLYGAME. — Je le voudrais bien si je le pouvais.

EUSÈBE. — Faisons semblant de vouloir nous en aller à pied.

POLYGAME. — Ils croiront plutôt que les écrevisses voleront que de penser qu'à notre âge nous puissions faire à pied une pareille route.

GLYCION. — Voulez-vous un sage et bon conseil?

POLYGAME. — Très volontiers.

GLYCION. — Ils boivent; plus ils boiront, plus il sera à craindre qu'ils ne nous versent quelque part dans la boue.

POLYGAME. — Il vous faut venir de grand matin si vous voulez un cocher sobre.

GLYCION. — Afin d'arriver de bonne heure à Anvers, louons une voiture pour nous quatre. On ne doit pas regarder, selon moi, à une si petite somme. Cette dépense sera rachetée par bien des avantages : nous serons assis plus à l'aise et nous voyagerons très agréablement en conversant.

POLYGAME. — Glycion a raison, car même en voiture un compagnon aimable vaut une voiture (1). Qui plus est, suivant le proverbe grec, nous parlerons en toute liberté, non du haut du char (2), mais dans le char.

GLYCION. — J'ai fait marché, montons. Ah!

(1) Polygame cite, en la modifiant, cette sentence de Publilius Syrus :

Comes jucundus in via pro vehiculo est.

(2) Par allusion au chariot de Thespis qui fut le berceau de la comédie.

qu'il m'est doux de vivre, puisque j'ai le bonheur de revoir après une si longue séparation mes amis les plus chers !

EUSÈBE. — Et moi, il me semble que je rajeunis.

POLYGAME. — Combien y a-t-il d'années que nous vivions ensemble à Paris?

EUSÈBE. — Je crois qu'il n'y a guère moins de quarante-deux ans.

PAMPIRE. — Alors nous paraissions tous du même âge.

EUSÈBE. — Nous l'étions presque, et s'il y avait une différence, c'était très peu de chose.

PAMPIRE. — Quelle différence aujourd'hui! Glycion n'a rien de vieux, et Polygame pourrait passer pour son grand-père.

EUSÈBE. — C'est très vrai ; quelle en est la cause ?

PAMPIRE. — La cause? C'est que l'un n'a pas avancé et s'est arrêté dans sa course, tandis que l'autre a pris les devants.

EUSÈBE. — Oh! les hommes ont beau s'arrêter, les années ne s'arrêtent pas.

POLYGAME. — Dites-nous, franchement, Glycion, combien comptez-vous d'années?

GLYCION. — Plus que de ducats !

PAMPIRE. — Combien donc?

GLYCION. — Soixante-six.

EUSÈBE. — C'est bien là ce qu'on appelle la *vieillesse de Tithon.*

POLYGAME. — Par quel secret avez-vous donc retardé la vieillesse? Vous n'avez ni un cheveu blanc ni une ride; vos yeux sont vifs; vous avez deux belles rangées de dents; votre teint est coloré, votre corps est plein de santé.

GLYCION. — Je vous dirai mon secret, à la condition que vous me raconterez à votre tour comment vous avez fait pour accélérer la vieillesse.

POLYGAME. — Je vous le promets. Dites-moi, où êtes-vous allé en quittant Paris?

GLYCION. — Tout droit dans mon pays. Après y avoir passé près d'un an, je me mis à songer au choix d'un état, ce qui, selon moi, est de la plus haute importance pour le bonheur de la vie. J'envisageais les avantages et les inconvénients de chaque position.

POLYGAME. — Je m'étonne que vous soyez devenu si raisonnable, car à Paris il n'y avait rien de plus léger que vous.

GLYCION. — Cela tenait à l'âge. Il est vrai,

mon bon ami, que dans cette circonstance, je n'ai pas tout fait de mon chef.

POLYGAME. — Cela m'étonnait.

GLYCION. — Avant de rien entreprendre, je suis allé trouver un de mes compatriotes qui était un homme d'un âge avancé, plein d'expérience, fort estimé dans toute la ville et, à mon sens, parfaitement heureux.

POLYGAME. — Vous avez agi sagement.

GLYCION. — D'après ses conseils, je me suis marié.

POLYGAME. — Avec une belle dot?

GLYCION. — La dot était médiocre et justifiait pleinement le proverbe : *A chacun suivant sa condition*, car mon bien était aussi médiocre. Je n'ai eu qu'à me louer de ma résolution.

POLYGAME. — Quel âge aviez-vous?

GLYCION. — Près de vingt-deux ans.

POLYGAME. — Heureux mortel!

GLYCION. — Je ne dois pas tout ce bonheur à la fortune, pour être dans le vrai.

POLYGAME. — Comment cela?

GLYCION. — Je vais vous le dire. D'autres aiment avant de choisir; moi, j'ai choisi avec réflexion celle que je devais aimer, et je l'ai

épousée moins en vue du plaisir que pour avoir une postérité. J'ai vécu avec elle très agréablement une huitaine d'années.

POLYGAME. — Vous a-t-elle laissé sans enfants ?

GLYCION. — Du tout, il me reste un quadrige d'enfants : deux fils et autant de filles.

POLYGAME. — Êtes-vous simple particulier ou magistrat ?

GLYCION. — J'ai une charge publique ; j'aurais pu en obtenir de plus importantes ; j'en ai choisi une qui est assez honorable pour me préserver du mépris et qui ne m'expose pas au tracas des affaires. De cette façon, on ne peut pas me reprocher de ne vivre que pour moi, et je suis à même d'obliger de temps en temps mes amis. Content de cette charge, je n'en ai jamais ambitionné d'autre. Je m'en suis acquitté de manière à l'ennoblir par moi-même ; je trouve cela plus beau que d'emprunter son mérite à l'éclat de sa charge.

EUSÈBE. — Rien n'est plus vrai.

GLYCION. — J'ai vieilli ainsi parmi mes concitoyens, aimé de tous.

EUSÈBE. — C'est pourtant très difficile, puisque l'on prétend avec raison que celui

qui n'a point d'ennemi n'a point d'ami, et que l'envie est toujours la compagne du bonheur.

GLYCION. — L'envie s'attache généralement au bonheur extraordinaire : la médiocrité en est exempte. Je me suis constamment appliqué à n'acquérir aucun avantage au détriment des autres. J'ai adopté pour principe, autant qu'il m'a été possible, ce que les Grecs appellent l'*éloignement des affaires*. Je ne me suis mêlé d'aucune affaire, mais je me suis surtout tenu en dehors de celles qui ne pouvaient se traiter sans faire du tort à bien des gens. Ainsi, lorsqu'il s'agit de rendre service à un ami, je le fais sans me créer pour cela un ennemi. S'il me survient des démêlés avec quelqu'un, je les aplanis par une justification, je les éteins par de bons offices, ou je les laisse s'assoupir en dissimulant. Je m'abstiens de tout procès ; s'il s'en présente, j'aime mieux sacrifier l'objet du litige que l'amitié. Je joue en tout le rôle de Micion (1) ; je ne fais mauvais visage à personne, je souris à tout le monde, je salue et resalue bénignement ; je ne contrarie personne, je ne blâme

(1) Personnage des *Adelphes* de Térence.

la manière de vivre et la conduite de personne, je ne me mets au-dessus de personne, je laisse chacun trouver beau ce qu'il a. Ce que je ne veux pas qu'on sache, je ne le confie à personne ; je ne scrute point les secrets des autres, et si par hasard j'apprends quelque chose, je ne le répète jamais. Quant aux absents, ou je n'en dis rien, ou j'en parle amicalement et en bons termes. La plupart des mésintelligences qui divisent les hommes proviennent de l'intempérance de la langue. Je n'excite ni n'entretiens les haines des autres, mais, chaque fois que j'en trouve l'occasion, je les étouffe ou je les apaise. Voilà comment jusqu'à présent j'ai évité l'envie et me suis attiré l'affection de mes concitoyens.

Pampire. — Le célibat ne vous a-t-il point paru pénible?

Glycion. — Je n'ai pas eu de plus grand chagrin dans ma vie que la mort de ma femme ; j'aurais ardemment désiré que nous pussions vieillir ensemble et jouir de nos enfants communs ; mais, puisque le Ciel a décidé autrement, j'ai pensé qu'il avait agi dans l'intérêt de tous deux, et je n'ai pas cru

devoir me tourmenter par une vaine douleur, d'autant plus que cela n'eût servi à rien à la défunte.

POLYGAME. — N'avez-vous jamais eu envie de vous remarier, puisque vous aviez été si heureux la première fois ?

GLYCION. — J'y ai songé ; mais je m'étais marié pour avoir des enfants, je ne me suis pas remarié, dans leur intérêt.

POLYGAME. — Il est pourtant triste de coucher seul toutes les nuits.

GLYCION. — Rien n'est difficile quand on veut. Puis réfléchissez à tous les avantages qu'offre le célibat. Il y a des gens qui ne prennent dans toute chose que ce qu'il y a de désagréable, témoin ce Cratès auquel on attribue une épigramme résumant les maux de la vie. Ils adoptent cette maxime : *Il vaut mieux ne pas naître.* Moi, je préfère Métrodore, qui en tout et partout prend ce qu'il y a de bon. La vie en devient plus douce. Je me suis fait une loi de ne rien détester ni souhaiter passionnément. Il en résulte que, si j'obtiens quelque succès, je n'en suis ni fier ni arrogant, et que si j'éprouve un revers, je n'en souffre pas trop.

PAMPIRE. — Certes, vous êtes un philosophe plus sage que Thalès lui-même si vous faites cela.

GLYCION. — S'il me survient une contrariété, ce qui arrive fréquemment dans la vie, je l'efface aussitôt de ma mémoire, que ce soit l'indignation d'une offense ou quelque avanie.

POLYGAME. — Mais il y a des injures qui échauffent la bile au plus patient, par exemple les offenses des domestiques.

GLYCION. — Je veux qu'il n'en reste rien dans ma mémoire. Si je puis y remédier, j'y remédie ; sinon je me dis : A quoi bon me tourmenter pour une chose qui n'en ira pas mieux? En un mot, j'accorde tout de suite à la raison ce qu'il faudra un peu plus tard lui accorder. Du moins il n'est pas de chagrin, si vif qu'il soit, que je laisse coucher avec moi.

EUSÈBE. — Il n'est pas étonnant que vous ne vieillissiez point, avec un tel caractère.

GLYCION. — Et, pour ne rien cacher devant mes amis, j'ai surtout pris garde de ne commettre aucune action dont moi ou mes enfants eussions rougi, car il n'y a rien de moins en repos qu'une mauvaise conscience. Si j'ai

commis quelque faute, je ne vais pas me coucher avant de m'être réconcilié avec Dieu. La base de la véritable paix ou, pour parler grec, de *la tranquillité d'esprit*, consiste à être bien d'accord avec Dieu. A qui vit de la sorte les hommes ne peuvent guère nuire.

EUSÈBE. — La crainte de la mort ne vous tourmente-t-elle pas quelquefois ?

GLYCION. — Pas plus que le jour de ma naissance ne me tourmente. Je sais qu'il faut mourir : cette inquiétude m'ôterait peut-être quelques jours de vie ; certainement elle ne saurait m'en donner un de plus. Je laisse donc tout ce soin-là au Ciel ; pour moi, je n'ai d'autre souci que de vivre bien et agréablement. Or on ne peut vivre agréablement sans vivre bien.

PAMPIRE. — Pour moi, je serais mort d'ennui si j'avais demeuré tant d'années dans la même ville, lors même que j'aurais eu le bonheur de vivre à Rome.

GLYCION. — J'avoue que le changement de lieu a son charme ; mais si les longs voyages développent peut-être l'intelligence, ils offrent beaucoup de dangers. Je trouve plus sûr de faire le tour du monde sur une carte géogra-

phique et de voir dans les histoires infiniment plus de choses que si, à l'exemple d'Ulysse, je voltigeais pendant vingt ans par terre et par mer. J'ai une petite maison de campagne située à environ deux mille pas de la ville. Là, je me fais quelquefois de citadin paysan, et quand j'y ai repris des forces, je reviens à la ville comme un nouvel hôte ; je salue et l'on me salue tout comme si j'arrivais d'un voyage aux îles récemment découvertes.

EUSÈBE. — Ne fortifiez-vous pas votre santé par des médicaments?

GLYCION. — Je n'ai rien de commun avec les médecins. Je ne me suis jamais fait saigner ; je n'ai jamais avalé de pilules ni bu de potions. Si j'éprouve de la lassitude, je chasse le mal par la sobriété ou par la vie des champs.

EUSÈBE. — Ne vous livrez-vous pas à l'étude?

GLYCION. — Si fait, car c'est le plus grand charme de la vie ; mais j'y cherche un amusement, et non un tourment. J'étudie donc soit pour mon plaisir, soit pour l'utilité de la vie, mais non pour l'ostentation. Après mon repas, je me nourris de lectures instructives ou j'emploie un lecteur ; je ne reste jamais plus d'une heure penché sur les livres ; ensuite je me

lève, je prends ma guitare et je me promène un peu dans ma chambre, soit en chantant, soit en réfléchissant à ce que j'ai lu ; si j'ai un ami près de moi, je lui fais part de ma lecture, puis je retourne à mon livre.

EUSÈBE. — Dites-moi franchement, ne vous apercevez-vous pas des incommodités de la vieillesse, que l'on dit si nombreuses?

GLYCION. — Mon sommeil est un peu moins bon, et ma mémoire n'est plus aussi fidèle, à moins d'avoir été vivement frappée. J'ai tenu parole : je vous ai exposé les secrets magiques à l'aide desquels je conserve ma jeunesse ; maintenant, que Polygame nous raconte, avec autant de franchise, comment il a amassé tant de vieillesse.

POLYGAME. — En vérité, je ne cacherai rien à des amis aussi sincères.

EUSÈBE. — Ce que vous leur direz ne sera pas non plus répété.

POLYGAME. — Lorsque je vivais à Paris, vous savez tous combien j'étais peu ennemi d'Épicure.

EUSÈBE. — Nous nous le rappelons parfaitement, mais nous pensions que vous aviez laissé à Paris ces mœurs avec votre jeunesse.

POLYGAME. — Parmi les nombreuses maîtresses que j'avais eues là, j'en emmenai à la maison une qui était enceinte.

EUSÈBE. — A la maison paternelle?

POLYGAME. — Tout droit; mais je la fis passer pour la femme d'un de mes amis qui devait venir bientôt.

GLYCION. — Votre père le crut-il?

POLYGAME. — Non, il se douta de la vérité au bout de quatre jours et me fit de violents reproches. Cela ne m'empêcha pas de me livrer à la table, au jeu et autres vices. Bref, comme mon père ne cessait de me gourmander, disant qu'il ne voulait pas nourrir chez lui de telles poules et me menaçant de me déshériter, j'émigrai : le coq et sa poule s'en allèrent ailleurs ; elle me fit quelques poussins.

PAMPIRE. — Quels étaient vos moyens d'existence?

POLYGAME. — Ma mère me donnait quelque argent en cachette, et, en outre, j'ai contracté une masse de dettes.

EUSÈBE. — Il s'est trouvé des gens assez fous pour vous prêter?

POLYGAME. — Il y en a qui ne prêtent jamais plus volontiers.

PAMPIRE. — Mais à la fin?

POLYGAME. — A la fin, comme mon père se préparait sérieusement à me déshériter, des amis intervinrent et terminèrent la guerre, à la condition que j'épouserais une femme de mon pays et que je divorcerais avec la Française.

EUSÈBE. — Vous l'aviez épousée?

POLYGAME. — Je lui avais fait une promesse au futur, mais elle était accompagnée d'un commerce présent.

EUSÈBE. — Comment avez-vous donc pu vous en séparer?

POLYGAME. — J'ai su plus tard que ma Française était mariée à un Français qu'elle avait quitté depuis longtemps.

EUSÈBE. — Vous êtes donc marié maintenant?

POLYGAME. — J'en suis à ma huitième femme.

EUSÈBE. — La huitième? Ce n'est pas sans un pressentiment qu'on vous a nommé Polygame. Elles sont probablement toutes mortes stériles?

POLYGAME. — Au contraire, il n'y en a pas une qui n'ait laissé des petits à la maison.

EUSÈBE. — J'aimerais mieux avoir autant de poules qui me pondraient des œufs. N'êtes-vous pas dégoûté de la polygamie?

POLYGAME. — J'en suis tellement dégoûté que, si ma huitième femme mourait aujourd'hui, après-demain j'en épouserais une neuvième. Ce qui me désole, c'est qu'il ne me soit pas permis d'en avoir deux ou trois, lorsqu'un coq à lui seul posséde tant de poules.

EUSÈBE. — Je ne m'étonne plus, beau coq, si vous n'avez point engraissé et si vous avez tant vieilli. Rien ne hâte la vieillesse comme l'abus de la boisson, la passion des femmes et la salacité sans frein. Mais qui nourrit votre famille?

POLYGAME. — A la mort de mes parents j'ai hérité d'un bien médiocre, et je me livre sans relâche au travail des mains.

EUSÈBE. — Vous avez donc renoncé aux lettres?

POLYGAME. — J'ai passé tout à fait, comme on dit, du cheval à l'âne : d'élève dans les sept arts je suis devenu simple artisan.

EUSÈBE. — Malheureux! Vous avec eu tant de fois à prendre le deuil, tant de fois à supporter le célibat!

POLYGAME. — Je n'ai jamais vécu plus de dix jours dans le célibat, et ma nouvelle femme a toujours banni le deuil de l'ancienne. Voilà, en toute sincérité, le résumé de ma vie. Dieu veuille que Pampire nous raconte à son tour l'histoire de sa vie, lui qui porte assez bien son âge, car, si je ne me trompe, il est mon aîné de deux ou trois ans.

PAMPIRE. — Je vais vous la dire, si vous avez le temps d'entendre si peu de chose.

EUSÈBE. — Nous l'entendrons, au contraire, avec grand plaisir.

PAMPIRE. — Lorsque je fus de retour à la maison, mon père, qui était âgé, me pressa aussitôt d'embrasser une carrière qui ajoutât quelques ressources à mon patrimoine. Après avoir longtemps réfléchi, je choisis le commerce.

POLYGAME. — Je m'étonne que vous ayez adopté de préférence cet état.

PAMPIRE. — J'étais naturellement avide de voir du nouveau, de connaître les différents pays, les langues et les mœurs des peuples. Le commerce me paraissait principalement fait pour cela. Il contribue ainsi à rendre sage.

POLYGAME. — C'est une triste sagesse que

celle qu'on achète d'ordinaire au prix de tant de maux.

PAMPIRE. — C'est vrai. Mon père me compta donc une somme assez ronde pour entreprendre le commerce sous les auspices d'Hercule et avec la faveur de Mercure. En même temps, je fus fiancé à une jeune fille pourvue d'une dot considérable et d'une beauté qui aurait pu la recommander même sans dot.

EUSÈBE. — Avez-vous réussi?

PAMPIRE. — Non pas : avant de revenir à la maison, je perdis et le capital et l'intérêt.

EUSÈBE. — Par un naufrage, peut-être?

PAMPIRE. — Oui, par un naufrage, car j'ai échoué contre un écueil plus dangereux que le cap Malée.

EUSÈBE. — Dans quelle mer se trouve cet écueil et quel nom a-t-il?

PAMPIRE. — Je ne puis pas vous dire la mer, mais cet écueil, fameux par mille désastres, s'appelle en latin le *jeu;* je ne sais pas comment vous autres Grecs vous le nommez.

EUSÈBE. — Que vous avez été fou!

PAMPIRE. — Mon père a été bien plus fou de confier à un jeune homme tant d'argent.

GLYCION. — Que fîtes-vous ensuite?

PAMPIRE. — Je ne fis rien ; je résolus de me pendre.

GLYCION. — Votre père était donc bien implacable ? La chose n'était pas sans remède ; on pardonne toujours à qui pèche une première fois : il devait vous pardonner.

PAMPIRE. — Vous avez peut-être raison ; mais, sur ces entrefaites j'eus le malheur de perdre ma fiancée : aussitôt que les parents apprirent ce début, ils renoncèrent à l'alliance. Et je l'aimais éperdument.

GLYCION. — Je vous plains. Mais quel parti avez-vous pris ?

PAMPIRE. — Le parti que l'on prend dans une situation désespérée. Mon père me déshéritait, j'avais perdu mon bien, j'avais perdu ma femme, je m'entendais dire de tous côtés : « Gouffre, dissipateur, monstre. » Bref, je songeai sérieusemnt à me pendre où à me jeter quelque part dans un monastère.

EUSÈBE. — Le parti était cruel. Je vois que vous avez choisi le genre de mort le plus doux.

PAMPIRE. — Non, j'ai pris celui que je croyais alors le plus cruel, tant j'étais devenu pour moi un objet d'horreur.

GLYCION. — Cependant beaucoup de gens

se jettent là pour vivre plus agréablement.

PAMPIRE. — Je réunis un petit viatique et je partis secrètement loin de mon pays.

GLYCION. — Où donc ?

PAMPIRE. — En Irlande. Là on me fit chanoine, du genre de ceux qui sont vêtus de lin par-dessus et de laine par-dessous.

GLYCION. — Vous avez donc hiverné en Hibernie ?

PAMPIRE. — Non : après y avoir passé deux mois, j'ai traversé la mer pour aller en Écosse.

GLYCION. — Qu'est-ce qui vous a déplu chez ces gens-là ?

PAMPIRE. — Rien, sinon que leur genre de vie me paraissait trop doux pour le châtiment d'un homme qui avait mérité deux fois la corde.

EUSÈBE. — Que fîtes-vous en Écosse ?

PAMPIRE. — Au lieu de lin, je fus vêtu de peau chez les Chartreux.

EUSÈBE. — Ce sont des hommes tout à fait morts au monde.

PAMPIRE. — Je me le suis dit en les entendant chanter.

GLYCION. — Quoi ! les morts chantent aussi ? Combien de mois avez-vous été Scot chez eux ?

PAMPIRE. — A peu près six mois.

GLYCION. — Quelle constance !

EUSÈBE. — Qu'est-ce qui vous a déplu là-bas ?

PAMPIRE. — La vie m'a paru molle et efféminée. Puis j'en ai vu plusieurs qui n'avaient pas le cerveau très sain, par l'effet de la solitude, à ce que je crois. J'avais peu de cervelle, j'ai craint de la perdre entièrement.

POLYGAME. — Où vous êtes-vous envolé ensuite ?

PAMPIRE. — En France. J'ai trouvé là des gens tout vêtus de noir, de l'ordre de saint Benoît, qui, par la couleur de leur habit, témoignent qu'ils portent le deuil dans ce monde ; quelques-uns parmi eux, en guise de chemise, endossent un cilice semblable à un filet.

GLYCION. — Quelle affreuse macération !

PAMPIRE. — J'y ai passé onze mois.

EUSÈBE. — Qui vous a empêché d'y rester perpétuellement ?

PAMPIRE. — C'est que j'y ai vu plus de cérémonies que de vraie piété. En outre, j'avais appris qu'il existait d'autres moines beaucoup plus saints que ceux-là : saint Bernard les

avait ramenés à une discipline plus sévère en changeant leur habit noir en blanc; j'ai vécu chez eux dix mois.

Eusèbe. — Qui vous en a dégoûté?

Pampire. — Absolument rien. Je les ai trouvés assez bons camarades. Mais j'obéissais au proverbe grec: *Il faut manger la tortue ou ne pas la manger.* Je voulais ou ne point être moine ou l'être dans toute l'acception du mot. J'avais appris qu'il existait des Brigittins qui étaient des hommes tout à fait divins : je suis allé vers eux.

Eusèbe. — Combien de mois y avez-vous passés?

Pampire. — Deux jours non pleins.

Glycion. — Vous aimiez donc bien leur genre de vie?

Pampire. — Ils ne reçoivent que ceux qui se lient tout d'abord en faisant profession. Or je n'étais pas encore assez fou pour me laisser mettre une muselière dont je n'aurais jamais pu me débarrasser. D'ailleurs, chaque fois que j'entendais chanter des jeunes filles, la perte de ma femme me tourmentait l'esprit.

Glycion. — Que fîtes-vous ensuite?

Pampire. — Mon cœur brûlait de l'amour de

la sainteté, et nulle part rien ne le satisfaisait. A la fin, en me promenant, je rencontrai des gens qui portaient sur eux une croix. Ce signe me plut aussitôt; mais la variété embarrassait mon choix : les uns la portaient blanche, les autres rouge ; ceux-ci verte, ceux-là bigarrée ; d'autres simple, d'autres double; quelques-uns quadruple, d'autres ornée de différentes figures. Pour ne rien laisser à essayer, je pris presque toutes les formes. Mais j'acquis la conviction qu'il y avait une différence immense entre porter la croix sur son manteau ou sa robe et la porter dans son cœur. Enfin, las de chercher, je me dis : Pour arriver d'un seul coup au comble de la sainteté, je ferai un voyage en terre sainte, et je reviendrai à la maison chargé de sainteté.

POLYGAME. — Est-ce que vous y êtes allé ?

PAMPIRE. — Parfaitement.

POLYGAME. — Comment faisiez-vous pour vivre ?

PAMPIRE. — Je m'étonne que vous songiez seulement maintenant à me faire cette question et que vous ne me l'ayez pas adressée beaucoup plus tôt. Vous connaissez le proverbe : *Toute terre nourrit l'art.*

GLYCION. — Quel art promeniez-vous ?

PAMPIRE. — La chiromancie.

GLYCION. — Où l'aviez-vous apprise ?

PAMPIRE. — Qu'importe ?

GLYCION. — Sous quel maître ?

PAMPIRE. — Sous celui qui enseigne tout, la faim. Je prédisais le passé, l'avenir, le présent.

GLYCION. — Et vous étiez capable ?

PAMPIRE. — Pas le moins du monde ; mais je devinais hardiment et en toute sûreté, attendu que je me faisais payer d'avance.

POLYGAME. — Un art si ridicule pouvait-il vous nourrir ?

PAMPIRE. — Oui, et même avec deux domestiques, tant il y a partout des fous et des folles ! Cependant, en allant à Jérusalem, je m'étais attaché à la suite d'un grand seigneur très riche qui, âgé de soixante-dix ans, disait qu'il ne mourrait pas tranquille sans avoir vu Jérusalem.

EUSÈBE. — Il avait laissé sa femme à la maison ?

PAMPIRE. — Et de plus six enfants.

EUSÈBE. — O le vieillard pieusement impie ! Êtes-vous revenu saint de là-bas ?

PAMPIRE. — Voulez-vous que je vous dise la vérité? J'en suis revenu un peu plus mauvais que je n'y étais allé.

EUSÈBE. — Ainsi, d'après cela, votre amour de la religion s'est éteint.

PAMPIRE. — Au contraire, il s'est rallumé de plus belle. Aussi, de retour en Italie, je me suis fait soldat.

EUSÈBE. — Était-ce pour chercher la religion à la guerre, qui est la chose la plus abominable?

PAMPIRE. — C'était une guerre sainte.

EUSÈBE. — Peut-être contre les Turcs.

PAMPIRE. — Non, il s'agissait d'une chose encore plus sainte que celle-là, comme on le prêchait alors.

EUSÈBE. — Quoi donc?

PAMPIRE. — Jules II était en guerre contre les Français. D'ailleurs, la vie des camps me mettait à même d'expérimenter bien des choses.

EUSÈBE. — Bien des choses mauvaises.

PAMPIRE. — Je l'ai reconnu depuis. Toutefois, j'ai vécu là plus durement que dans les monastères.

EUSÈBE. — Que fîtes-vous ensuite?

PAMPIRE. — Je commençais déjà à hésiter et à me demander si je reprendrais le commerce, que j'avais laissé, ou si je poursuivrais la religion, qui me fuyait, lorsque l'idée me vint que les deux choses pouvaient s'allier.

EUSÈBE. — Quoi! vous auriez été tout à la fois commerçant et moine?

PAMPIRE. — Pourquoi pas? Rien n'est plus religieux que les ordres des mendiants, et cependant rien ne ressemble plus au commerce : ils courent par terre et par mer, voient et entendent beaucoup de choses, pénètrent dans toutes les maisons, chez les plébéiens, les nobles et les rois.

EUSÈBE. — Mais ils ne trafiquent pas.

PAMPIRE. — Souvent plus heureusement que nous.

EUSÈBE. — Quel genre avez-vous choisi parmi eux?

PAMPIRE. — J'ai essayé toutes les formes.

EUSÈBE. — Aucune ne vous a plu?

PAMPIRE. — Si fait, toutes m'auraient plu infiniment si j'avais pu tout de suite faire le commerce. Mais je m'aperçus qu'il me fallait longtemps m'époumonner dans le chœur avant qu'on me confiât du négoce. Je me mis dès

lors à la chasse d'une abbaye; mais premièrement, en cela, Diane n'est pas favorable à tous, et souvent la chasse est longue. Aussi, après avoir employé à cela une huitaine d'années, lorsqu'on m'eut annoncé la mort de mon père, je revins à la maison, où, sur les conseils de ma mère, je me mariai et repris mon ancien commerce.

GLYCION. — Dites-moi, en prenant tour à tour un nouvel habit et en vous transformant pour ainsi dire en un autre animal, comment avez-vous pu garder la bienséance?

PAMPIRE. — J'ai fait comme ceux qui dans la même pièce jouent quelquefois différents rôles.

EUSÈBE. — Dites-nous franchement, vous qui avez essayé de tous les états, lequel estimez-vous le plus?

PAMPIRE. — Tout ne convient pas à tous; pour moi, aucun état ne me plaît mieux que celui que j'ai embrassé.

EUSÈBE. — Le commerce offre pourtant beaucoup d'inconvénients.

PAMPIRE. — C'est vrai. Mais, puisque nul état n'est exempt d'inconvénients, je fais valoir le lot qui m'est échu. C'est maintenant

le tour d'Eusèbe, qui ne refusera pas de raconter à ses amis une des scènes de sa vie.

EUSÈBE. — Il vous dira même toute la pièce, si vous voulez, car elle ne contient pas beaucoup d'actes.

GLYCION. — Cela nous fera grand plaisir.

EUSÈBE. — Quand je fus de retour dans mon pays, je réfléchis pendant un an à l'état que je voulais embrasser, et en même temps j'étudiai mes goûts et mes aptitudes. Sur ces entrefaites, on m'offrit ce qu'on appelle *une prébende*, d'un rapport assez considérable : je l'acceptai.

GLYCION. — Cet état est généralement décrié.

EUSÈBE. — Pour moi, du train dont vont les choses humaines, il me paraît fort enviable. Croyez-vous que ce soit un bonheur médiocre que d'obtenir tout d'un coup, comme s'ils tombaient du ciel, tant d'avantages : de la considération, une belle demeure bien meublée, des revenus annuels assez amples, une société honorable, enfin un temple où, si l'on veut, on vaque à la religion?

PAMPIRE. — Ce qui me déplaisait dans cet état, c'était le luxe et le scandale des concu-

bines, puis la haine que la plupart de ces gens-là portent aux lettres.

EUSÈBE. — Je ne regarde pas ce que font les autres, mais ce que je dois faire. Je fréquente les meilleurs sujets, si je ne puis rendre les autres meilleurs.

POLYGAME. — Avez-vous toujours vécu dans cet état?

EUSÈBE. — Toujours, si ce n'est que j'ai passé d'abord quatre ans à Padoue.

POLYGAME. — Dans quel but?

EUSÈBE. — J'ai partagé mon temps de manière à consacrer un an et demi à l'étude de la médecine et le reste à la théologie.

POLYGAME. — Pourquoi cela?

EUSÈBE. — Afin de mieux gouverner mon âme et mon corps et d'être utile quelquefois à mes amis. Je prêche aussi de temps en temps, selon mon savoir. J'ai vécu de la sorte jusqu'à présent assez tranquillement, content d'un seul bénéfice, n'en sollicitant pas d'autres, et prêt à refuser si on m'en offrait.

PAMPIRE. — Plût à Dieu que nous pussions savoir ce que font nos autres camarades avec qui nous vivions alors amicalement!

EUSÈBE. — Je pourrais vous donner des

nouvelles de quelques-uns, mais je vois que nous ne sommes pas loin de la ville. Par conséquent, si vous voulez, nous logerons dans la même hôtellerie; là, nous causerons des autres tout à notre aise.

Le cocher Huiguition. — Où as-tu trouvé ce misérable bagage, borgne?

Le cocher Henri. — Et toi, où mènes-tu ce lupanar, vaurien?

Huiguition. — Tu aurais dû jeter ces vieux refroidis quelque part dans les orties, pour les réchauffer.

Henri. — Tâche donc plutôt de verser ce troupeau quelque part au fond d'un bourbier, pour le refroidir, car il a de la chaleur à revendre.

Huiguition. — Je n'ai pas coutume de verser mon bagage.

Henri. — Non? Je t'ai pourtant vu l'autre jour jeter dans la boue six chartreux qui de blancs en sont sortis noirs; pendant ce temps-là, tu riais comme si tu avais fait un beau coup.

Huiguition. — Ce n'était pas mal fait : ils dormaient tous et chargeaient trop ma voiture.

HENRI. — Mes vieux, au contraire, ont bien allégé la mienne en jasant sans discontinuer tout le long du chemin. Je n'en ai jamais vu de meilleurs.

HUIGUITION. — Tu n'aimes cependant guère leurs pareils ordinairement.

HENRI. — Mais ceux-là sont de bons petits vieux.

HUIGUITION. — Comment le sais-tu?

HENRI. — Parce qu'en route ils m'ont fait boire trois fois de la bière fameusement bonne.

HUIGUITION. — Ah! ah! ah! j'y suis : ils sont bons pour toi.

L'ABBÉ ET LA SAVANTE

ANTRONE, MAGDALIE

ANTRONE. — Quel meuble aperçois-je là ?

MAGDALIE. — N'est-il pas joli?

ANTRONE. — Je ne sais pas s'il est joli, mais assurément il ne convient guère à une dame et à une mère de famille.

MAGDALIE. — Pourquoi cela?

ANTRONE. — Parce qu'il est tout plein de livres.

MAGDALIE. — Vous qui avez beaucoup vécu, qui êtes abbé et homme de cour, n'avez-vous jamais vu de livres dans les appartements des grandes dames?

ANTRONE. — J'en ai vu, mais écrits en français; j'en vois ici en grec en latin.

MAGDALIE. — N'y a-t-il que les livres écrits en français qui enseignent la sagesse?

ANTRONE. — Mais il faut que les grandes dames aient de quoi charmer leurs loisirs.

MAGDALIE. — N'est-il permis qu'aux grandes dames de vivre sagement et agréablement?

ANTRONE. — C'est à tort que vous alliez la sagesse avec l'agrément; la sagesse ne regarde pas les femmes; le propre des grandes dames est de vivre agréablement.

MAGDALIE. — Tout le monde ne doit-il pas bien vivre?

ANTRONE. — Sans doute.

MAGDALIE. — Or, comment peut-on vivre agréablement si l'on ne vit pas bien?

ANTRONE. — Au contraire, comment peut-on vivre agréablement si l'on vit bien?

MAGDALIE. — Vous approuvez donc ceux qui vivent mal, pourvu qu'ils vivent agréablement?

ANTRONE. — Je crois que l'on vit bien quand on vit agréablement.

MAGDALIE. — Mais cet agrément, d'où vient-il? du dehors ou de l'âme?

ANTRONE. — Du dehors.

MAGDALIE. — O le subtil abbé, mais le lourd

philosophe! Dites-moi, en quoi faites-vous consister l'agrément?

ANTRONE. — Dans le sommeil, les repas, la liberté de faire ce que l'on veut, l'argent, les honneurs.

MAGDALIE. — Mais si à toutes ces choses Dieu ajoutait la sagesse, ne vivriez-vous pas agréablement?

ANTRONE. — Qu'appelez-vous sagesse?

MAGDALIE. — La sagesse est de reconnaître que le bonheur consiste dans les biens de l'âme, et que les richesses, les honneurs, la naissance, ne rendent l'homme ni plus heureux ni meilleur.

ANTRONE. — Foin de votre sagesse!

MAGDALIE. — Si j'éprouve plus de plaisir à lire un bon auteur que vous à chasser, à boire ou à jouer aux dés, ne trouverez-vous pas que je vis agréablement?

ANTRONE. — Cette vie-là ne m'irait pas.

MAGDALIE. — Je ne vous demande pas ce qui est pour vous le plus agréable, mais ce qui doit être agréable.

ANTRONE. — Je ne voudrais pas que mes moines s'adonnassent à la lecture.

MAGDALIE. — Mon mari, au contraire, ap-

prouve fort ce goût; mais pourquoi ne l'approuvez-vous pas dans vos moines?

ANTRONE. — Parce que je les trouve moins dociles; ils m'opposent les décrets, les décrétales, saint Pierre et saint Paul.

MAGDALIE. — Vous leur commandez donc des choses que condamnent saint Pierre et saint Paul?

ANTRONE. — Je ne sais pas ce qu'ils enseignent; mais je n'aime pas qu'un moine soit raisonneur, et je ne voudrais pas qu'un de mes subordonnés en sût plus que je n'en sais.

MAGDALIE. — Vous pourriez éviter cet inconvénient en vous appliquant à amasser des connaissances.

ANTRONE. — Je n'ai pas le temps.

MAGDALIE. — Comment cela?

ANTRONE. — Parce que le temps me manque.

MAGDALIE. — Vous n'avez pas le temps de vous instruire?

ANTRONE. — Non.

MAGDALIE. — Qui vous en empêche?

ANTRONE. — Les longues prières, le soin des affaires domestiques, la chasse, les chevaux, la vie de cour.

MAGDALIE. — Vous mettez donc tout cela au-dessus de la sagesse?

ANTRONE. — C'est notre lot.

MAGDALIE. — Dites-moi encore, si un Jupiter vous donnait le pouvoir de changer vos moines et vous-même en tel animal que vous vouliez, les changeriez-vous en porcs et vous en cheval?

ANTRONE. — Nullement.

MAGDALIE. — Cependant vous les empêcheriez ainsi d'avoir plus d'intelligence que vous.

ANTRONE. — Peu m'importe à quelle espèce d'animaux appartiennent les moines, pourvu que je sois un homme.

MAGDALIE. — Estimez-vous un homme celui qui manque de raison et ne veut point en acquérir?

ANTRONE. — J'ai de la raison pour moi.

MAGDALIE. — Les cochons en ont aussi pour eux.

ANTRONE. — Vous me paraissez une sophiste, tant vous raisonnez subtilement.

MAGDALIE. — Je ne diraí pas ce que vous me paraissez. Mais pourquoi ce meuble vous déplaît-il?

ANTRONE. — Parce que le fuseau et la quenouille sont les armes de la femme.

MAGDALIE. — Une mère de famille ne doit-elle pas gouverner sa maison, instruire ses enfants?

ANTRONE. — Oui.

MAGDALIE. — Pensez-vous que l'on puisse s'acquitter d'une si lourde tâche sans la sagesse?

ANTRONE. — Je ne le crois pas.

MAGDALIE. — Eh bien! cette sagesse, les livres me l'enseignent.

ANTRONE. — J'ai chez moi soixante-deux moines, cependant vous ne trouverez pas dans ma chambre un seul livre.

MAGDALIE. — Cela prouve que vous vous occupez bien de ces moines.

ANTRONE. — J'admettrais des livres; je n'admets pas ceux en latin.

MAGDALIE. — Pourquoi?

ANTRONE. — Parce que cette langue ne convient pas aux femmes.

MAGDALIE. — Je vous demande la cause.

ANTRONE. — Parce qu'elle ne contribue guère à garder leur chasteté.

MAGDALIE. — Les livres écrits en français,

qui sont pleins de contes impudiques, contribuent donc à la chasteté?

ANTRONE. — Il y a autre chose.

MAGDALIE. — Dites-moi ce que c'est franchement.

ANTRONE. — Elles sont plus à l'abri des prêtres, en ne sachant pas le latin.

MAGDALIE. — Oh! vous avez eu soin d'amoindrir ce danger, puisque vous faites tout ce qui dépend de vous pour ne point savoir le latin.

ANTRONE. — L'opinion publique trouve étrange et bizarre qu'une femme sache le latin.

MAGDALIE. — Que me citez-vous l'opinion publique, le plus grand ennemi du bien? Que me citez-vous la coutume, l'école de tous les vices? Il faut s'habituer à ce qu'il y a de meilleur; alors ce qui était extraordinaire deviendra commun, ce qui était désagréable deviendra doux, ce qui paraissait laid sera beau.

ANTRONE. — J'écoute.

MAGDALIE. — N'est-il pas beau pour une femme née en Allemagne de connaître le français?

ANTRONE. — Parfaitement.

MAGDALIE. — Pourquoi cela?

ANTRONE. — Pour qu'elle parle avec ceux qui savent le français.

MAGDALIE. — Et vous trouvez inconvenant que j'apprenne le latin pour converser tous les jours avec tant d'auteurs si éloquents, si éclairés, si sages, si bons conseillers?

ANTRONE. — Les livres ôtent beaucoup de cervelle aux femmes, qui d'ailleurs n'en ont pas de reste.

MAGDALIE. — J'ignore jusqu'à quel point vous autres en avez de reste, mais si peu que j'en aie, j'aime mieux l'employer à étudier les belles-lettres qu'à réciter des prières sans les comprendre, qu'à passer les nuits dans des festins et à vider des rasades.

ANTRONE. — L'habitude des livres engendre la folie.

MAGDALIE. — Les conversations des compagnons de bouteille, des bouffons et des pitres ne vous rendent-elles pas fou?

ANTRONE. — Du tout, elles dissipent l'ennui.

MAGDALIE. — Comment se fait-il donc que ces causeurs si agréables me rendent folle?

ANTRONE. — On dit que cela désennuie.

MAGDALIE. — Mais l'expérience dit le contraire. Combien n'en voit-on pas qui, à force de boire, de manger sans nécessité, de passer les nuits dans l'orgie et de lâcher la bride à leurs passions, sont devenus fous?

ANTRONE. — Moi, je ne voudrais certainement point d'une femme savante.

MAGDALIE. — Et moi, je me félicite d'avoir rencontré un mari qui ne vous ressemble pas, car la science nous rend plus chers, lui à moi et moi à lui.

ANTRONE. — La science s'acquiert au prix d'immenses travaux, et ensuite il faut mourir.

MAGDALIE. — Dites-moi, excellent homme, s'il vous fallait mourir demain, aimeriez-vous mieux mourir plus sot que plus sage?

ANTRONE. — Si la sagesse s'obtenait sans peine.

MAGDALIE. — Mais rien ne s'obtient sans peine dans cette vie, et néanmoins, quoi qu'on acquière et quels que soient les efforts qu'il en coûte, il faudra le quitter : pourquoi hésiterions-nous à nous donner un peu de peine pour la chose la plus précieuse de toutes, dont le fruit nous accompagne jusque dans l'autre vie?

ANTRONE. — J'ai souvent entendu répéter qu'une femme sage est doublement folle.

MAGDALIE. — Cela se dit, je le sais, mais par des fous. La femme vraiment sage ne croit pas l'être, tandis que celle qui ne l'est pas s'imagine qu'elle l'est, et se montre par là doublement folle.

ANTRONE. — Je ne sais pas pourquoi, mais la littérature ne convient pas plus à la femme que le bât ne sied au bœuf.

MAGDALIE. — Vous ne pouvez cependant pas nier que le bât irait mieux au bœuf que la mitre n'irait à l'âne ou au cochon. Que pensez-vous de la Vierge mère?

ANTRONE. — J'en ai la plus haute idée.

MAGDALIE. — Ne lisait-elle pas des livres?

ANTRONE. — Si fait, mais pas ceux-là.

MAGDALIE. — Que lisait-elle donc?

ANTRONE. — Les Heures canoniques.

MAGDALIE. — A l'usage de qui?

ANTRONE. — De l'ordre de Saint-Benoît.

MAGDALIE. — Je le veux bien. Sainte Paule et Eustochie ne lisaient-elles pas les saintes Écritures?

ANTRONE. — Oui; mais aujourd'hui c'est rare.

MAGDALIE. — De même qu'autrefois un abbé ignorant était un oiseau rare, aujourd'hui rien n'est plus commun. Jadis les princes et les empereurs ne se distinguaient pas moins par la science que par l'autorité. Toutefois le cas n'est point aussi rare que vous le pensez. Il y a en Espagne, il y a en Italie beaucoup de femmes de la plus haute noblesse capables de tenir tête à n'importe quel homme; il y a en Angleterre les filles de Morus (1), en Allemagne les sœurs de Bilibald (2), et de Blaurer (3). Si vous n'y prenez garde, il arrivera un jour que nous présiderons dans les écoles de théologie, nous prêcherons dans les églises, nous porterons vos mitres.

ANTRONE. — Dieu nous en préserve.

MAGDALIE. — Il dépend de vous de l'empêcher. Si vous continuez comme vous avez fait, les oies monteront en chaire plutôt que de supporter des pasteurs muets. Vous voyez que

(1) Thomas Morus, grand-chancelier d'Angleterre sous Henri VIII, 1480-1535.

(2) Bilibald Pirkheimer, célèbre humaniste allemand, 1470-1530.

(3) Ambroise Blaurer, théologien protestant suisse, 1492-1568.

la scène du monde se transforme : ou il vous faudra changer de rôle, ou chacun fera sa partie.

ANTRONE. — Quelle femme ai-je rencontrée là? Si jamais vous venez me voir, je vous ferai un accueil plus agréable.

MAGDALIE. — De quelle manière?

ANTRONE. — Nous danserons, nous boirons tout notre soûl, nous chasserons, nous jouerons, nous rirons.

MAGDALIE. — J'ai bien assez de quoi rire pour le moment.

CARON

CARON, ALASTOR

CARON. — Où cours-tu ainsi tout joyeux, Alastor ?

ALASTOR. — Je te rencontre fort à propos, Caron. Je courais vers toi.

CARON. — Qu'y a-t-il de nouveau ?

ALASTOR. — J'apporte une nouvelle qui fera bien plaisir à Proserpine et à toi.

CARON.— Quitte donc ce que tu apportes et débarrasse-toi.

ALASTOR.— Les Furies se sont acquittées de leur tâche avec autant de zèle que de succès. Il n'est pas un coin de la terre qu'elles n'aient inondé de maux horribles, de discordes, de guerres, de brigandages, de pestes, si bien

qu'elles sont devenues complètement chauves à force de lâcher leurs serpents, et que, n'ayant plus de venin, elles vont cherchant partout des vipères et des aspics, car elles sont glabres comme un œuf, sans un cheveu sur la tête, ni une goutte de poison dans le cœur. Prépare donc ta barque et tes rames. Il viendra bientôt une si grande quantité d'ombres que je crains que tu ne suffises pas à les transporter toutes.

CARON. — Nous savions cela.

ALASTOR. — D'où l'as-tu appris?

CARON. — La Renommée me l'a annoncé il n'y a pas deux jours.

ALASTOR. — Cette déesse est d'une agilité sans pareille. Mais que fais-tu donc là, loin de ta barque ?

CARON.— C'est la nécessité qui m'amène. Je suis venu ici pour me pourvoir d'un bon vaisseau à trois rangs de rames. Ma barque, pourrie de vétusté et rapiécetée, ne suffirait pas à un pareil fardeau, si ce que la Renommée m'a dit est vrai. D'ailleurs, je n'avais pas besoin de la Renommée; il le fallait bien, car j'ai fait naufrage.

ALASTOR. — Effectivement, tu es tout trempé ; j'ai cru que tu sortais du bain.

CARON. — Oui, j'ai traversé le marais du Styx à la nage.

ALASTOR. — Où as-tu laissé les ombres?

CARON. — Elles nagent avec les grenouilles.

ALASTOR. — Mais que t'a dit la Renommée ?

CARON. — Que trois monarques (1), pleins d'une haine acharnée, courent à leur perte réciproque, et que pas une partie de la chrétienté n'est exempte des fureurs de la guerre, car ces trois-là entraînent tous les autres à prendre part à la mêlée. Ils sont tous animés de telles dispositions que pas un, ni le Danois, ni le Polonais, ni l'Écossais, ne veut céder à l'autre. Le Turc, pendant ce temps, ne reste pas oisif et fait de terribles préparatifs; la peste exerce partout ses ravages, en Espagne, en Angleterre, en Italie, en France. De plus, la variété des opinions a donné naissance à une nouvelle contagion qui a tellement gâté tous les esprits qu'il n'y a plus nulle part d'amitié sincère, que le frère se défie du frère et que la femme ne s'accorde point avec son

(1) Charles-Quint, François Ier et Henri VIII.

mari. Il est à espérer qu'il s'ensuivra encore une merveilleuse destruction d'hommes, si des langues et des plumes on en vient aux mains.

ALASTOR. — Tout ce que la Renommée t'a dit là est parfaitement vrai. J'en ai vu de mes yeux bien d'autres, moi, le compagnon assidu et l'aide des Furies, qui à aucune époque ne se sont montrées plus dignes de leur nom.

CARON.— Mais il est à craindre qu'il ne survienne quelque démon qui prêche tout à coup la paix, et les caractères des mortels sont changeants. J'ai ouï dire qu'il y a là-haut un certain polygraphe (1) qui, avec sa plume, ne cesse d'invectiver contre la guerre et d'exhorter à la paix.

ALASTOR. — Il y a longtemps qu'il chante aux oreilles des sourds. Il a écrit dernièrement *Les doléances de la paix aux abois ;* il écrit maintenant l'épitaphe de la paix détruite. En revanche, il y en a d'autres qui soutiennent nos intérêts autant que les Furies elles-mêmes.

CARON. — Quels sont-ils ?

ALASTOR. — Ce sont des animaux couverts

(1) Erasme se désigne sous ce nom.

de manteaux noirs ou blancs, de robes grises, et dont le plumage est varié. Ils sont toujours fourrés à la cour des princes; ils leur inculquent l'amour de la guerre et y poussent les grands et le peuple. Dans leurs discours évangéliques, ils crient que la guerre est juste, sainte et pieuse; et pour te prouver combien l'esprit de l'homme est belliqueux, ils crient la même chose aux deux partis. Aux Français ils prêchent que Dieu combat pour la France, et que quand on a Dieu pour défenseur on ne saurait être vaincu. Aux Anglais et aux Espagnols ils disent que ce n'est point l'empereur qui fait cette guerre, mais Dieu; qu'ils n'ont qu'à se montrer braves; que la victoire est certaine; que, si l'un d'eux vient à succomber, il ne mourra pas, mais s'envolera tout droit au ciel, armé comme il l'était.

CARON. — Et l'on ajoute foi à cela?

ALASTOR. — Que ne peut le masque de la religion! Joins à cela la jeunesse, l'inexpérience, la soif de la gloire, la vengeance, une inclination naturelle pour le but proposé. Il est facile d'abuser de pareils esprits, et il n'est pas difficile de pousser un char qui penche de lui-même vers sa ruine.

CARON. — Je ferais volontiers du bien à ces animaux-là.

ALASTOR. — Sers-leur un bon repas; tu ne peux rien leur faire de plus agréable.

CARON. — Un repas de mauves, de lupins, et de poireaux ; car tu sais que chez nous il n'y a pas d'autres provisions.

ALASTOR. — Non, un repas de perdrix, de chapons et de faisans, si tu veux leur témoigner ta reconnaissance.

CARON. — Mais quel est le motif qui les pousse à tant prêcher la guerre ? Quel profit en retirent-ils ?

ALASTOR. — C'est qu'ils gagnent plus avec les morts qu'avec les vivants. Il y a les testaments, les repas funèbres, les bulles et une foule d'autres gains qui ne sont pas à dédaigner. Ensuite, ils aiment mieux vivre dans les camps que dans les cellules. La guerre élève à l'épiscopat beaucoup de gens, qui, en paix, ne valaient pas le quart d'une obole.

CARON. — Ils ont raison.

ALASTOR.— Mais quel besoin as-tu d'un vaisseau à trois rangs de rames?

CARON. — Aucun, si je veux encore faire naufrage au milieu du marais.

ALASTOR. — Est-ce à cause de la multitude ?

CARON. — Sans doute.

ALASTOR.— Mais tu transportes des ombres et non des corps. Qu'est-ce que pèse une ombre?

CARON.— Serait-ce des araignées d'eau, il peut cependant y en avoir une quantité assez grande pour charger une barque. Tu sais d'ailleurs que ma barque est aussi une ombre.

ALASTOR. — Je me souviens pourtant d'avoir vu que quand il y avait une foule considérable et que ta barque ne pouvait pas la contenir toute, trois mille ombres étaient suspendues quelquefois à ton gouvernail, et tu ne t'apercevais pas du poids.

CARON.— J'avoue qu'il en est ainsi des âmes qui sortent d'un corps épuisé peu à peu par la phtisie ou la consomption ; mais celles qui sont arrachées subitement à un gros corps apportent avec elles beaucoup de matière corporelle. Telles sont les âmes que nous envoient l'apoplexie, l'esquinancie, la peste, et principalement la guerre.

ALASTOR.— Je ne crois pas que les Français

et les Espagnols apportent beaucoup de poids.

CARON. — Beaucoup moins que les autres; quoique leurs âmes ne soient pas tout à fait de plume. Mais de chez les Anglais et les Allemands bien nourris il en vient quelquefois de telles que, dernièrement, j'ai failli faire naufrage en en transportant seulement dix, et si je n'avais sacrifié une partie de la cargaison, je périssais avec barque, passagers et péage.

ALASTOR. — Terrible danger!

CARON. — Figure-toi ce que ce doit être quand il arrive de gros satrapes, des Thrasons et des traîneurs d'épée.

ALASTOR. — De ceux qui périssent dans une guerre juste, je ne crois pas qu'il t'en vienne un seul, car on dit qu'ils s'envolent tout droit au ciel.

CARON. — Je ne sais pas où ils s'envolent, mais je sais bien que, chaque fois qu'il y a une guerre, il m'arrive tant de blessés et d'estropiés que je suis surpris qu'il reste encore un vivant. Ces ombres n'arrivent pas seulement gorgées de vin et de mangeaille, mais encore de bulles, de bénéfices et de beaucoup d'autres choses.

ALASTOR. — Mais elles n'apportent pas cela avec elles; elles t'arrivent toutes nues.

CARON. — Oui; mais quand elles sont nouvellement arrivées, elles apportent avec elles les songes de ces choses-là.

ALASTOR. — Des songes chargent-ils?

CARON. — Ils chargent ma barque; que dis-je, ils la chargent? ils l'ont fait chavirer. D'ailleurs, crois-tu que tant d'oboles ne soient pas un fardeau?

ALASTOR. — Je le crois bien, si elles sont en cuivre.

CARON. — C'est pour cela que j'ai résolu de me pourvoir d'un vaisseau qui résiste à cette charge.

ALASTOR. — Que tu es heureux!

CARON. — Pourquoi?

ALASTOR. — Parce que tu vas t'enrichir sous peu.

CARON. — A cause de la multitude des ombres?

ALASTOR. — Assurément.

CARON. — Oui, si elles apportaient leurs biens avec elles; mais ceux qui dans ma barque regrettent d'avoir laissé là-haut des

royaumes, des prélatures, des abbayes, des monceaux d'or, ne m'apportent rien qu'une obole. Aussi ce que j'ai amassé depuis trois mille ans, il me faudra tout le dépenser pour un vaisseau.

ALASTOR. — Il faut savoir dépenser, si l'on veut gagner.

CARON. — Cependant les mortels, à ce que j'entends dire, trafiquent avec plus de succès, puisque, à l'aide de Mercure, ils font fortune en trois ans.

ALASTOR. — Mais ces mêmes individus font quelquefois banqueroute. Ton gain est moindre, mais plus certain.

CARON. — Je ne sais pas trop s'il est certain : s'il survenait maintenant quelque dieu qui arrangeât les affaires des princes, ma chance s'en irait toute.

ALASTOR. — Oh ! pour cela, je te le garantis, tu peux dormir sur tes deux oreilles. Tu n'as pas à craindre la paix avant dix ans. Seul le pontife romain (1) exhorte chaudement à la concorde, mais il blanchit la tête d'un Maure.

(1) Clément VII.

Les villes murmurent, affligées de tant de maux; je ne sais quels peuples se plaignent sourdement, disant qu'il est injuste, pour les vengeances personnelles ou l'ambition de deux ou trois hommes, de mettre le monde sens dessus dessous ; mais, crois-moi, les Furies l'emporteront sur les avis les plus sages. Mais qu'avais-tu besoin pour ton vaisseau d'aller sur la terre ? N'y a-t-il pas chez nous des ouvriers? n'avons-nous pas Vulcain?

CARON. — Très bien, si je voulais un vaisseau en cuivre.

ALASTOR. — Pour très peu de chose tu feras venir un charpentier.

CARON. — Oui, mais les matériaux nous manquent.

ALASTOR. — Qu'entends-je ? N'y a-t-il plus de forêts ?

CARON. — On a employé jusqu'aux bois qui étaient dans les champs Élysées.

ALASTOR. — Pour quoi donc faire?

CARON. — Pour brûler les ombres des hérétiques. Nous avons même été forcés dernièrement d'extraire du charbon des entrailles de la terre.

ALASTOR. — Quoi ! ne pouvait-on pas punir ces ombres à moins de frais ?

CARON. — Rhadamante (1) l'a voulu.

ALASTOR. — Quand tu auras acheté ton vaisseau, où prendras-tu des rameurs ?

CARON. — Ma fonction est de tenir le gouvernail ; les ombres rameront si elles veulent traverser.

ALASTOR. — Mais il y en a qui n'ont point appris à manier la rame.

CARON. — Chez moi point de privilège. Les monarques rament, les cardinaux rament, chacun à leur tour, tout aussi bien que les gens du peuple, qu'ils l'aient appris ou qu'ils ne l'aient pas appris.

ALASTOR. — Tâche, Mercure aidant, d'acheter ton vaisseau à bon marché. Je ne te retiens pas plus longtemps. Je vais porter à Pluton la bonne nouvelle. Mais, hé! hé! Caron ?

CARON. — Qu'y a-t-il ?

ALASTOR. — Hâte ton retour pour ne pas être accablé par la foule.

CARON. — Oui, tu trouveras déjà plus de

(1) Un des juges des enfers.

deux cent mille ombres sur le rivage, sans compter celles qui nagent dans le marais. Je ferai toute la diligence possible. Dis-leur que j'arriverai bientôt.

LE MARIAGE CÉLIBATAIRE

OU

L'UNION MAL ASSORTIE

PÉTRONE, GABRIEL

PÉTRONE. — D'où venez-vous, Gabriel, avec cet air sombre ? Sortez-vous de l'antre de Trophonius ?

GABRIEL. — Non, je sors de la noce.

PÉTRONE. — Je n'ai jamais vu de visage qui sentît moins la noce. Quand on revient de la noce on a ordinairement pour six jours de gaieté et de bonne humeur, les vieillards même rajeunissent de dix ans. Quelle noce voulez-vous donc dire? Sans doute celle de la Mort avec Mars.

GABRIEL. — Non, celle d'un jeune homme de bonne famille avec une jeune fille de seize ans, qui ne laisse rien à désirer ni pour la beauté, ni pour les mœurs, ni pour la naissance, ni pour la fortune, et qui, en un mot, était digne d'épouser Jupiter.

PÉTRONE. — Oh! une si jeune fille à un si vieux barbon!

GABRIEL. — Les rois ne vieillissent pas.

PÉTRONE. — D'où vient donc cette tristesse? Vous portez peut-être envie à l'époux, qui a ravi en vainqueur la proie que vous convoitiez?

GABRIEL. — Oh! pas du tout.

PÉTRONE. — Serait-il arrivé quelque chose de semblable à ce que l'on raconte du festin des Lapithes?

GABRIEL. — Nullement.

PÉTRONE. — Quoi! la liqueur de Bacchus a-t-elle fait défaut?

GABRIEL. — Au contraire, il y en avait de reste.

PÉTRONE. — Il n'y avait pas de joueurs de flûte?

GABRIEL. — Il y avait même des joueurs de violon, de lyre, de trompette et de cornemuse.

PÉTRONE. — Quoi donc? Hyménée n'y était pas?

GABRIEL. — C'est en vain que mille voix l'ont appelé.

PÉTRONE. — Les Grâces non plus?

GABRIEL. — Pas l'ombre d'une Grâce; ni Junon qui préside à l'hymen, ni la belle Vénus, ni Jupiter gamélien.

PÉTRONE. — En vérité, vous me parlez d'une union tout à fait sinistre et *impie*, ou plutôt d'*un mariage célibataire*.

GABRIEL. — Vous en diriez bien d'autres si vous y aviez assisté.

PÉTRONE. — On n'a donc pas dansé?

GABRIEL. — Non, on a boité pitoyablement.

PÉTRONE. — Aucune divinité propice n'a donc égayé cette noce?

GABRIEL. — Il n'y avait là d'autre divinité que celle que les Grecs nomment Psora (1).

PÉTRONE. — Voilà une noce qui a dû donner des démangeaisons.

GABRIEL. — Oui, avec croûtes et pus.

(1) Ambroise Paré donne ainsi l'explication de ce mot: « Psora, qui est une rongne puante où il est trouvé de petits corps farineux, maladie qui est dite du vulgaire mal Saint-Main. » (PARÉ, *Introd.*, IV.)

PÉTRONE. — Mais pourquoi, mon cher Gabriel, ce récit vous fait-il verser des larmes?

GABRIEL. — Cette aventure, cher Pétrone, arracherait des larmes même à une pierre.

PÉTRONE. — Je le crois, si une pierre l'avait vue. Mais, de grâce, quel est ce si grand malheur? Ne me le cachez point, ne me tenez pas plus longtemps en suspens.

GABRIEL. — Vous connaissez Lampride Eubule?

PÉTRONE. — Il n'y a pas un homme dans cette ville qui soit meilleur et plus heureux.

GABRIEL. — Vous connaissez aussi sa fille Iphigénie?

PÉTRONE. — Vous avez nommé la fleur de la jeunesse.

GABRIEL. — Oui. Savez-vous qui elle a épousé?

PÉTRONE. — Je le saurai quand vous me l'aurez dit.

GABRIEL. — Elle a épousé Pompilius Blennus.

PÉTRONE. — Ce Thrason qui tue tout le monde par ses rodomontades?

GABRIEL. — Lui-même.

PÉTRONE. — Il est depuis longtemps célèbre

dans cette ville, principalement par deux choses : ses mensonges et son mal, qui n'a pas encore de nom, quoiqu'il ait les noms de bien des gens.

GABRIEL. — C'est un mal très orgueilleux qui ne le céderait ni à la lèpre, ni à l'éléphantiasis, ni au lichen, ni à la goutte, ni à la mentagre, s'il s'agissait de disputer le prix.

PÉTRONE. — Les médecins le disent.

GABRIEL. — Je n'essayerai point, Pétrone, de vous dépeindre cette jeune fille, puisque vous la connaissez, quoique la parure ajoute beaucoup de charme à la beauté naturelle. Mon cher Pétrone, vous l'auriez prise pour une déesse ; tout lui allait à ravir. Ensuite, nous vîmes paraître cet heureux époux, le nez tronqué, traînant une jambe, mais avec moins de grâce que ne font les Suisses, les mains rudes, l'haleine fétide, les yeux morts, la tête bandée, rendant du pus par le nez et par les oreilles. Les autres portent des anneaux aux doigts, celui-ci en porte jusque sur sa jambe.

PÉTRONE. — Qu'est-il arrivé aux parents pour confier une telle fille à un pareil monstre ?

GABRIEL. — Je ne sais, si ce n'est qu'aujour-

d'hui la plupart semblent avoir perdu l'esprit.

PÉTRONE. — Il est sans doute fort riche ?

GABRIEL. — Il est puissamment riche, mais de dettes.

PÉTRONE. — Si cette jeune fille avait fait périr par le poison ses aïeuls paternels et maternels, quel plus cruel supplice pouvait-on lui infliger?

GABRIEL. — Quand elle aurait pissé sur les cendres de son père, elle en serait assez punie en étant forcée de donner un seul baiser à un semblable monstre.

PÉTRONE. — C'est mon avis.

GABRIEL. — Je trouve que c'est un acte plus barbare que de l'avoir exposée nue aux ours, aux lions ou aux crocodiles. Car ces animaux féroces auraient épargné une si rare beauté, ou la mort aurait promptement terminé ses souffrances.

PÉTRONE. — Vous dites vrai. C'est agir absolument comme Mézence, qui, au dire de Virgile, *accouplait des cadavres à des vivants, joignant mains contre mains et bouche contre bouche* (1). D'ailleurs, Mézence, si je ne me

(1) *Enéide*, VIII, 485-486.

trompe, n'aurait pas poussé la barbarie jusqu'à unir à un cadavre une jeune fille aussi aimable, et il n'y a point de cadavre auquel on ne préférât être uni plutôt qu'à ce cadavre si infect. Son haleine est un vrai poison ; ses paroles sont une peste ; son contact, c'est la mort.

GABRIEL. — Songez un peu, Pétrone, au plaisir que doivent causer ses baisers, ses embrassements, ses ébats nocturnes et ses caresses.

PÉTRONE. — J'ai entendu quelquefois les théologiens raisonner sur le mariage mal assorti. C'est bien ce mariage-là que l'on peut à bon droit qualifier de mal assorti ; on dirait une perle enchâssée dans du plomb. Mais ce qui m'étonne, c'est l'audace de cette jeune fille ; alors qu'à son âge la vue d'un fantôme ou d'un revenant fait presque mourir d'épouvante, osera-t-elle embrasser la nuit un pareil cadavre?

GABRIEL. — Elle a pour excuses l'autorité de ses parents, les instances de ses amis, la candeur de son âge. Pour moi, je ne puis comprendre la folie de ses parents. Quel est le père qui voudrait marier sa fille à un lépreux, si laide qu'elle fût ?

PÉTRONE. — Il n'y en a pas un assurément, pour peu qu'il eût un grain de bon sens. Si j'avais une fille qui fût louche, boiteuse, aussi difforme que le Thersite d'Homère, et en même temps sans dot, je ne voudrais point d'un pareil gendre.

GABRIEL. — Ce mal est plus hideux et plus dangereux que la lèpre. Il se communique plus vite, revient de temps en temps et souvent tue, tandis que la lèpre permet quelquefois de vivre jusqu'à une extrême vieillesse.

PÉTRONE. — Les parents ignoraient peut-être la maladie du futur?

GABRIEL. — Non, ils la connaissaient fort bien.

PÉTRONE. — S'ils en voulaient tant à leur fille, que ne l'ont-ils cousue dans un sac de cuir et jetée dans l'Escaut?

GABRIEL. — Certainement l'extravagance eût été moindre.

PÉTRONE. — Quelle qualité leur recommandait ce prétendant! Se distingue-t-il par quelque talent.

GABRIEL. — Par une foule de talents. Il est joueur intrépide, buveur invincible, libertin fieffé, passé maître dans l'art de nier et de

mentir, dissipateur hors ligne, débauché effréné ; bref, tandis que les écoles n'enseignent que sept arts libéraux, il possède à lui seul plus de dix arts illibéraux.

PÉTRONE. — Il doit pourtant y avoir eu quelque chose qui l'ait recommandé aux parents.

GABRIEL. — Pas autre chose que le glorieux titre de chevalier.

PÉTRONE. — Quel chevalier qu'un homme auquel une maladie honteuse permet à peine de se tenir en selle ! Il a sans doute une fortune considérable ?

GABRIEL. — Il en avait une médiocre, mais, grâce à son inconduite, il ne lui reste plus qu'une petite tourelle, d'où il sort pour piller, et encore est-elle si bien meublée que vous ne voudriez pas y nourrir vos porcs. En attendant, il a sans cesse à la bouche châteaux forts, droits féodaux et autres mots retentissants ; il affiche partout ses armoiries.

PÉTRONE. — Quel est son blason ?

GABRIEL. — Trois éléphants d'or sur champ de gueules.

PÉTRONE. — En effet, l'éléphant convient

à l'éléphant (1). Cet homme doit aimer le sang.

GABRIEL. — Il aime encore plus le vin. Il adore le vin rouge; c'est ce qui vous a fait croire qu'il était sanguinaire.

PÉTRONE. — Sa trompe lui sert donc pour boire?

GABRIEL. — Parfaitement.

PÉTRONE. — Ainsi ses armoiries le représentent comme un grand et sot vaurien et un sac à vin; car le rouge n'est pas le symbole du sang, mais du vin, et l'éléphant d'or atteste que tout l'or qu'il a volé a été englouti dans la boisson.

GABRIEL. — C'est cela.

PÉTRONE. — Quelle dot ce Thrason a-t-il donc appportée à son épouse?

GABRIEL. — Quelle dot? Une très grande...

PÉTRONE. — Comment, une très grande! un dissipateur?

GABRIEL. — Laissez-moi achever : une très grande, dis-je, et très mauvaise maladie honteuse.

PÉTRONE. — Que je meure si je n'aimerais

(1) Allusion à l'éléphantiasis.

pas mieux marier ma fille à un cheval plutôt qu'à un tel chevalier ?

GABRIEL. — Et moi j'aimerais mieux marier la mienne à un moine. Ce n'est point là épouser un homme, mais le cadavre d'un homme. Si vous aviez été témoin de ce spectacle, dites-moi, auriez-vous retenu vos larmes?

PÉTRONE. — Comment aurais-je fait, puisque j'ai peine à les retenir sur un simple récit? Des parents peuvent-ils rester sourds à tout sentiment de la nature, au point de livrer en esclavage à un pareil monstre leur fille unique, d'une telle beauté, d'un caractère si aimable, et cela pour un blason menteur ?

GABRIEL. — Cependant ce crime, le plus cruel, le plus barbare et le plus impie de tous, est aujourd'hui même un jeu pour les grands, quand il serait à désirer que ceux qui naissent pour gouverner l'État fussent doués de la santé la plus florissante. Le tempérament influe sur le moral, et il est hors de doute que cette maladie dessèche le cerveau de l'homme. Il en résulte que l'État est administré par des gens qui ne se portent bien ni au physique ni au moral.

PÉTRONE. — Ceux qui président au gouver-

nement de l'État doivent non seulement être sains d'esprit et de corps, mais encore exceller en beauté et en dignité. Car, bien que les princes se recommandent avant tout par la sagesse et l'intégrité, les dehors ne sont point à dédaigner dans celui qui commande aux autres. S'il est cruel, la laideur lui attire encore plus de haine; si, au contraire, il est juste et bon, *la vertu qui émane d'un beau corps n'en plaît que mieux* (1).

GABRIEL. — Fort bien.

PÉTRONE. — Ne déplore-t-on pas le malheur de celles dont les maris, après les noces, attrapent la lèpre ou le mal caduc?

GABRIEL. — Sans doute, et avec raison.

PÉTRONE. — Quelle folie donc de livrer sa fille à un homme plus que lépreux!

GABRIEL. — C'est plus que de la folie. Si un seigneur voulait élever des chiens, je le demande, ferait-il couvrir une femelle de race par un chien galeux et mou?

PÉTRONE. — Il veillerait au contraire soigneusement à lui adjoindre un chien de race, dans la crainte de former des hybrides.

(1) Virgile, *Enéide*, V, 344.

GABRIEL. — Et si un général voulait accroître sa cavalerie, ferait-il saillir une belle jument par un cheval malade et abâtardi?

PÉTRONE. — Il ne recevrait pas même ce cheval malade dans l'écurie commune, de peur que son mal ne se communiquât aux autres.

GABRIEL. — Cependant ils ne prennent pas garde à l'homme qu'ils donneront à leur fille, et d'où naîtront des enfants appelés non seulement à hériter de tous leurs biens, mais encore à gouverner l'État.

PÉTRONE. — Le paysan lui-même n'accouple pas tout taureau avec la génisse, ni tout cheval avec la jument, ni tout porc avec la truie, quoique le taureau soit fait pour la charrue, le cheval pour la voiture et le porc pour la cuisine.

GABRIEL. — Voyez combien les jugements des hommes sont absurdes. Si un roturier baisait par force une jeune fille noble, on verrait là un outrage punissable par la guerre.

PÉTRONE. — Par une guerre à mort.

GABRIEL. — Et ces mêmes personnages, de gaieté de cœur et de propos délibéré, donnent

à un monstre abominable tout ce qu'ils ont de plus cher, commettant à la fois un double sacrilège envers leur famille et envers l'État.

PÉTRONE. — Si un prétendant, bien portant d'ailleurs, boite un peu, on n'en veut point pour gendre, et cette maladie affreuse est comptée pour rien dans les promesses de mariage.

GABRIEL. — Si quelqu'un marie sa fille à un franciscain, quelle abomination ! comme on plaint le triste sort de la jeune fille ! Pourtant, l'habit ôté, elle a un mari dont les membres sont valides, tandis que celle-ci passera sa vie entière avec un cadavre à demi vivant. Si une fille épouse un prêtre, on plaisante sur l'oint, mais celle-ci a pris un mari oint d'une bien autre façon (1).

PÉTRONE. — C'est à peine si les ennemis feraient cela aux jeunes filles prises à la guerre, ou les pirates à celles qu'ils ont enlevées par un crime, et des parents le font à leur fille unique sans que le magistrat leur donne un curateur !

(1) Allusion aux cataplasmes des précieux dont parle Rabelais.

GABRIEL. — Le médecin peut-il secourir un frénétique s'il est atteint lui-même de frénésie?

PÉTRONE. — Il est étrange que les princes, dont le devoir est de veiller au salut de l'État en ce qui concerne le corps, ne cherchent aucun remède à ce mal, quoiqu'il n'y ait rien de plus important et de plus précieux que la santé. Cette horrible peste envahit la majeure partie de l'univers, et ils s'endorment comme si cela ne les regardait pas.

GABRIEL. — Il faut parler respectueusement des princes, Pétrone. Approchez l'oreille, je vais vous dire tout bas deux mots...

PÉTRONE. — O malheur! puissiez-vous ne pas dire vrai!

GABRIEL. — Combien de sortes de maladies pensez-vous que puissent causer des vins corrompus et gâtés de mille façons?

PÉTRONE. — Des maladies innombrables, si l'on en croit les médecins.

GABRIEL. — Les édiles veillent-ils à cela?

PÉTRONE. — Ils ne veillent qu'à percevoir les impôts.

GABRIEL. — Celle qui épouse un malade mérite peut-être son malheur, parce qu'elle

se l'est attiré elle-même ; néanmoins, si j'étais prince, je prononcerais leur séparation de corps. Mais si une fille se mariait à un homme atteint de cette lèpre, qui se serait faussement déclaré sain, et que l'on me nommât souverain pontife, je romprais ce mariage, s'appuyât-il sur cent contrats en forme.

PÉTRONE. — Sous quel prétexte? L'homme ne peut pas rompre un mariage régulièrement contracté.

GABRIEL. — Quoi ! vous trouvez régulier un mariage contracté frauduleusement ? Le contrat est nul si la jeune fille trompée épouse un esclave qu'elle croyait libre. L'homme que celle-ci a épousé est esclave de très rigoureuse dame Psora, esclavage d'autant plus triste que cette maîtresse n'affranchit personne et que pas une lueur de liberté ne console du malheur de la servitude.

PÉTRONE. — Voilà un bon prétexte.

GABRIEL. — En outre, il n'y a de mariage qu'entre vifs. Ici, c'est un mort qu'on épouse.

PÉTRONE. — Voilà encore un prétexte. Mais vous n'empêcherez pas sans doute les

galeuses d'épouser des galeux, suivant ce vieil adage : *Qui se ressemble s'assemble.*

GABRIEL. — Si cela dépendait de moi, dans l'intérêt de l'État, je les laisserais se marier, et ensuite je les brûlerais.

PÉTRONE. — Alors vous vous conduiriez en Phalaris et non en prince.

GABRIEL. — Est-il donc un Phalaris le médecin qui coupe quelques doigts ou qui brûle une partie du corps pour l'empêcher de périr tout entier? Je ne vois pas là de la cruauté, mais de la pitié. Plût à Dieu qu'on eût fait cela à l'origine du mal! La mort d'un petit nombre aurait assuré le salut de tout l'univers. On trouve un exemple de ce fait dans l'histoire de France.

PÉTRONE. — Il serait plus humain de les châtrer et de les séquestrer.

GABRIEL. — Mais que feriez-vous aux femmes?

PÉTRONE. — Je leur donnerais des ceintures de chasteté.

GABRIEL. — On empêcherait ainsi que les mauvais corbeaux ne fissent de mauvais œufs; mais je vous avouerai que ce remède est plus humain, à condition que vous m'avouerez que

l'autre est plus sûr ; car les eunuques éprouvent aussi des désirs. Et d'ailleurs le mal ne se communique pas d'une seule façon ; il se transmet aux autres par un baiser, par une conversation, par un attouchement, en étant à table. De plus, ce mal a cela de particulièrement fatal que quiconque en est atteint n'a pas de plus grand plaisir que de communiquer sa lèpre au plus grand nombre possible. En les séquestrant, ils peuvent s'enfuir, ils peuvent en imposer soit à la faveur de la nuit, soit en s'adressant à des gens qui ne les connaissent pas : avec les morts il n'y a rien à craindre.

PÉTRONE. — J'avoue que votre remède est plus sûr, mais je ne sais pas s'il convient à la charité chrétienne.

GABRIEL. — Voyons, dites-moi, quels sont les plus dangereux des simples voleurs ou de ces gens-là?

PÉTRONE. — J'avoue que l'argent est d'un bien moindre prix que le santé.

GABRIEL. — Et cependant, nous chrétiens, nous pendons les voleurs au gibet ; on n'appelle pas cela de la cruauté, mais de la justice, et, au point de vue de l'État, c'est un acte d'humanité.

PÉTRONE. — Mais dans ce cas on punit celui qui a porté préjudice.

GABRIEL. — Les autres, sans doute, procurent des avantages ! Mais admettons que beaucoup de gens aient contracté cette maladie nullement par leur faute, quoiqu'il y en ait bien peu qui ne la doivent à la débauche ; les jurisconsultes enseignent qu'on a quelquefois le droit de faire mourir des innocents lorsqu'il y va du salut de l'État. C'est ainsi que les Grecs, après la prise de Troie, tuèrent Astyanax, fils d'Hector, dans la crainte qu'il ne recommençât la guerre. On ne considère pas comme un crime, après la mort d'un tyran, d'égorger ses enfants innocents. Nous autres chrétiens, qui sommes toujours en guerre, ne savons-nous pas que la majeure partie des maux qu'elle entraîne retombent sur ceux qui ne sont point coupables ? Il en est de même dans ce qu'on appelle les représailles. L'agresseur est en sûreté, et l'on dépouille le marchand qui, loin d'être en faute, ignore même ce qui s'est fait. Si nous employons de tels remèdes dans des cas d'une importance secondaire, que pensez-vous que l'on doive faire lorsqu'il s'agit de la chose la plus horrible de toutes ?

PÉTRONE. — Je suis vaincu par l'évidence.

GABRIEL. — Réfléchissez encore à ceci : en Italie, au premier symptôme de peste, on ferme les maisons ; ceux qui servent les malades sont séquestrés. Il y en a qui traitent ces mesures de barbares, tandis qu'elles sont pleines d'humanité : car, grâce à cette vigilance, le mal s'apaise en ne faisant que quelques victimes. N'est-ce pas un grand acte d'humanité que de sauver la vie de tant de milliers d'hommes? Il y en a qui trouvent inhospitaliers les Italiens, qui, en temps de peste, ferment, le soir, leurs portes au voyageur, et l'obligent à passer la nuit à la belle étoile ; mais c'est un acte d'humanité d'assurer le bien général au préjudice d'un petit nombre. Certains individus s'estiment très courageux et officieux parce qu'ils osent s'approcher des pestiférés sans avoir rien à faire auprès d'eux ; mais comme, en rentrant au logis, ils apportent la contagion à leur femme, à leurs enfants, à leurs domestiques, quoi de plus fou que ce courage? quoi de plus inofficieux que cette office qui consiste à souhaiter le bonjour à un étranger pour mettre en danger de mort tout ce qu'on a de plus cher? Cependant la peste est bien moins

dangereuse que le mal dont nous parlons; elle se communique plus rarement et n'atteint presque jamais les vieillards; ceux qu'elle frappe, elle les délivre tout d'un coup ou elle les rend à la santé, plus sains même qu'ils n'étaient auparavant. Mais la psora, qu'est-ce autre chose qu'une mort continuelle, ou, pour mieux dire, une sépulture? Ceux qu'elle frappe sont enveloppés de linges et d'emplâtres, comme des cadavres.

PÉTRONE. — Rien n'est plus vrai. On devrait du moins prendre contre un mal aussi funeste les mêmes précautions que contre les lépreux. Si c'est trop exiger, on ne devrait pas se faire raser, ou bien être à soi-même son barbier.

GABRIEL. — Mais si tous les deux fermaient la bouche?

PÉTRONE. — Le mal se communique par le nez.

GABRIEL. — Il y a encore un remède à cela.

PÉTRONE. — Lequel?

GABRIEL. — C'est de faire comme les alchimistes, de prendre un masque qui permette aux yeux de voir par de petits trous vitrés, et qui facilite la respiration de la bouche et du

nez au moyen d'un tuyau qui, passant sous les aisselles, s'étend derrière le dos.

PÉTRONE. — Cela irait au mieux s'il n'y avait rien à craindre du contact des doigts, du linge, du peigne et des ciseaux.

GABRIEL. — Il vaut donc mieux laisser descendre sa barbe jusqu'aux genoux.

PÉTRONE. — C'est mon avis. Ensuite on fera un édit interdisant d'être à la fois barbier et chirurgien.

GABRIEL. — Vous réduisez les barbiers à mourir de faim.

PÉTRONE. — Ils diminueront leurs dépenses et ils raseront à un prix un peu plus élevé.

GABRIEL. — Soit.

PÉTRONE. — Il sera défendu par une loi de boire dans un gobelet commun.

GABRIEL. — Cette loi ne sera pas bien reçue en Angleterre.

PÉTRONE. — Défense de coucher à deux dans le même lit, à l'exception du mari et de la femme.

GABRIEL. — D'accord.

PÉTRONE. — Défense aux hôteliers de faire coucher les voyageurs dans des draps qui auront servi.

GABRIEL. — Que ferez-vous aux Allemands, qui les lavent à peine une fois par an?

PÉTRONE. — Ils stimuleront leurs blanchisseuses. En outre, il faudra abolir, malgré son ancienneté, l'usage de saluer par un baiser.

GABRIEL. — Même dans les temples?

PÉTRONE. — Chacun mettra sa main devant l'image.

GABRIEL. — Et dans la conversation?

PÉTRONE. — On évitera ces paroles d'Homère : *approchant la tête de près* (1), et à son tour celui qui écoute serrera les lèvres.

GABRIEL. — Pour toutes ces lois les Douze Tables suffiraient à peine.

PÉTRONE. — Mais, en attendant, que conseillez-vous à cette infortunée jeune femme?

GABRIEL. — Quel conseil puis-je lui donner, sinon d'accepter son malheur afin d'être moins malheureuse, d'opposer la main aux baisers de son mari et de coucher avec lui armée?

PÉTRONE. — Où courez-vous de ce pas?

GABRIEL. — Droit à mon cabinet.

PÉTRONE. — Quoi faire?

GABRIEL. — Au lieu de l'épithalame qu'on m'a demandé, je vais écrire une épitaphe.

(1) *Odyssée*, I, 137.

LE CHEVALIER SANS CHEVAL

OU

LA FAUSSE NOBLESSE

HARPALUS NESTORIUS

HARPALUS. — Pouvez-vous m'aider de vos conseils? Vous n'aurez point affaire à un oublieux, ni à un ingrat.

NESTORIUS. — Je vous donnerai un moyen très simple d'être ce que voulez être.

HARPALUS. — Mais il ne dépend pas de nous de naître nobles.

NESTORIUS. — Si vous ne l'êtes pas, efforcez-vous par de belles actions de commencer par vous votre noblesse.

HARPALUS. — C'est trop long.

NESTORIUS. — Pour un peu d'argent, César vous en vendra.

HARPALUS. — Le public se moque de la noblesse achetée.

NESTORIUS. — Puisqu'il n'y a rien de plus ridicule que la noblesse achetée, pourquoi ambitionnez-vous tant le titre de chevalier?

HARPALUS. — J'ai des raisons puissantes, que je vous exposerai volontiers quand vous m'aurez indiqué les moyens d'acquérir aux yeux du public une réputation de noblesse..

NESTORIUS. — Le nom sans la chose?

HARPALUS. — Mais quand la chose fait défaut, l'opinion y supplée. Voyons, Nestorius, conseillez-moi; quand vous connaîtrez mes raisons, vous avouerez que la chose en vaut la peine.

NESTORIUS. — Puisque vous le voulez, je vais vous le dire. D'abord, éloignez-vous de votre pays.

HARPALUS. — Oui.

NESTORIUS. — Ingérez-vous dans la compagnie de jeunes gens vraiment nobles.

HARPALUS. — Je comprends.

NESTORIUS. — On croira tout de suite que vous ressemblez à ceux avec lesquels vous vivez.

HARPALUS. — C'est vrai.

NESTORIUS. — Tâchez de n'avoir rien de plébéien.

HARPALUS. — En quoi?

NESTORIUS. — Je parle de votre mise. N'ayez point d'habits de laine, mais de soie, ou, si vous n'avez pas de quoi en acheter, de futaine; enfin, usez de toile au lieu de coton.

HARPALUS. — Bien.

NESTORIUS. — N'ayez rien qui ne soit endommagé; tailladez votre chapeau, votre pourpoint, vos bas, vos souliers, vos ongles, si vous pouvez. Tenez toujours un langage élevé. Si un voyageur arrive d'Espagne, demandez-lui comment s'accordent le Pape et l'Empereur; ce que fait votre cousin le comte de Nassau; ce que deviennent vos autres camarades.

HARPALUS. — Parfaitement.

NESTORIUS. — Portez au doigt un anneau avec une pierre précieuse formant cachet.

HARPALUS. — Si ma bourse le permet.

NESTORIUS. — Mais un anneau de cuivre doré avec une pierre fausse ne coûte pas cher. Ajoutez-y un écusson avec armes.

HARPALUS. — Quelles armes me conseillez-vous de choisir?

NESTORIUS. — Deux vases à traire le lait, si vous voulez, et un pot de bière.

HARPALUS. — Vous plaisantez; parlez donc sérieusement.

NESTORIUS. — N'avez-vous jamais été à la guerre?

HARPALUS. — Je ne l'ai pas même vue.

NESTORIUS. — Mais du moins vous avez sans doute décapité les oies et les chapons des paysans?

HARPALUS. — Plus d'une fois, et vaillamment.

NESTORIUS. — Mettez un coutelas d'argent et trois têtes d'oie en or.

HARPALUS. — Sur quel champ?

NESTORIUS. — Sur quel champ? Sur champ de gueules, pour indiquer le sang versé vaillamment.

HARPALUS. — Pourquoi pas? Le sang de l'oie est aussi rouge que celui de l'homme. Mais continuez, je vous prie.

NESTORIUS. — Ayez bien soin de faire suspendre cet écusson à la porte de toutes les hôtelleries où vous logerez.

HARPALUS. — Qu'ajoutera-t-on au casque?

NESTORIUS. — Votre remarque est juste. Vous lui mettrez une grille.

HARPALUS. — Pourquoi cela?

NESTORIUS. — Pour respirer, et ensuite pour qu'il réponde à votre costume. Que mettrez-vous à la cime?

HARPALUS. — Je me le demande.

NESTORIUS. — Une tête de chien, les oreilles baissées.

HARPALUS. — C'est trop commun.

NESTORIUS. — Mettez-y deux cornes, c'est plus rare.

HARPALUS. — Oui. Mais quels animaux soutiendront l'écusson?

NESTORIUS. — Les cerfs, les chiens, les dragons, les griffons, sont réservés aux princes; mettez deux harpies.

HARPALUS. — Vous conseillez à merveille.

NESTORIUS. — Reste le nom. Il faut bien prendre garde de ne pas vous laisser appeler, suivant l'usage du peuple, Harpalus le Côмois, mais Harpalus de Côme. Ce dernier nom sent le noble; l'autre convient à de vils théologiens.

HARPALUS. — C'est entendu.

NESTORIUS. — Avez-vous quelque chose dont vous puissiez vous dire le maître?

HARPALUS. — Pas même un tect à porcs.

NESTORIUS. — Êtes-vous né dans une ville célèbre?

HARPALUS. — Dans un obscur village; car on ne doit pas mentir à son médecin.

NESTORIUS. — C'est bien. Mais n'y a-t-il pas une montagne voisine de ce village?

HARPALUS. — Oui.

NESTORIUS. — A-t-elle quelque part une roche?

HARPALUS. — Elle en a une très escarpée.

NESTORIUS. — Soyez donc Harpalus, chevalier de la Roche-d'Or.

HARPALUS. — Mais il est d'usage chez les grands d'adopter chacun sa devise, témoin celle de Maximilien : *Garde la mesure ;* celle de Philippe : *Qui voudra ;* celle de Charles : *Au delà ;* et ainsi des autres.

NESTORIUS. — Inscrivez, vous : *Le sort en est jeté.*

HARPALUS. — Certes, cette devise est pleine d'à-propos.

NESTORIUS. — Maintenant, pour mieux convaincre l'opinion du monde, fabriquez des lettres qui vous seront adressées par des grands, dans lesquelles vous serez qualifié à plusieurs reprises de très illustre chevalier,

et où il sera question de grandes choses, de fiefs, de châteaux forts, de milliers de florins, de gouvernements, d'un mariage opulent. Vous aurez soin que ces lettres, comme échappées de votre poche ou laissées par oubli, tombent en d'autres mains.

HARPALUS. — Cela me sera très commode, car j'ai une belle main, et j'ai acquis par une longue habitude le talent d'imiter l'écriture de n'importe qui.

NESTORIUS. — Cousez ces lettres dans vos vêtements, ou laissez-les dans votre sac, afin que les gens auxquels vous ferez raccommoder ces objets les y trouvent. Ils ne garderont pas le silence, et quand vous viendrez à le savoir, vous prendrez un air triste et irrité, comme si cet événement vous affligeait.

HARPALUS. — Je m'exerce depuis longtemps à changer de visage aussi bien que de personne.

NESTORIUS. — Il en résultera que l'on ne se doutera point de l'artifice, et que le bruit, en se répandant, s'accréditera.

HARPALUS. — Je le ferai exactement.

NESTORIUS. — Ensuite il faudra vous adjoindre quelques camarades ou même des

serviteurs, qui vous céderont la préséance et vous appelleront monseigneur devant tout le monde. Si vous craignez la dépense, il ne manque pas de jeunes gens qui se prêteront volontiers à cette comédie. Ajoutez à cela que ce pays fourmille de jeunes gens instruits, qui ont la passion, pour ne pas dire la rage, d'écrire ; il y a beaucoup d'imprimeurs famé-liques, qui ne reculent devant rien pour gagner de l'argent. Subornez-en quelques-uns qui vous décerneront, dans leurs livres, le titre de grand de l'État, et cela répété plusieurs fois en lettres majuscules. Par ce procédé, votre réputation de grand de l'État s'étendra jusqu'en Bohême ; car les livres se répandent plus vite et plus loin que la parole, et ils ont plus de portée que les serviteurs les plus bavards.

HARPALUS. — Ce moyen ne me déplaît pas. Mais il faudra nourrir ces serviteurs.

NESTORIUS. — Oui ; mais vous ne nourrirez pas des serviteurs *sans mains*, c'est-à-dire *sans utilité*. Vous les enverrez de côté et d'autre, et ils trouveront quelque chose : vous savez que les occasions ne manquent pas.

HARPALUS. — Suffit. Je comprends.

NESTORIUS. — Il y a encore d'autres talents.

HARPALUS. — Je voudrais bien les connaître.

NESTORIUS. — Si vous n'êtes pas grand joueur, habile faussaire, paillard effréné, buveur intrépide, dissipateur hardi, ruiné et criblé de dettes, enfin orné du mal français, on vous prendra difficilement pour un chevalier.

HARPALUS. — Je me suis exercé depuis longtemps dans tout cela ; mais où trouverai-je de l'argent ?

NESTORIUS. — Attendez, c'est là que je voulais en venir. Avez-vous un patrimoine ?

HARPALUS. — Très peu de chose.

NESTORIUS. — Quand votre réputation de noblesse sera bien établie, vous trouverez aisément des fous qui vous prêteront ; les uns n'oseront pas, les autres craindront de vous refuser. Maintenant, pour tromper vos créanciers, vous avez mille moyens.

HARPALUS. — Je ne suis pas sans les connaître ; mais, quand mes créanciers verront que je les paye de mots, ils finiront par m'attaquer.

NESTORIUS. — Au contraire, le meilleur

moyen de dominer est d'avoir beaucoup de dettes.

HARPALUS. — Comment cela?

NESTORIUS. — D'abord, votre créancier a pour vous autant d'égards que s'il vous était lié par un grand bienfait, et il craint de donner prise à la perte de son argent. Les esclaves ne sont pas plus dépendants de leur maître que les créanciers ne le sont de leur débiteur ; si on leur paye un à-compte, ils l'acceptent avec plus de plaisir qu'un don.

HARPALUS. — Je l'ai remarqué.

NESTORIUS. — Gardez-vous toutefois d'avoir affaire à des gens pauvres ; car, pour une petite somme, ils feront grand tapage. Les riches sont plus traitables : la honte les retient, l'espoir les séduit, la crainte agit sur eux ; ils savent ce que peuvent les chevaliers. Enfin, quand vos dettes auront atteint un chiffre excessif, sous un prétexte quelconque, émigrez dans un endroit, et de là dans un autre. Il n'y a pas à rougir de cela, car personne n'est plus endetté que les grands princes. Si un manant vous attaque, ayez l'air d'être offensé de sa méchanceté. Cependant donnez de temps en temps quelque chose, sans payer le

tout ni à tous. C'est une précaution à prendre pour qu'on ne se doute pas que votre bourse est complètement vide. Montrez toujours.

HARPALUS. — Quoi montrer quand on n'a rien?

NESTORIUS. — Si un ami vous a confié un dépôt, montrez-le comme étant à vous, mais en cachant l'artifice et en ayant l'air d'agir par hasard. A cet effet, empruntez de temps en temps une somme que vous rendrez tout de suite. D'une bourse pleine de monnaie de cuivre tirez deux écus d'or que vous y aurez mis. Pour le reste, agissez d'après vous-même.

HARPALUS. — Je comprends. Mais je finirai par être écrasé de dettes.

NESTORIUS. — Vous savez tout ce que les chevaliers peuvent se permettre chez nous.

HARPALUS. — Absolument tout, et cela impunément.

NESTORIUS. — Ayez donc pour serviteurs des gens actifs, ou même des parents que sans cela vous seriez obligé de nourrir. S'ils viennent à rencontrer en chemin un marchand, ils le dépouilleront. Ils trouveront, soit dans les hôtelleries, soit dans les maisons, soit sur

les vaisseaux, quelque chose non gardé. Vous comprenez? Ils se souviendront que les doigts n'ont pas été donnés à l'homme pour rien.

HARPALUS. — Pourvu qu'il n'y ait pas de danger.

NESTORIUS. — Ayez soin qu'ils soient bien vêtus, avec votre livrée. Confiez-leur de fausses lettres à des grands. S'ils dérobent quelque chose en secret, on n'osera pas les accuser; les soupçonnât-on, on aura peur du chevalier leur maître; s'ils extorquent du butin par la violence, on dira que c'est la guerre. C'est par un tel apprentissage que l'on prélude à la guerre.

HARPALUS. — O le bon conseil!

NESTORIUS. — Observez toujours cette maxime chevaleresque : *Le chevalier a le droit de débarrasser de son argent le voyageur plébéien.* Quoi de plus indigne, en effet, qu'un vil marchand regorge d'écus pendant qu'un chevalier n'a rien à dépenser en débauche ni au jeu? Ayez soin de toujours vous mêler ou plutôt vous ingérer parmi les grands ; pour ne pas rougir, faites-vous un front d'airain, surtout devant les étrangers, et à cet effet il est bon de vivre dans un endroit très fréquenté,

par exemple aux villes d'eaux, où les voyageurs abondent.

HARPALUS. — J'y avais songé.

NESTORIUS. — Là, souvent la fortune offre une trouvaille.

HARPALUS. — Comment, je vous prie?

NESTORIUS. — Par exemple, tel ou tel a laissé sa bourse ou a oublié de prendre la clef de son armoire. Vous comprenez le reste.

HARPALUS. — Mais...

NESTORIUS. — Que craignez-vous? Qui osera soupçonner un homme si bien mis, qui tient un langage si magnifique, un chevalier de la Roche-d'Or? Et si par hasard il y avait quelqu'un d'assez malhonnête pour concevoir des soupçons, aura-t-il la hardiesse de vous actionner. Les soupçons se porteront sur un voyageur qui sera parti la veille. L'hôtelier fera grand bruit devant ses domestiques. Pour vous, votre rôle sera de rester tranquille. Si cela arrive à un homme sage et sensé, il n'en parlera pas, dans la crainte d'ajouter à cette perte la honte de n'avoir pas su garder son bien.

HARPALUS. — Ce que vous dites là ne manque pas de vérité, car vous connaissez sans doute le comte du Vautour-Blanc?

NESTORIUS. — Si je le connais!

HARPALUS. — A ce que j'ai entendu dire, un Espagnol, d'un extérieur et d'une mise fort honnêtes, logea chez lui. Il lui enleva 600 florins, et jamais le comte n'a osé s'en plaindre, tant ce personnage était imposant.

NESTORIUS. — Cela vous sert d'exemple. Vous détacherez de temps en temps un de vos domestiques, sous prétexte de l'envoyer à la guerre. Celui-ci, après avoir pillé les temples et les monastères, reviendra chargé d'un butin conquis à la guerre.

HARPALUS. — Ce moyen-là est très sûr.

NESTORIUS. — Il y a encore une autre manière de s'enrichir.

HARPALUS. — Indiquez-la-moi, je vous prie.

NESTORIUS. — Prétextez des motifs de vengeance contre des gens qui ont beaucoup d'argent, notamment contre les moines ou les prêtres, qui sont fort mal vus aujourd'hui. L'un se sera moqué de votre écusson et aura craché dessus, l'autre aura parlé de vous d'une façon peu respectueuse, celui-ci aura écrit quelque chose qu'il vous sera aisé de convertir en calomnie. Déclarez-leur, par vos hérauts d'armes,

une guerre à mort. Proférez d'horribles menaces : sac, ruine, *anéantissement* complet ; ils viendront, pleins d'effroi, pour traiter. Alors, faites sonner bien haut votre honneur, c'est-à-dire réclamez beaucoup, pour avoir raisonnablement. Si vous demandez trois mille écus d'or, on n'osera pas vous en offrir moins de deux cents.

HARPALUS. — Je menacerai les autres des lois.

NESTORIUS. — Cela se rapproche beaucoup de l'art du sycophante; cependant cela ne laisse pas d'aider un peu. Mais voyons, Harpalus, j'allais oublier une chose que j'aurais dû vous dire en premier lieu : il vous faudra prendre dans la nasse du mariage une jeune fille bien dotée. Vous avez en vous un philtre ; vous êtes jeune, vous êtes beau garçon, vous débitez de jolis riens, vous riez agréablement. Faites courir le bruit que vous êtes appelé à la cour de César avec de brillantes promesses. Les jeunes filles aiment à épouser des grands seigneurs.

HARPALUS. — J'en connais à qui cela a bien réussi. Mais si la fourberie finit par percer, et si mes créanciers m'assaillent de tous les

côtés? On rira de moi comme d'un chevalier de théâtre ; car, pour ces gens-là, c'est plus honteux que de piller un temple par un sacrilège.

NESTORIUS. — C'est alors qu'il faut savoir payer d'effronterie. Et cela d'autant mieux qu'en aucun temps il n'a été plus facile qu'aujourd'hui de remplacer la sagesse par l'audace. Vous imaginerez un prétexte pour vous excuser. Il ne manquera pas de gens naïfs qui accueilleront votre fable ; d'autres, par bonté, dissimuleront la fourberie dont ils se seront aperçus. Enfin, à défaut d'autre ressource, vous vous réfugierez quelque part, à la guerre, dans les troubles. De même que *la mer lave tous les maux des humains,* la guerre cache la sentine de tous les vices. Aujourd'hui on n'est pas bon général sans avoir passé par cet apprentissage. Ce sera votre dernier asile si tout vient à vous manquer. Mais il vous faudra faire flèche de tout bois avant d'en arriver là. Prenez garde que la sécurité ne vous perde; fuyez les petites villes, où l'on ne peut pas même péter sans que tout le monde ne le sache ; il y a plus de licence dans les grandes et populeuses cités, à moins qu'elles ne ressemblent

à Marseille (1). Épiez secrètement ce que l'on dit de vous. Dès que vous entendrez circuler des paroles de ce genre : « Que fait-il? Pourquoi reste-t-il ici depuis tant d'années? Pourquoi ne retourne-t-il pas dans son pays? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas de ses châteaux? D'où lui viennent ses armoiries? Où prend-il de l'argent pour tant de dépenses? » Quand de tels propos, dis-je, commenceront à se répandre, il vous faudra songer à déguerpir promptement; mais fuyez en lion et non en lièvre. Prétextez que vous êtes appelé à la cour de César pour des affaires importantes, et que vous reviendrez bientôt avec une armée. Tous les gens intéressés à ne pas perdre n'oseront souffler mot contre vous pendant votre absence. Mais je vous recommande bien de prendre garde aux poètes, engeance irritable et malfaisante. Ils confient au papier tout ce qui leur déplaît, et leurs confidences se répandent en un clin d'œil dans l'univers.

HARPALUS. — Que je meure si vos conseils ne me plaisent pas infiniment! Je vous prouverai que vous avez eu affaire à un esprit

(1) Les Marseillais avaient autrefois une police très sévère.

docile et à un cœur nullement ingrat. Le premier cheval digne de vous que je rencontrerai au pâturage, je vous en ferai cadeau.

NESTORIUS. — Il reste maintenant à tenir, à votre tour, votre promesse. Qu'est-ce qui vous pousse à désirer si vivement une fausse réputation de noblesse?

HARPALUS. — Pas d'autre motif que celui de pouvoir tout me permettre impunément. Croyez-vous que ce ne soit rien?

NESTORIUS. — Supposé que cela tournât mal, la mort est une dette que nous devons payer à la nature, lors même que nous aurions vécu à la Chartreuse, et il est plus doux de mourir sur la roue que de mourir de la goutte, de la pierre ou de la paralysie. Or il est militaire de croire qu'après la mort il ne reste de l'homme qu'un cadavre.

HARPALUS. — C'est mon avis.

LE PETIT SÉNAT

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

CORNÉLIE, MARGUERITE, PERRETTE, JULIE, CATHERINE

CORNÉLIE. — L'empressement avec lequel vous vous êtes réunies en ce jour, le zèle qui vous anime, sont un excellent présage pour notre ordre et pour toute la république des femmes. J'en conçois la douce espérance que le ciel daignera vous inspirer à chacune des idées avantageuses à notre honneur et à notre intérêt communs. Vous n'ignorez pas sans doute quel préjudice immense nous avons éprouvé depuis que les hommes discutent journellement leurs affaires dans des assem-

blées, tandis que nous, la quenouille et le fil en mains, nous abandonnons notre cause. Les choses en sont venues au point que nous n'avons entre nous aucune règle de gouvernement, que les hommes nous considèrent pour ainsi dire comme leurs jouets, et que c'est tout au plus s'ils nous jugent dignes d'être comprises sous le nom d'humains. Si nous persévérons dans cette voie, devinez vous-mêmes ce qui arrivera, car pour moi je veux m'abstenir de toute parole de mauvais augure. Faisons bon marché de notre honneur, mais du moins veillons à notre sûreté. Or, le plus sage des rois a dit : *Où il y a beaucoup de conseils, là est le salut* (1). Les évêques ont leurs synodes, les troupeaux de moines ont leurs chapitres, les soldats ont leurs garnisons, les voleurs ont leurs repaires, enfin il n'est pas jusqu'au peuple des fourmis qui n'ait son association. Seules de tous les êtres vivants, nous autres femmes nous ne nous unissons jamais (2).

(1) Salomon, *Proverbes*, XI, 14.

(2) Le verbe *coire*, qu'Érasme emploie à dessein, signifie en même temps s'unir et s'accoupler. Marguerite, dans sa réponse, joue sur le second sens.

MARGUERITE. — Plus souvent qu'il ne faut.

CORNÉLIE. — Il n'est pas encore temps d'interrompre. Laissez-moi débiter ma harangue ; vous pourrez parler ensuite chacune à votre tour. Notre projet n'est pas nouveau ; c'est un exemple que nous empruntons au passé. En effet, il y a treize cents ans, si je ne me trompe, Héliogabale, un empereur digne de tous éloges...

PERRETTE. — Oh ! digne de tous éloges, un homme qui de notoriété publique fut traîné au croc et jeté dans un égout!

CORNÉLIE. — Voilà deux fois qu'on m'interrompt. Si nous mesurons là-dessus la louange ou le blâme, nous déclarerons le Christ infâme parce qu'il a été crucifié, et Domitien pieux parce qu'il est mort dans son palais. Eh bien ! ce que l'on reproche à Héliogabale de plus affreux, c'est d'avoir jeté par terre le feu sacré que gardaient les Vestales, c'est d'avoir placé dans son oratoire les portraits de Moïse et du Christ, que par dérision on nommait *Chrest*. Or cet Héliogabale décida que, comme l'empereur possédait un sénat composé des siens, dans lequel il s'occupait des choses de l'État, son auguste mère aurait,

elle aussi, son sénat, où seraient traitées les affaires qui concernent les femmes. Soit par esprit de raillerie, soit pour établir une distinction, les hommes l'appelèrent le *petit sénat*. Cet exemple, interrompu depuis tant de siècles, il y a longtemps que nous aurions dû le faire revivre. Ne vous effrayez pas de ce que l'apôtre Paul interdit à la femme de parler dans l'assemblée qu'il désigne sous le nom d'Église : il entend une réunion d'hommes; ici c'est une réunion de femmes. D'ailleurs, si les femmes devaient toujours se taire, pour quel usage la nature nous a-t-elle donné des langues non moins déliées que celles des hommes, et une voix non moins sonore, quoique la leur ait des sons rauques qui les rapprochent plus de l'âne que de nous? Il nous faut donc apporter toutes dans cette affaire une sérieuse attention, afin que les hommes ne nous qualifient plus de *petit sénat*, et qu'ils n'aillent pas inventer un terme plus injurieux encore, suivant l'habitude qu'ils ont de nous railler. Et pourtant, si nous voulions apprécier au juste la façon dont ils se comportent dans leurs assemblées, nous les trouverions bien au-dessous de la femme. Nous

voyons les monarques constamment en guerre, depuis nombre d'années ; les théologiens, les prêtres, les évêques, le peuple, dans un désaccord complet; autant d'hommes, autant d'opinions: ils sont eux-mêmes cent fois plus inconstants que les femmes. De ville à ville, de voisin à voisin, aucune entente. Ah! si l'on nous confiait les rênes du gouvernement, je suis convaincue qu'avant peu les choses humaines iraient beaucoup mieux. Peut-être est-il inconvenant pour une femme d'accuser de folie d'aussi grands personnages ; du moins nous pouvons, il me semble, rappeler ces paroles de Salomon dans son treizième chapitre des Proverbes : « Les esprits orgueilleux sont toujours en querelle, tandis que ceux qui agissent avec prudence sont guidés par la sagesse. » Mais je ne veux pas vous retenir par un plus long préambule, et pour que tout se passe avec ordre, avec décence et sans bruit, il nous faut examiner d'abord quelles sont celles qui seront admises à l'assemblée, et celles qui en seront exclues. Une foule trop nombreuse est une cohue plutôt qu'une assemblée, et un cercle restreint a quelque chose de tyrannique. Pour moi, je suis d'avis

de ne recevoir aucune vierge, parce qu'il se présentera plusieurs questions qu'elles ne doivent pas entendre.

JULIE. — A quel signe reconnaîtrez-vous les vierges? Acceptera-t-on comme telles toutes celles qui portent une couronne?

CORNÉLIE. — Non. Je propose de n'admettre que les femmes mariées.

JULIE. — Mais parmi les femmes mariées, celles qui ont des maris eunuques sont vierges.

CORNÉLIE. — Faisons au mariage l'honneur de considérer comme femmes toutes celles qui sont mariées.

JULIE. — Au surplus, si nous n'excluons que les vierges, il restera encore une foule immense et le nombre ne sera pas sensiblement diminué.

CORNÉLIE. — On exclura également celles qui auront été mariées plus de trois fois.

JULIE. — Pourquoi cela?

CORNÉLIE. — Parce que, comme aux vétérans, le congé leur est dû. J'en dis autant de celles qui auront dépassé soixante-dix ans. Il sera convenu que nulle ne parlera de son mari d'une façon trop vive; on pourra

s'exprimer en termes généraux, mais avec mesure et sans exagération.

CATHERINE. — Pourquoi nous gêner ici en parlant de nos maris, puisqu'ils sont eux-mêmes sans cesse à s'entretenir de nous? Chaque fois que mon Titus est un peu gai à table, il raconte ce qu'il a fait avec moi pendant la nuit, ce que j'ai dit, et toujours en enchérissant.

CORNÉLIE. — Si nous voulons reconnaître la vérité, notre dignité dépend de nos maris; les décrier, c'est nous déshonorer nous-mêmes. Bien que nous ayons contre eux de justes sujets de plainte, à tout prendre, notre condition est préférable à la leur. Pour chercher fortune, ils courent, au péril de leur vie, à travers les mers et les continents; la guerre vient-elle à se déclarer, debout aux sons de la trompette, les voilà bardés de fer sur un champ de bataille, tandis que nous sommes assises tranquillement au logis. S'ils commettent une infraction aux lois, on les punit sévèrement, et l'on pardonne à notre sexe. Enfin il dépend de nous en grande partie d'avoir des maris commodes. Reste à fixer l'ordre de la séance, pour ne pas faire comme

les ambassadeurs des rois, des princes et des papes, qui ne manquent jamais de discuter trois mois entiers dans des conférences avant de pouvoir siéger. Par conséquent, je propose d'accorder la préséance à la noblesse. Celles qui ont quatre quartiers occuperont le premier rang; après viendront celles qui en ont trois; ensuite celles qui en ont deux; puis celles qui en ont un; enfin celles qui en ont un demi. Dans chaque rang, la place sera désignée par l'ancienneté. Les bâtardes occuperont la dernière place dans chacun de leurs rangs. Le second ordre sera pour la bourgeoisie. Les premières places y seront destinées à celles qui auront eu le plus d'enfants. A titres égaux, l'âge fera loi. En troisième lieu viendront celles qui n'auront pas encore enfanté.

CATHERINE. — Que faites-vous des veuves?

CORNÉLIE. — Votre observation est juste. Nous les mettrons à côté des mères, pourvu qu'elles aient ou qu'elles aient eu des enfants. Celles qui seront stériles auront la dernière place.

JULIE. — Quel endroit assignerez-vous aux femmes de prêtres et de moines?

CORNÉLIE. — Nous examinerons cela à la prochaine séance.

JULIE. — Que ferez-vous de celles qui trafiquent de leur corps?

CORNÉLIE. — Nous ne souffrirons pas que notre sénat soit souillé de leur présence.

JULIE. — Et les concubines?

CORNÉLIE. — Il en est de plus d'une sorte : nous verrons cela à loisir. Parlons de la forme à donner à nos sénatus-consultes. Nous avons les points, les cailloux, le suffrage oral, le vote à main levée, le vote par division.

CATHERINE. — Les cailloux, ainsi que les points, prêtent à la fraude. En adoptant le vote par division, avec nos longues robes, nous ferons trop de poussière. Le mieux est donc que chacune de nous expose verbalement son avis.

CORNÉLIE. — Mais il est difficile de compter les voix. Ensuite il faut prendre garde d'introduire le vacarme dans notre assemblée.

CATHERINE. — Rien ne se fera sans secrétaires, pour éviter toute omission.

CORNÉLIE. — Nous avons obvié à l'inconvénient du nombre. Maintenant, par quels moyens empêcherez-vous le tapage?

CATHERINE. — Nulle ne parlera qu'autorisée et à son tour. Les délinquantes seront chassées du sénat. En outre, celle qui répétera au dehors un seul mot de ce qui se passe ici sera condamnée à trois jours de silence.

CORNÉLIE. — Jusque-là nous n'avons agité que des questions de forme. Occupons-nous maintenant de ce qui doit faire l'objet de nos délibérations. Avant tout, il faut aviser au maintien de notre dignité. Elle a pour base principale la toilette, dont les règlements ont été si négligés qu'aujourd'hui l'on ne sait plus comment distinguer la noble de la bourgeoise, la femme mariée de la demoiselle ou de la veuve, la femme honnête de la courtisane. Il y a si peu de retenue que la première venue usurpe tout ce qu'il lui plaît. Nous voyons des femmes au-dessous du commun et de la plus basse extraction vêtues de satin moiré, à palmes, à rayures; de velours lamé d'or et d'argent; de martre zibeline et de maroquin, pendant que chez elles leurs maris raccommodent des souliers. Elles ont les doigts chargés d'émeraudes et de diamants, car aujourd'hui l'on fait fi des perles. Je passe sous silence l'ambre, le corail et les pantoufles

dorées. Ne suffirait-il pas qu'en l'honneur du sexe les femmes du commun portassent des ceintures de soie, et que leurs robes fussent garnies d'un parement de soie? Il résulte de cela deux maux : les familles se ruinent; et l'ordre, qui est le gardien de notre dignité, est bouleversé. Si les bourgeoises ont des carrosses et des chaises d'ivoire garnies de velours, que feront les nobles et les titrées? Si la femme d'un simple chevalier traîne une queue de quinze aunes, que fera celle d'un duc ou d'un comte? Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la témérité incroyable avec laquelle nous changeons de modes coup sur coup. On portait jadis derrière la tête deux longues pointes garnies de rubans. Cette parure distinguait les grandes dames de la bourgeoisie. Pour éviter toute confusion, elles adoptèrent des chapeaux en peau blanche tachetée de noir. Aussitôt le peuple s'en saisit. Changeant de nouveau la mode, elles choisirent des coiffes de crêpe noir. Les femmes du commun osèrent non seulement les imiter, mais y ajouter des franges d'or et jusqu'à des pierreries. Anciennement les nobles, le front et les tempes découverts, groupaient leurs cheveux sur la

tête. Cela ne dura pas ; bientôt tout le monde en fit autant. Alors elles ramenèrent leurs cheveux sur le front; les bourgeoises s'empressèrent de les imiter. Autrefois il n'y avait que les nobles qui eussent des avant-coureurs et des écuyers, notamment un page chargé de leur tendre la main pour les aider à se lever et de leur offrir le bras droit pour les soutenir en marchant. C'était un honneur réservé aux fils de bonne famille. Aujourd'hui, les bourgeoises, voulant toutes se passer ce luxe, acceptent le premier venu, soit pour cet office, soit pour porter la queue de leur robe. Anciennement encore les nobles seules saluaient par un baiser; loin de se laisser embrasser indistinctement, elles ne donnaient pas même la main à tout le monde. Aujourd'hui, des gens qui puent le cuir vont brutalement embrasser des femmes de la plus haute noblesse. Dans les mariages, on ne tient plus compte de la dignité. Les nobles épousent des bourgeoises, les bourgeoises des nobles, et il en résulte des rejetons hybrides. Il n'est pas de femme de basse condition qui se fasse un scrupule d'employer les cosmétiques des dames de qualité. Ne suffirait-il pas aux bour-

geoises d'user de levûre de bière, de jus d'écorce fraîche ou autre préparation peu coûteuse, et de laisser aux grandes dames le vermillon, la céruse, l'antimoine et les autres couleurs de prix? Dans les repas, dans les promenades, quel désordre! Il arrive souvent que la femme d'un marchand refuse de céder le pas à une dame noble de père et de mère. Il est temps enfin de mettre bon ordre à cet état de choses. Nous le ferons ensemble d'autant mieux que ce sont des questions qui intéressent purement les femmes.

Nous aurons d'autres points à débattre avec les hommes, qui nous excluent de toute charge, qui nous prennent uniquement pour leurs blanchisseuses, pour leurs cuisinières, et qui dirigent toutes les affaires à leur gré. Nous leur céderons les fonctions publiques et les travaux de la guerre. Peut-on souffrir que sur l'écusson les armoiries de la femme soient toujours du côté gauche, lors même qu'elle surpasserait de trois quartiers la noblesse de son mari? De plus, il est juste que, pour l'établissement de ses enfants, la mère ait droit de suffrage. Peut-être même parviendrons-nous à remplir à notre tour les emplois publics;

j'entends ceux de l'intérieur, qui ne nécessitent pas le port des armes.

Tel est l'aperçu des principaux sujets que je crois bon de soumettre à vos délibérations. J'appelle sur eux toute votre attention avant de leur appliquer nos sénatus-consultes. Si par hasard l'une de vous avait d'autres idées, elle les exposera demain. Car nous nous réunirons tous les jours jusqu'à ce que le congrès soit terminé. Nous prendrons quatre secrétaires qui tiendront note de tout ce qui sera dit. Nous choisirons aussi deux conseillères chargées d'accorder et de retirer la parole. Cette première séance n'est qu'un essai.

LE REPAS ANECDOTIQUE

POLYMYTHE, GÉLASIN, EUTRAPÈLE, ASTÉE, PHILYTHLE, PHILOGÈLE, EUGLOTTE, LÉROCHARE, ADOLESCHE.

POLYMYTHE. — De même qu'un État bien ordonné ne doit pas être sans lois ni sans chef, il faut qu'un repas ait son roi et son règlement.

GÉLASIN. — Cette proposition me plaît fort, pour répondre seul au nom du peuple entier.

POLYMYTHE. — Hé ! garçon, apporte ici les dés. Leurs suffrages décerneront le trône à celui que favorisera Jupiter.

EUGLOTTE. — Bravo ! Jupiter a favorisé Eutrapèle. Le sort n'a point été aveugle ; on ne pouvait faire un meilleur choix, lors

même que l'on aurait recueilli les suffrages par tête dans toutes les tribus. Il existe un proverbe, qui n'est pas aussi vain que peu latin : *Novus rex, novus lex :* faites donc des lois, ô Roi.

EUTRAPÈLE. — Puisse ce repas réussir et prospérer ! Premièrement j'ordonne qu'on ne raconte ici que des anecdotes amusantes; celui qui ne pourra pas fournir d'anecdote sera mis à l'amende d'une drachme ; cette somme sera dépensée en vin. Seront réputées légitimes les anecdotes improvisées, pourvu qu'on observe *le vraisemblable et le beau.* Si chacun fournit son anecdote, les deux qui auront raconté, l'un la plus charmante et l'autre la plus insipide, payeront le prix du vin. Le maître de maison sera exempt des frais du vin ; il subviendra seul à la dépense des aliments. Dans le cas où cet arrangement soulèverait quelque difficulté, Gélasin sera l'arbitre et le juge. Si vous approuvez ces résolutions, elles seront ratifiées. Celui qui ne voudra pas obéir à la loi s'en ira ; néanmoins il sera libre de revenir le lendemain se mettre à table.

GÉLASIN. — Nous voulons ratifier par nos

suffrages la loi portée par le roi. Mais qui commencera le tour des anecdotes?

EUTRAPÈLE. — Qui, sinon le maître de maison?

ASTÉE. — Sire, puis-je dire trois mots?

EUTRAPÈLE. — Est-ce que vous croyez que ce repas est néfaste (1)?

ASTÉE. — Les jurisconsultes prétendent qu'une loi ne peut exister qu'à la condition d'être juste.

EUTRAPÈLE. — C'est mon avis.

ASTÉE. — Cependant votre loi compare la meilleure anecdote à la plus mauvaise.

EUTRAPÈLE. — Quand il s'agit du plaisir, celui qui s'exprime le plus mal n'a pas moins de mérite que celui qui parle le mieux, par la raison qu'il réjouit tout autant. Ainsi, parmi les chanteurs, ceux-là seulement font plaisir qui chantent ou admirablement bien, ou horriblement mal. Ne rit-on pas plus en entendant le coucou qu'en entendant le rossignol? Ici la médiocrité ne recueille point de louanges.

(1) Allusion détournée à un usage des Romains qui prescrivait, pendant les jours néfastes, la fermeture des tribunaux, et défendait au préteur de prononcer les trois mots : *do, dico, addico.*

ASTÉE. — Alors, pourquoi punir ceux qui en obtiennent?

EUTRAPÈLE. — Dans la crainte qu'un trop grand bonheur ne leur attirât quelque Némésis, s'ils obtenaient tout à la fois et la louange et l'immunité.

ASTÉE. — Par Bacchus! Minos lui-même n'a jamais fait de loi plus équitable.

PHILYTHLE. — N'en ferez-vous pas une pour mesurer le vin?

EUTRAPÈLE. — Tout pesé, je suivrai l'exemple d'Agésilas, roi des Lacédémoniens.

PHILYTHLE. — Qu'a-t-il fait?

EUTRAPÈLE. — Un jour qu'il avait été nommé de par les dés roi d'un festin, le majordome lui demanda la quantité de vin qu'il devait faire servir à chaque convive. « Si vous avez beaucoup de vin, dit-il, donnez-en autant qu'on vous en demandera; si vous en avez peu, distribuez-le à tous également. »

PHILYTHLE. — Que voulait dire par là ce Lacédémonien?

EUTRAPÈLE. — Il voulait dire qu'un repas ne doit être troublé ni par l'ivresse ni par les plaintes.

PHILYTHLE. — Comment cela?

EUTRAPÈLE. — Parce qu'il y en a qui aiment à boire beaucoup et d'autres peu ; il y en a même qui s'abstiennent de vin, témoin ce que l'on raconte de Romulus. De cette manière, si l'on ne donne du vin qu'à ceux qui en demandent, nul n'est forcé de boire, et en même temps ceux qui aiment à boire copieusement n'ont rien à désirer. Il s'ensuit que personne n'est triste pendant le repas. D'un autre côté, si l'on distribue à chacun par portions égales une petite quantité de vin, ceux qui boivent peu en ont suffisamment, et devant l'égalité de partage, personne ne peut murmurer quand celui qui en aurait bu le plus se résigne à la tempérance. J'imiterai cet exemple, si cela vous plaît, car nous voulons que ce repas se passe en conversations et non en libations.

PHILYTHLE. — Que buvait donc Romulus ?

EUTRAPÈLE. — Ce que boivent les chiens.

PHILYTHLE. — N'était-ce pas indigne d'un roi ?

EUTRAPÈLE. — Pas plus qu'il n'est indigne des rois de respirer le même air que les chiens, à moins qu'il n'y ait de la différence entre ces mots : « Le roi ne boit pas de l'eau dont boivent les chiens, mais le chien respire l'air

qu'a respiré le roi, et à son tour le roi respire celui qu'a respiré le chien. » Cet Alexandre le Grand aurait recueilli plus de gloire s'il eût bu avec les chiens, car pour un roi, qui veille aux intérêts de tant de milliers d'hommes, rien n'est pire que l'ivrognerie. Quant à Romulus, ce qui démontre qu'il fut abstème, c'est un mot spirituel de lui. Quelqu'un voyant qu'il s'abstenait de vin, lui dit que le vin tomberait à rien si tout le monde en buvait autant que lui. — « Au contraire, répondit-il, je crois que le vin deviendrait fort cher si tout le monde en buvait comme moi, car j'en bois tout mon soûl. »

GÉLASIN. — Plût à Dieu que nous eussions ici notre ami Jean Botzémius, chanoine de Constance, qui nous rappellerait Romulus ! Car il n'est pas moins abstème que celui-ci passe pour l'avoir été, ce qui ne l'empêche pas d'être un convive aimable et gai.

POLYMYTHE. — Maintenant, si vous pouvez tout à la fois, je ne dirai pas humer et souffler, ce que Plaute dit être difficile, mais manger et écouter, ce qui est très facile, je commencerai sous de bons auspices mon rôle de narrateur. Si l'historiette vous paraît peu intéres-

sante, sachez qu'elle est batave. Quelques-uns de vous, je suppose, ont entendu parler de Maccus.

GÉLASIN. — Il n'y a pas bien longtemps qu'il est mort.

POLYMYTHE. — Etant arrivé dans la ville de Leyde, et voulant signaler son apparition par quelque plaisanterie, selon son habitude, il entre dans la boutique d'un cordonnier et le salue. Celui-ci, désireux de se défaire de ses marchandises, lui demande s'il voulait quelque chose. Maccus jetant les yeux sur des guêtres qui étaient là pendues, le cordonnier lui demande s'il voulait des guêtres. Maccus faisant signe que oui, il en cherche qui puissent s'adapter à ses jambes, puis les ayant trouvées il les lui présente avec empressement et, suivant l'usage, les lui essaye. Quand Maccus eut été bien guêtré : « Une paire de souliers à double semelle, dit-il, irait on ne peut mieux avec ces guêtres. » Interrogé s'il voulait encore des souliers, il répondit que oui. On en trouva et on les lui essaya. Maccus vantait les guêtres, vantait les souliers. Le cordonnier, intérieurement heureux, faisait chorus, espérant un bon prix du moment que

la marchandise plaisait tant à l'acheteur. Il s'était déjà formé entre eux une certaine familiarité. Alors Maccus : « Dites-moi franchement, fit-il, n'est-il jamais arrivé que quelqu'un que vous auriez équipé, pour la course, de guêtres et de souliers, comme vous venez de m'équiper moi-même, s'en soit allé sans vous payer? — Jamais, répondit-il. — Cependant, ajouta Maccus, si cela arrivait, que feriez-vous ? — Je rattraperais le fuyard, dit le cordonnier. — Dites-vous cela sérieusement ou pour plaisanter? répliqua Maccus. — Je parle très sérieusement, dit l'autre, et je le ferais tout de bon. — Nous allons voir, dit Maccus. Tenez, je vais courir devant pour les souliers; suivez-moi à la course. » En disant cela, il s'enfuit à toutes jambes. Le cordonnier se met aussitôt à sa poursuite en criant de toutes ses forces : « Arrêtez le voleur! arrêtez le voleur! » A ces mots, comme les habitants se précipitaient en foule hors de leurs maisons, Maccus, par un stratagème, empêcha qu'on ne fît main basse sur lui. Le visage calme et souriant : « N'arrêtez pas notre course, leur dit-il, nous luttons pour un pot de bière. » Alors ils se firent tous spectateurs de la lutte. Ils cru-

rent que le cordonnier poussait ce cri à dessein, pour avoir l'occasion de prendre les devants. A la fin, le cordonnier, vaincu à la course, rentra chez lui tout en sueur et tout essoufflé. Maccus remporta le prix.

GÉLASIN. — Ce Maccus a échappé au cordonnier, mais il n'a point échappé au voleur.

POLYMYTHE. — Pourquoi cela ?

GÉLASIN. — Parce qu'il portait un voleur avec lui.

POLYMYTHE. — Il n'avait peut-être pas sous la main l'argent qu'il a remboursé depuis.

GÉLASIN. — Mais il y avait lieu à une accusation de vol.

POLYMYTHE. — On la lui a intentée ensuite, mais Maccus était déjà connu de quelques magistrats.

GÉLASIN. — Quelle raison a donnée Maccus ?

POLYMYTHE. — Quelle raison a-t-il donnée, dites-vous ? dans une cause aussi facile à gagner? Le demandeur courut plus de dangers que le défendeur.

GÉLASIN. — Comment cela ?

POLYMYTHE. — Parce que celui-ci assigna l'autre en calomnie, aux termes de la loi Rhémia, qui dispose que quiconque intentera une

accusation sans pouvoir la prouver, subira la peine qui aurait été infligée à l'accusé s'il avait été convaincu. Il soutint qu'il n'avait point touché à la chose d'autrui malgré le propriétaire, mais sur son offre expresse, et qu'il n'avait pas été question de prix ; qu'il avait défié le cordonnier à la course, que celui-ci avait accepté la gageure, et qu'il n'avait rien à réclamer puisqu'il avait été vaincu à la course.

GÉLASIN. — Ce procès ne diffère pas beaucoup de celui de l'ombre de l'âne. Qu'advint-il ensuite ?

POLYMYTHE. — Quand on eut bien ri, un des juges invita Maccus à sa table et paya le cordonnier. Pareille chose est arrivée à Deventer, quand j'étais enfant. C'était à l'époque où les pêcheurs sont rois et où les bouchers se morfondent (1). Quelqu'un se tenait devant la fenêtre d'une fruitière, ou, si vous aimez mieux, en grec, *d'une marchande de fruits*, femme excessivement obèse, et avait les yeux fixés sur les denrées qui étaient en vente. Celle-ci lui demanda, comme de coutume, s'il voulait

(1) Pendant le Carême.

quelque chose, et, voyant qu'il regardait des figues : « Voulez-vous des figues? lui dit-elle, elles sont bien belles. » L'autre ayant fait signe que oui, elle lui demande combien de livres il en voulait. « En voulez-vous cinq livres? » dit-elle. Sur sa réponse affirmative, elle lui met cette quantité de figues dans les bras. Pendant qu'elle replace sa balance, l'autre se retire, non en courant, mais tranquillement. Quand elle revient pour recevoir l'argent, elle voit l'acheteur qui s'éloigne, et elle se met à sa poursuite en criant plus qu'en courant. L'autre, faisant semblant de ne pas entendre, continue son chemin. A la fin, plusieurs personnes étant accourues aux cris de la femme, il s'arrêta. La cause fut plaidée devant le tribunal du peuple qui partit d'un éclat de rire. L'acheteur déclara qu'il n'avait rien acheté, mais qu'il avait accepté ce qu'on lui offrait sans qu'il le demandât; que si on voulait aller devant les juges, il comparaîtrait.

Gélasin. — Je vais vous conter un trait qui ressemble beaucoup à celui-là, et qui ne lui est point inférieur, si ce n'est que le héros n'est pas aussi célèbre que Maccus. Pythagore divisait une foire en trois classes d'hommes :

les uns y viennent pour vendre, les autres pour acheter ; ces deux classes, disait-il, sont inquiètes et par conséquent malheureuses ; d'autres ne vont à la foire que pour voir ce qui s'y dit ou ce qui s'y fait : ceux-là seuls sont heureux parce que, exempts de soucis, ils jouissent d'un plaisir gratuit. Il ajoutait d'après cela que le philosophe vit dans ce monde comme ces derniers agissent à la foire. Mais dans nos marchés on voit rôder une quatrième espèce de gens qui n'achètent, ni ne vendent, ni ne regardent en oisifs, mais qui observent attentivement s'ils peuvent voler. Il y en a dans ce genre de tellement adroits, qu'on les dirait nés sous les auspices de Mercure. Le maître de maison a donné une histoire avec épilogue ; j'en donne une avec avant-propos. Maintenant écoutez ce qui est arrivé dernièrement à Anvers. Un prêtre de l'endroit avait reçu une petite somme en monnaie d'argent. Un filou s'en aperçut. Il alla trouver ce prêtre, qui portait dans une ceinture une bourse gonflée d'écus. Il le salua poliment, et lui raconta qu'il était chargé par ses compatriotes d'acheter pour le curé de son village une chasuble neuve, qui est le dernier vêtement que

met le prêtre pour dire la messe. Il le pria de l'aider un peu dans cette affaire en l'accompagnant chez les marchands de chasubles, afin qu'il pût juger d'après sa taille s'il en prenait une trop grande ou trop petite, car sa taille lui paraissait concorder parfaitement avec celle du curé. Ce service lui paraissant léger, le prêtre consentit aisément. Ils vont dans un magasin. On leur montre une chasuble; le prêtre l'endosse ; le vendeur affirme qu'elle va très bien. Le filou, après avoir examiné le prêtre, tantôt par devant, tantôt par derrière, fut assez content de la chasuble, mais il fit remarquer que par devant elle était un peu plus courte qu'il ne convenait. Alors le marchand, ne voulant pas manquer sa vente, dit que ce n'était pas un défaut de la chasuble, mais que le gonflement de la bourse la raccourcissait de ce côté. Bref, le prêtre quitte sa bourse ; on examine derechef. Le filou, pendant que le prêtre a le dos tourné, saisit la bourse et s'enfuit à toutes jambes. Le prêtre lui court après, en chasuble comme il était, et le marchand poursuit le prêtre. Le prêtre crie : « Arrêtez le voleur ! » Le marchand crie : « Arrêtez le prêtre ! » Le filou crie : « Arrêtez le prêtre qui

est fou ! » Et on le crut en voyant ce prêtre courir dans la rue avec cet ornement. Pendant que les deux autres s'arrêtaient, le filou s'esquiva.

EUTRAPÈLE. — Un gaillard aussi habile mérite plus d'une potence.

GÉLASIN. — S'il n'est déjà pendu.

EUTRAPÈLE. — Plût à Dieu qu'il ne le fût pas seul, mais que l'on pendît avec lui tous ceux qui favorisent de tels monstres pour le malheur de l'Etat.

GÉLASIN. — Ils ne les favorisent pas impunément. Il y a sur la terre une chaîne qui remonte jusqu'à Jupiter (1).

EUTRAPÈLE. — Revenons aux anecdotes.

ASTÉE. — C'est à votre tour, s'il est permis d'imposer un tour au roi.

EUTRAPÈLE. — Il ne m'est pas imposé ; j'accepte librement mon tour. D'ailleurs je serais un tyran et non un roi, si je refusais d'observer les lois que je prescris aux autres.

ASTÉE. — On dit pourtant que le prince est au-dessus des lois.

(1) Image antique, qui représente l'autorité et ses agents de tous les degrés.

EUTRAPÈLE. — Ce mot n'est pas tout à fait faux, si l'on entend par prince le souverain qui s'appelait autrefois *César*. Mais si vous entendez qu'il est supérieur aux lois parce que tous les autres sont forcés de s'y soumettre, il est bien plus glorieux pour lui de le faire de plein gré. Car ce que l'esprit est au corps, un bon prince l'est à l'État. Il était inutile d'ajouter *bon*, puisqu'un mauvais prince n'est pas un prince; de même que l'esprit malin qui s'empare du corps de l'homme n'est pas l'esprit. Mais je passe à l'anecdote, et je crois qu'il convient qu'en roi je vous raconte une anecdote royale. Louis XI, roi de France, par suite des troubles de sa patrie, s'étant retiré en Bourgogne, fit connaissance à la chasse d'un paysan nommé Conon, homme d'un esprit simple et franc. Les monarques se plaisent avec ces sortes de gens. Le roi, en revenant de la chasse, descendait souvent chez lui, et, comme les grands princes sont quelquefois friands des mets du peuple, il y mangeait des raves avec beaucoup de plaisir. Plus tard, lorsque Louis eut été rétabli sur le trône de France, la femme de Conon conseilla à son mari de rappeler au roi son ancienne hospitalité, en al-

lant le voir et en lui portant en présent une botte de belles raves. Conon hésita en disant qu'il perdrait son temps, et que les princes ne se souvenaient pas de pareils services. Sa femme l'emporta. Conon choisit une botte de ses plus belles raves, et se mit en route. Mais pendant le voyage, séduit par l'appât du mets, il les croqua toutes peu à peu, à l'exception d'une seule qui était extrêmement grosse. Lorsque Conon se fut glissé dans le palais sur le passage du roi, celui-ci le reconnut aussitôt et le fit approcher. Conon lui offrit son présent avec une grande joie ; le roi l'accepta avec plus de joie encore, et recommanda à l'un de ceux qui l'entouraient de serrer soigneusement ce cadeau parmi ses objets les plus précieux. Il invita Conon à dîner avec lui, le remercia en sortant de table, et quand il voulut regagner son champ, il lui fit payer pour sa rave mille écus d'or. Le bruit de cette aventure s'étant répandu naturellement parmi l'entourage du roi, un de ses courtisans lui fit don d'un beau cheval. Le roi devina que ce personnage, provoqué par la générosité qu'il avait témoignée à Conon, convoitait une proie. Il reçut le don avec les marques de la plus vive satisfaction,

et convoqua les grands de sa cour pour leur demander par quel présent il donnerait l'équivalent d'un cheval aussi joli et d'un si grand prix. Pendant ce temps, celui qui avait donné le cheval, concevait les plus belles espérances et se disait : « S'il a payé ainsi une rave donnée par un paysan, avec quelle munificence ne payera-t-il point un tel cheval, offert par un homme de cour! » Lorsque chacun eut fait au roi sa proposition, comme s'il s'agissait d'une affaire importante, et que le captateur se fut longtemps bercé d'un vain espoir, le roi finit par dire : « J'ai trouvé ce que je lui donnerai. » Il appelle un de ses grands et lui dit à l'oreille d'aller chercher dans sa chambre (il lui désigne l'endroit) un paquet soigneusement enveloppé de soie. On apporte la rave : le roi la donne de sa propre main au courtisan, telle qu'elle était enveloppée, en disant qu'il croyait bien payer un cheval par une rareté qui lui avait coûté mille écus. En sortant, le courtisan enlève le linge et, au lieu d'un trésor, trouve, non du charbon, comme l'on dit, mais une rave presque desséchée. Ce captateur trompé devint l'objet de la risée publique.

Astée. — Si vous permettez, Sire, à un plé-

béien de parler de choses royales, je citerai un trait du même Louis, que votre anecdote m'a rappelé. Car de même que l'anneau attire l'anneau, l'anecdote attire l'anecdote. Un serviteur ayant vu un pou qui se promenait sur l'habit du roi, fit une génuflexion et éleva la main pour montrer qu'il voulait accomplir certain devoir. Louis s'étant approché, il ôta le pou et le jeta sans qu'il s'en aperçût. Le roi lui ayant demandé ce que c'était, il rougit de le dire, et, comme le monarque insistait, il avoua que c'était un pou. « C'est un heureux présage, dit le roi, car il me prouve que je suis un homme, puisque cette vermine s'attaque particulièrement à l'homme, surtout dans son enfance. » Puis il fit remettre au domestique, pour ce service, quarante écus. Quelques jours après, un autre serviteur, voyant qu'un si petit service avait été largement rémunéré, et ne considérant pas qu'il y a une grande différence entre agir sincèrement et recourir à l'artifice, fit le même geste devant le roi, et, lorsqu'il s'approcha, feignit d'ôter quelque chose sur l'habit royal et de le jeter aussitôt. Le roi le pressant, malgré ses hésitations, de dire ce que c'était, il affecta une grande rougeur et répon-

dit, enfin, que c'était une puce. Le roi, devinant la ruse : « Quoi! dit-il, me prends-tu pour un chien? » Il ordonna d'empoigner l'individu, et, au lieu de quarante écus qu'il convoitait, il lui fit appliquer quarante coups de bâton.

PHILYTHLE. — Il n'est pas prudent, à ce que je vois, de plaisanter avec les rois. Les lions se laissent quelquefois chatouiller tranquillement, puis, quand cela leur plaît, ils redeviennent lions et écrasent leur compagnon de jeu; il en est de même de la faveur des princes. Je vais raconter une anecdote peu différente de la vôtre pour ne pas quitter Louis, qui se faisait un plaisir de tromper les corbeaux affamés. Il avait reçu de quelque part un présent de dix mille écus. Or, chaque fois que les princes recueillent une nouvelle somme d'argent, tous les officiers sont à la piste et convoitent une part du butin; Louis ne l'ignorait pas. Après avoir fait verser l'argent sur une table, pour exciter davantage la cupidité de tous, il parla ainsi à ceux qui l'entouraient : « Eh bien! ne trouvez-vous pas que je suis un roi opulent? Où placerons-nous une si grande quantité d'argent? C'est un don, il convient

que j'en fasse don à mon tour. Où sont donc les amis auxquels je suis redevable? Qu'ils se présentent vite, avant que ce trésor ne soit dissipé. » A ces mots, une foule de gens accoururent, espérant tous quelque chose. Le roi, en voyant un qui ouvrait la bouche toute grande et qui dévorait déjà la somme des yeux, se tourna vers lui : « Ami, fit-il, qu'as-tu à dire ? » Celui-ci rappela qu'il avait nourri longtemps les faucons du roi avec un dévouement absolu et non sans de grosses dépenses de sa part. Un autre allégua autre chose; chacun exagéra ses services le plus qu'il put et en usant de mensonges. Le roi les écouta tous avec bonté, et approuva le plaidoyer de chacun. Cette délibération fut prolongée longtemps pour mieux les tourmenter tous par l'espérance et la crainte. Parmi les assistants se trouvait le premier chancelier, qui avait été invité à la réunion; celui-ci plus avisé que les autres, ne vantait point ses services, mais agissait en spectateur de la comédie. A la fin, le roi se tournant vers lui : « Que dit mon chancelier? fit-il: il est le seul qui ne demande rien et ne vante pas ses services. — J'ai reçu de la bonté du roi, répondit le chancelier, plus

que je ne mérite, je n'ai d'autre souci que de répondre à la munificence que le roi m'a témoignée, tant il s'en faut que je veuille lui demander davantage. — Vous êtes donc le seul, fit le roi, qui n'ayez pas besoin d'argent? — Vos bontés, répliqua l'autre, m'ont mis au-dessus de ce besoin. » Alors, le roi se tournant vers les autres ; « Certes, fit-il, je suis le plus puissant des rois, puisque j'ai un chancelier aussi opulent. » Tous conçurent fortement l'espérance que la somme leur serait distribuée puisque celui-ci n'ambitionnait rien. Le roi, après les avoir joués de la sorte assez longtemps, força le chancelier à emporter la somme entière chez lui. Puis, se tournant vers les autres qui étaient tristes : « Ce sera, leur dit-il, pour une autre fois. »

PHILOGÈLE. — Ce que je vais raconter paraîtra peut-être plat ; j'écarte donc tout soupçon de fraude ou de supercherie, de peur qu'on ne croie que je brigue à dessein l'immunité. Un solliciteur alla trouver le même Louis, pour le prier de lui conférer une charge qui était vacante dans le canton qu'il habitait. Le roi, après avoir écouté sa requête, lui répondit nettement : « Vous ne réussirez

pas » ; voulant lui ôter tout espoir d'obtenir ce qu'il demandait. Ce solliciteur remercia le roi et partit. Le roi, jugeant à première vue que cet homme n'avait pas le cerveau parfaitement sain, et s'imaginant qu'il n'avait pas compris sa réponse, le fit rappeler. Il revint. « Avez-vous compris, lui dit le roi, ce que je vous ai répondu? — Je l'ai compris. — Que vous ai-je dit? — Que je ne réussirais pas. — Pourquoi m'avez-vous donc remercié ? — Parce que, dit-il, j'ai des occupations à la maison, et que je poursuivais ici à mon grand préjudice un espoir douteux. Je regarde donc comme un bienfait de m'avoir refusé net ce bienfait, car j'ai gagné tout le temps que j'aurais perdu si je m'étais bercé d'une vaine espérance. » Le roi, sentant d'après cette réponse que cet homme n'était point inactif, lui adressa quelques questions et lui dit : « Vous aurez ce que vous demandez, afin de pouvoir me remercier deux fois. » Puis se tournant vers ses officiers : « Qu'on lui délivre de suite son brevet, fit-il, pour qu'il ne reste pas longtemps ici à son préjudice. »

Euglotte. — Les anecdotes ne me manquent pas sur Louis, mais j'aime mieux parler de

notre Maximilien. Ce prince, qui ne sut jamais enfouir l'argent, se montrait plein de clémence envers les dissipateurs, pourvu qu'ils se recommandassent par un titre de noblesse. Voulant venir en aide à un jeune homme de cette classe, il lui confia la mission de réclamer à une ville, je ne sais à quel titre, cent mille florins. La créance était telle que si, par l'adresse de l'ambassadeur, on obtenait quelque chose, cela pouvait se considérer comme un gain. L'ambassadeur soutira cinquante mille florins et en rendit à César trente. César, joyeux de ce profit inespéré, congédia l'homme sans lui demander rien de plus. Cependant les trésoriers et les agents comptables eurent vent qu'il avait reçu plus qu'il n'avait remis. Ils prièrent César de mander l'homme. On le manda, il vint aussitôt. Alors Maximilien : « J'apprends, lui dit-il, que vous avez reçu cinquante mille florins. » Il dit que oui. « Vous ne m'en avez remis que trente mille. » Il dit encore que oui. « Il faudra rendre vos comptes. » Il promit de le faire et se retira. Comme rien ne se faisait, sur la demande des officiers, on le rappela. « Dernièrement, lui dit César, vous

avez été sommé de rendre vos comptes. — Je le sais, répondit-il, et je m'en occupe. » César, croyant que ses comptes n'étaient pas encore établis, le laissa partir. Comme il éludait ainsi, les officiers insistèrent avec force, criant qu'on ne devait pas supporter que cet homme se jouât si ouvertement de César. Ils engagèrent le prince à le mander et à lui faire rendre ses comptes séance tenante devant eux. César consentit. L'autre se rendit sur-le-champ à cet appel, sans hésiter. « N'avez-vous pas promis une reddition de comptes ? lui dit César. — Oui, répondit-il. — Il la faut tout de suite, ajouta le prince ; voici des personnes qui l'examineront ; on ne peut pas attendre plus longtemps. » Les officiers étaient assis, tenant leurs livres tout prêts. Alors le jeune homme répondit finement : « Très invincible César, je ne refuse pas mes comptes, mais, n'en ayant jamais rendu, je suis tout à fait inhabile à ce genre de travail. Les personnes ici présentes sont fort expérimentées dans ces sortes de comptes ; une fois que j'aurai vu comment elles s'y prennent, je les imiterai aisément. Veuillez donc leur dire de me fournir un exemple, elles verront ma docilité. »

César saisit le sens de ces paroles que ne comprirent pas ceux contre qui elles étaient dirigées. « Vous avez raison, dit-il en souriant, et votre demande est juste ». Puis il le congédia. En effet, ce jeune homme laissait entendre que les autres avaient l'habitude de rendre leurs comptes à César de la même façon qu'il avait rendu les siens, c'est-à-dire en gardant entre leurs mains une bonne partie de la somme.

LÉROCHARE. — Maintenant il est temps que l'anecdote descende, comme l'on dit, des chevaux aux ânes. Des rois passons à Antoine, prêtre de Louvain, qui était fort aimé de Philippe dit le Bon. On cite de lui une foule de mots plaisants et de traits facétieux, mais le plus souvent vils, car il avait coutume d'assaisonner ses plaisanteries d'une espèce d'onguent qui, loin d'être parfumé, sent fort mauvais. J'en choisirai une parmi les plus propres. Il avait invité deux petits-maîtres qu'il avait rencontrés, par hasard, dans la rue. En rentrant chez lui, il trouve la cuisine à sec, et pas un écu dans sa poche, ce qui lui arrivait assez souvent. Il fallait prendre un parti prompt. Il disparaît sans mot dire, et se rend

dans la cuisine d'un usurier qu'il connaissait intimement, ayant de nombreux rapports avec lui. La servante étant sortie, il prend une casserole de cuivre avec de la viande presque cuite, et l'emporte chez lui cachée sous ses vêtements. Il la donne à sa cuisinière, en lui recommandant de verser tout de suite la viande et la sauce dans une casserole de terre et de frotter la casserole de l'usurier jusqu'à ce qu'elle brillât. Ceci fait, il envoie son domestique vers l'usurier, pour lui emprunter deux drachmes contre un gage, en réclamant un écrit attestant qu'il avait reçu une casserole de tel métal. L'usurier, ne reconnaissant pas la casserole, qui était nettoyée et brillante, reçoit le gage, en donne un reçu par écrit et compte l'argent. Avec cet argent le domestique achète du vin. On pourvut ainsi au repas. Quand vint le moment de servir le dîner de l'usurier, on ne trouva plus la casserole. Il querella sa cuisinière. Celle-ci, accablée de reproches, jura que personne autre qu'Antoine n'était venu ce jour-là dans la cuisine. Soupçonner un prêtre d'une pareille chose paraissait révoltant. Enfin, on alla voir chez lui s'il n'avait pas

cette casserole ; on n'en trouva pas l'ombre. Bref, on la lui réclama sérieusement, attendu qu'il était entré seul dans la cuisine, au moment où elle avait disparu. Il avoua qu'il avait emprunté une casserole, mais qu'il l'avait rendue à celui qui la lui avait prêtée. Comme on niait le fait et que la dispute s'échauffait, Antoine fit venir quelques témoins. « Voyez, leur dit-il, combien il est dangereux d'avoir affaire aux hommes d'aujourd'hui sans un écrit; on me ferait presque un procès pour vol si je n'avais la signature de cet usurier. » Et il montra le reçu. On devina la supercherie; l'histoire courut tout le pays, et l'on rit beaucoup de voir une casserole prise en gage par son propriétaire. Le monde approuve volontiers ces sortes de ruses, lorsqu'elles s'appliquent à des gens odieux, surtout à ceux qui font métier de duper les autres.

ADOLESCHE. — Certes, en nommant Antoine, vous nous avez ouvert un océan d'anecdotes ; mais je n'en raconterai qu'une, assez courte, que j'ai apprise récemment. Quelques-uns de ces individus que l'on appelle petits-maîtres, et qui ne cherchent qu'à rire avant tout, étaient réunis à table. Parmi eux se trouvait

Antoine, avec un autre de sa trempe, également célèbre dans ce genre de talent, et pour ainsi dire son émule. Or, à l'exemple des philosophes qui, dans leurs réunions, proposent ordinairement des problèmes sur la nature, on agita tout de suite la question de savoir quelle était la partie de l'homme la plus honnête. L'un prétendait que c'étaient les yeux ; l'autre le cœur ; celui-ci le cerveau ; celui-là autre chose ; et chacun donnait les motifs de son opinion. Antoine, invité à exprimer son sentiment, dit que la bouche lui paraissait la partie la plus honnête de toutes, et ajouta je ne sais quelle raison. Alors cet autre, pour ne pas être du même avis qu'Antoine, répondit que la partie sur laquelle on s'asseoit lui paraissait la plus honnête. Tout le monde trouvant cela absurde, il donna pour raison qu'ordinairement le personnage le plus honoré était celui qui s'asseyait le premier, et que cet honneur revenait à la partie qu'il avait dite. On applaudit à cet avis, et l'on rit à gorge déployée. L'individu se félicita de son mot, et Antoine parut vaincu dans la lutte. Antoine n'eut pas l'air de comprendre ; il n'avait décerné à la bouche la palme de l'honnêteté que

parce qu'il savait que cet émule de sa gloire désignerait la partie contraire. Quelques jours après, tous deux ayant été invités de nouveau à un pareil repas, Antoine, en entrant, rencontra son émule qui causait avec d'autres en attendant qu'on mît la table ; il lui tourna le dos et lui lâcha au nez un gros pet. Celui-ci furieux : « Va-t'en, bouffon, lui dit-il ; où as-tu appris ces manières? — Comment! tu te fâches! répliqua Antoine. Si je t'avais salué avec la bouche, tu m'aurais resalué; maintenant que je te salue avec la partie du corps qui, de ton aveu, est la plus honnête de toutes, tu me traites de bouffon! » Antoine recouvra ainsi la gloire qu'il avait perdue. Nous avons tous parlé; à présent c'est au juge de rendre son arrêt.

Gélasin. — Je vais le rendre, mais pas avant que chacun n'ait vidé son verre. Allons, je commence... mais voici le loup de la fable.

Polymythe. — Lévin Panagathe n'apporte pas un mauvais présage.

Lévin. — Que s'est-il passé entre de si aimables compagnons?

Polymythe. — Que pouvait-il se passer? On

a fait assaut d'anecdotes jusqu'à ce que vous soyez survenu comme le loup.

LÉVIN. — Me voici donc pour clore la conversation ; je vous invite tous à venir demain chez moi faire un dîner théologique.

GÉLASIN. — C'est un repas scythe que vous nous promettez là.

LÉVIN. — *L'expérience le démontrera.* Si vous ne convenez pas qu'il vous aura procuré plus d'agrément que ce repas anecdotique, je consens à être puni à table. Rien n'est plus agréable que de traiter sérieusement des bagatelles.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace v
De l'utilité des colloques. vii
La Fille ennemie du mariage. 13
La Fille repentante. 35
La Femme qui se plaint de son mari ou le Mariage. 43
Le Soudard et le Chartreux. 75
Le Jeune homme et la Fille de joie. 89
L'Entretien des vieillards ou le Coche. 101
L'Abbé et la Savante. 133
Caron 145
Le Mariage célibataire ou l'Union mal assortie . . 159
Le Chevalier sans cheval ou la Fausse Noblesse. . 183
Le Petit Sénat ou l'Assemblée des femmes. 201
Le Repas anecdotique 215

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Extrait du Catalogue de la Librairie
E. FLAMMARION, Éditeur, rue Racine, 26
PARIS

AUTEURS CÉLÈBRES

A 60 CENTIMES LE VOLUME

La collection des *Auteurs célèbres* à **60** centimes le volume a été créée en 1887. Son but est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains. Avec des caractères très lisibles, sous un format commode et digne de tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque semaine un volume qui constitue toujours un tout complet. Depuis la fondation de cette publication, plus de **cinq millions d'exemplaires** ont été répandus dans l'univers. Elle a exercé une influence incontestablement heureuse sur la diffusion du goût de la lecture dans toutes les classes de la société, en même temps qu'elle a propagé à l'étranger l'usage et l'action de la langue française. C'est là un beau résultat.

Voici la nomenclature complète des ouvrages composant à ce jour la collection des *Auteurs célèbres*, à laquelle collaborent toutes nos célébrités.

AICARD (JEAN).....	Le Pavé d'Amour.
ALARCON (A. DE).....	Un Tricorne. (Trad. de l'espagnol.)
ALEXIS (PAUL).....	Les Femmes du père Lefèvre.
ARCIS (CH. D').....	La Correctionnelle pour rire.
—	La Justice de paix amusante.
ARÈNE (PAUL).....	Le Canot des six Capitaines.
—	Nouveaux Contes de Noël.
AUBANEL (HENRY).....	Historiettes.
AUBERT (CH.).....	La Belle Luciole.
—	La Marieuse.
AURIOL (GEORGES).....	Contez-nous ça!
BEAUTIVET.....	La Maîtresse de Mazarin.

BELOT (ADOLPHE).....	Deux Femmes.
—	Hélène et Mathilde.
—	Le Pigeon.
—	Le Parricide.
—	Dacolard et Lubin.
BELOT (A.) ET DAUDET (E.).	La Vénus de Gordes.
BELOT (A.) ET DAUTIN (J.).	Le Secret terrible.
BERTHET (ÉLIE).....	Le Mûrier blanc.
BERTOL-GRAIVIL.....	Dans un Joli Monde (Les Deux
—	Venge ou Meurs Criminels)
BIART (LUCIEN).....	Benito Vasquez.
BLASCO (EUSEBIO).....	Une Femme compromise. (Trad. de l'espagnol.)
BOCCACE.....	Contes.
BONNET (ÉD.).....	La Revanche d'Orgon.
BONNETAIN (PAUL).....	Au Large.
—	Marsouins et Mathurins.
BONSERGENT (A.).....	Monsieur Thérèse.
BOSQUET (E.).....	Le Roman des Ouvrières.
BOUSSENARD (L.).....	Aux Antipodes.
—	10,000 ans dans un bloc de glace.
—	Chasseurs canadiens.
BOUVIER (ALEXIS).....	Colette.
—	Le Mariage d'un Forçat.
—	Les Petites Ouvrières.
—	Mademoiselle Beau-Sourire.
—	Les Pauvres.
—	Les Petites Blanchisseuses.
BRÉTIGNY (P.).....	La Petite Gabi.
CAHU (THÉODORE).....	Le Sénateur Ignace.
—	Le Régiment où l'on s'amuse.
—	Combat d'Amours.
CANIVET (CH.).....	La Ferme des Gohel.
CASANOVA (J.).....	Sous les Plombs.
CASSOT (C.).....	La Vierge d'Irlande.
CAZOTTE (J.).....	Le Diable Amoureux.
CHAMPFLEURY.....	Le Violon de faïence.
CHAMPSAUR (F.).....	Le Cœur.
Chanson de Roland (La).	
CHATEAUBRIAND.....	Atala, René, Dernier Abencérage
CHAVETTE (EUGÈNE).....	La Belle Alliette.
—	Lilie, Tutue, Bebeth.
—	Le Procès Pictompin.

CHINCHOLLE (CH.)..... Le Vieux Général.
CIM (ALBERT)..... Les Prouesses d'une Fille.
CLADEL (LÉON)..... Crête-Rouge.
CLARETIE (JULES)..... La Mansarde.
COLOMBIER (MARIE)..... Nathalie.
CONSTANT (BENJAMIN)... Adolphe.
COQUELIN-CADET..... Le livre des Convalescents (Ill.).
COURTELINE (G.)..... Le 51e Chasseurs.
— Madelon, Margot et Cie.
— Les Facéties de Jean de la Butte.
— Ombres parisiennes.
— Boubouroche.
COUTURIER (CL.)..... Le Lit de cette personne.
DANRIT (CAPITAINE)..... La Bataille de Neufchâteau.
DANTE..... L'Enfer.
DAUDET (ALPHONSE)..... La Belle-Nivernaise.
— Les Débuts d'un Homme de Lettres.
DAUDET (ERNEST)..... Le Crime de Jean Malory.
— Jourdan Coupe-Tête.
— Le Lendemain du péché.
DELCOURT (P.)..... Le Secret du Juge d'Instruction.
DELVAU (ALFRED)..... Les Amours buissonnières.
— Mémoires d'une Honnête Fille.
— Le grand et le petit Trottoir.
— A la porte du Paradis.
— Les Cocottes de mon Grand-Père.
— Miss Fauvette.
— Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
DESBEAUX (E.)..... La Petite Mendiante.
DESLYS (CH.)..... L'Abîme.
— Les Buttes Chaumont.
— L'Aveugle de Bagnolet.
DICKENS (CH.)..... Un Ménage de la Mer.
— La Terre de Tom Tiddler.
— La Maison hantée.
DIGUET (CH.)..... Moi et l'Autre. (Ouvr. couronné.)
DHORMOYS (P.)..... Sous les Tropiques.
DOSTOIEWSKY..... Ame d'Enfant.
DRUMONT (ÉDOUARD)..... Le Dernier des Trémolin.
DUBUT DE LAFOREST..... Belle-Maman.
DU CAMP (MAXIME)..... Mémoires d'un Suicidé.
DUMAS (ALEXANDRE)..... La Marquise de Brinvilliers.
— Les Massacres du Midi.

DUMAS (ALEXANDRE).....	Les Borgia.
—	Marie Stuart.
DURIEU (L.).....	Ces bons petits collèges.
DUVAL (G.).....	Le Tonnelier.
ENNE (F.) ET DELISLE (F.).	La Comtesse Dynamite.
ESCOFFIER	Troppmann.
EXCOFFON (A.).....	Le Courrier de Lyon.
FIEVEE	La Dot de Suzette.
FLAMMARION (CAMILLE)...	Lumen.
—	Rêves étoilés.
—	Voyages en Ballon.
—	L'Éruption du Krakatoa.
—	Copernic et le système du monde.
—	Clairs de Lune.
FIGUIER (Mme LOUIS).....	Le Gardian de la Camargue.
—	Les Fiancés de la Gardiole.
GAUTIER (THÉOPHILE).....	Jettatura.
—	Avatar. — Fortunio.
GAUTIER (Mme JUDITH)....	Les Cruautés de l'Amour.
GINISTY (P.).....	La Seconde Nuit. (Roman bouffe. Préf. par A. Silvestre.)
GŒTHE.....	Werther.
GOGOL (NICOLAS).....	Les Veillées de l'Ukraine.
—	Tarass Boulba.
GOLDSMITH	Le Vicaire de Vakefield.
GOZLAN (LÉON).....	Le Capitaine Maubert.
GREYSON (E.).....	Juffer Daadje et Juffer Doortje.
GROS (JULES).....	Un Volcan dans les Glaces.
—	L'Homme fossile.
GUÉRIN-GINISTY.....	La Fange.
—	Les Rastaquouères.
GUILLEMOT (G.).....	Maman Chautard.
GUYOT (YVES).....	Un Fou.
HAILLY (G. D')..... ...	Fleur de Pommier.
—	Le Prix d'un Sourire.
HALT (Mme ROBERT-).....	Hist. d'un Petit Homme. (Ouvrage couronné.)
—	La Petite Lazare.
—	Brave Garçon.
HAMILTON.....	Mémoires du Chev. de Grammont.
HEPP (A.).....	L'Amie de Madame Alice.
HOFFMANN.....	Contes fantastiques.
HOUSSAYE (ARSÈNE).....	Lucia.

HOUSSAYE (ARSÈNE).....	Madame Trois-Étoiles.
—	Les Larmes de Jeanne.
—	La Confession de Caroline.
—	Julia.
HUCHER (I.).....	La Belle Madame Pajol.
HUGO (VICTOR).....	La Légende du Beau Pécopin et de la Belle Bauldour.
JACOLLIOT (L.).....	Voyage aux Pays Mystérieux.
—	Le Crime du Moulin d'Usor.
—	Vengeance de Forçats.
—	Les Chasseurs d'Esclaves.
—	Voyage sur les rives du Niger.
—	Voyage au pays des Singes.
JANIN (JULES).....	Contes.
—	Nouvelles.
—	L'Ane mort.
JOGAND (MARIUS).....	L'Enfant de la Folle.
LA FAYETTE (Mme DE).....	La Princesse de Clèves.
LAND (PIERRE DE).....	Jules Fabien.
LAUNAY (A. DE).....	Mademoiselle Mignon.
LAURENT (ALBERT).....	La Bande Michelou.
LE ROUX (HUGUES).....	L'Attentat Sloughine.
LEROY (CHARLES).....	Les Tribulations d'un Futur.
—	Le Capitaine Lorgnegrut.
—	Un Gendre à l'Essai.
LESSEPS (FERDINAND DE).	Les Origines du Canal de Suez.
LHEUREUX (P.).....	P'tit Chéri. (Histoire parisienne.)
—	Le Mari de Mlle Gendrin.
LOCKROY (EDOUARD).....	L'Ile révoltée.
LONGUEVILLE.....	L'Art de tirer les Cartes.
LONGUS.....	Daphnis et Chloé.
MAEL (PIERRE).....	Pilleur d'Epaves. (Mœurs maritimes.)
—	Le Torpilleur 29.
—	La Bruyère d'Yvonne.
MAISTRE (X. DE).....	Voyage autour de ma Chambre.
MAIZEROY (RENÉ).....	Souvenirs d'un Officier.
—	Vavaknoff.
—	Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
—	La Dernière Croisade.
MALOT (HECTOR).....	Séduction.
—	Les Amours de Jacques.
MARGUERITTE (PAUL).....	La Confession posthume.

MARTEL (T.).....	La Main aux Dames.
—	La Parpaillotte.
MARY (JULES).....	Un coup de Revolver.
—	Un Mariage de confiance.
—	Le Boucher de Meudon.
MAUPASSANT (GUY DE)....	L'Héritage.
—	Histoire d'une Fille de Ferme.
MENDÈS (CATULLE).....	Le Roman Rouge.
—	Monstres parisiens. (Nouv. série.
—	Pour lire au Bain.
—	Le Cruel Berceau.
—	Pour lire au Couvent.
—	Pierre le Véridique, roman.
—	Jeunes Filles.
—	Jupe Courte.
—	Isoline.
—	L'Art d'Aimer.
—	L'Enfant amoureux.
MÉROUVEL (CH.).....	Caprice des Dames.
MÉTÉNIER (OSCAR).....	La Chair.
—	La Grâce.
—	Myrrha-Maria.
MEUNIER (V.).....	L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
MICHELET (Mme).....	Quand j'étais Petite (Mémoires d'une Enfant.)
MIE D'AGHONNE.....	L'Ecluse des Cadavres.
—	L'Enfant du Fossé.
—	Les Aventurières.
MOLÈNES (E. DE).....	Pâlotte.
MONSELET (CHARLES).....	Les Ruines de Paris.
MONTEIL (E.).....	Jean des Galères.
MONTAGNE (ÉD.).....	La Bohème camelotte.
MONTIFAUD (M. DE).....	Héloïse et Abélard.
MOULIN (M.) ET LEMONNIER (P.).	Aventures de Mathurins.
MOULIN (M.).....	Nella.
—	Le Curé Comballuzier.
MULLEM (L.).....	Contes d'Amérique.
MURGER (HENRI).....	Le Roman du Capucin.
NAPOLÉON Ier.....	Allocutions et Proclamations militaires,
NERVAL (GÉRARD DE).....	Les Filles du Feu.
NEWSKY (P.).....	Le Fauteuil fatal. (Trad. du russe.)
NOIR (LOUIS).....	L'Auberge maudite.

NOIR (LOUIS)	La Vénus cuivrée.
—	Un Tueur de Lions.
NOIROT (E.). A Travers le	Fouta-Diallon et le Bambouc.
PAZ (MAXIME)	Trahie.
PELLICO (SILVIO)	Mes Prisons.
PERRET (P.)	La Fin d'un Viveur.
PEYREBRUNE (G. DE)	Jean Bernard.
PIGAULT-LEBRUN	Monsieur Botte.
POE (EDGAR)	Contes extraordinaires.
PONT-JEST (R. DE)	Divorcée.
POUCHKINE	Doubrovsky. (Trad. du russe.)
POTHEY (A.)	La Fève de Saint-Ignace.
PRADELS (OCTAVE)	Les Amours de Bidoche.
PRÉVOST (L'ABBÉ)	Manon Lescaut.
REIBRACH (J.)	La Femme à Pouillot.
RENARD (JULES)	Le Coureur de Filles.
RÉVILLON (TONY)	Le Faubourg Saint-Antoine.
—	Noémi. La Bataille de la Bourse
—	L'Exilé.
—	Les Dames de Neufve-Eglise.
RICHEPIN (JEAN)	Quatre petits Romans.
—	Les Morts bizarres.
ROCHEFORT (HENRI)	L'Aurore boréale.
ROUSSEIL (Mlle)	La Fille d'un Proscrit.
RUDE (MAXIME)	Une Victime de Couvent.
—	Le Roman d'une Dame d'honneur.
—	Les Princes tragiques.
SANDEAU (JULES)	Madeleine.
SAINT-PIERRE (B. DE)	Paul et Virginie.
SARCEY (FRANCISQUE)	Le Siège de Paris.
SAUNIERE (PAUL)	Vif-Argent.
SCHOLL (AURÉLIEN)	Peines de cœur.
SÉVIGNÉ (Mme DE)	Lettres choisies.
SIEBECKER (E.)	Le Baiser d'Odile.
SILVESTRE (ARMAND)	Histoires joyeuses.
—	Histoires folâtres.
—	Maïma.
—	Rose de Mai.
—	Histoires gaies.
—	Les Cas difficiles.
SIRVEN (ALFRED)	La Linda.
—	Étiennette.
SOUDAN (JEAN)	Histoires américaines. (Illustrées.)

SOULIÉ (FRÉDERIC).....	Le Lion amoureux.
SPOLL (E.-A.).....	Le Secret des Villiers.
STAPLEAUX (L.).....	Le Château de la Rage.
STERNE.....	Voyage sentimental.
SWIFT.....	Voyages de Gulliver.
TALMEYR (MAURICE)....	Le Grisou.
THEURIET (ANDRE).....	Le Mariage de Gérard.
—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
—	Contes tendres.
TOLSTOI (COMTE LÉON)...	Le Roman du Mariage.
—	La Sonate à Kreutzer.
—	Maître et Serviteur.
TOUDOUZE (G.).....	Les Cauchemars.
TOURGUENEFF (I.).....	Devant la Guillotine.
—	Récits d'un Chasseur.
—	Premier Amour.
UZANNE (OCTAVE).....	La Bohème du cœur.
VALLERY-RADOT.....	Journal d'un Volontaire d'un an. (Ouvrage couronné.)
VAST-RICOUARD.....	La Sirène.
—	Madame Lavernon.
—	Le Chef de Gare.
VAUTIER (CL.).....	Femme et Prêtre.
VEBER (PIERRE).....	L'Innocente du Logis.
VIALON (P.).....	L'Homme au Chien muet.
VIGNON (CLAUDE).....	Vertige.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Échafaud.
VOLTAIRE.....	Zadig. — Candide. — Micromégas.
XANROF.....	Juju.
YVELING RAMBAUD.....	Sur le tard.
ZACCONE (PIERRE).....	Seuls!
ZOLA (EMILE).....	Thérèse Raquin.
—	Jacques Damour.
—	Jean Gourdon.
—	Sidoine et Médéric.
—	Nantas.
—	La Fête à Coqueville.
—	Madeleine Férat.

VERIFICAT
2007

(Envoi franco contre mandat ou timbres-poste français.)

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ "CAROL I"
BUCUREȘTI